

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DU VAR

Sparsa colligo

LXXVII^{me} ANNÉE

1909

TOULON
Imprimerie-Lithographie A. BORDATO
7, Rue Chevalier Paul, 7

1910

ACADEMIE DU VAR

L'ACADEMIE DU VAR, *fondée en 1800,*
a été autorisée en 1811

Depuis 1832, elle publie un Bulletin Annuel

L'ACADÉMIE DU VAR

Sparsa colligo

LXXVII^{me} ANNÉE

1909



TOULON

Imprimerie-Lithographie A. BORDATO
7, Rue Chevalier Paul, 7

ACADÉMIE DU VAR

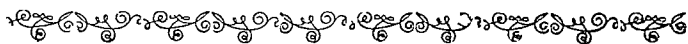
BUREAU POUR L'ANNÉE 1909

- MM. RIVIÈRE Jules, I, U, O. H, H, *président*.
ALLÈGRE, *secrétaire général*.
DRAGEON Gabriel, I. U, H, H *secrétaire des séances*
D^r MOURRON, *, U, *trésorier*.
BONNAUD Louis, I. U, *archiviste-bibliothécaire*.
-

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

- 1900 BOURRILLY Louis, I. U, A, H, H.
— LEJOURDAN, U.
— RAT G, I U, H.
1901 BLANC, C. *, I. U.
— GISTUCCI Léon, I. U.
1903 SÉGARD (D^r), O. *, I. U.
1907 PAILHES (Cdt), C. *, C. H H.
1909 D^r HAGEN, *, I. U.



LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE DU VAR

(JANVIER 1910)



MEMBRES HONORAIRES

MM.

- 1861 MISTRAL Frédéric, O. ✱, Maillane (B.-du-Rh.).
- 1877 BRESCH (De), propriétaire, ancien conseiller général
du Var, Sillans (Var), boulevard du Roi René, 12,
Aix-en-Provence.
- DUTHEIL DE LA ROCHERE C. ✱, colonel d'infanterie
en retraite, Ollioules.
- 1879 RICHARD (Ch.), I. U, conseiller à la Cour d'appel,
Aix.
- ANDRÉ (H.), I. U, ancien professeur au Lycée,
Toulon, rue Courbet, 5.
- 1899 DREUILHE, I. U, proviseur honoraire, Paris, rue des
Boulangers 36.
- 1900 BLANC, contre-amiral, C. ✱, I. U, à Lorient, rue de
la Liberté, 14 (Morbihan).
- 1901 F. FABIÉ, O ✱, I, U, Directeur de l'École Colbert,
en retraite, villa « Les Troenes », La Valette.
- Jean AICARD, O. ✱, I. U, de l'Académie Française,
La Garde, près Toulon.
- 1909 GISTUCCI, I. , professeur au Lycée Ampère,
5. quai quai de la Guillotière, à Lyon.
- D^r SADOUL, médecin major de 1^{re} classe des troupes
coloniales, 17, rue Favrégas, Mourillon.
- 1910 BOURRILLY, I. U, A, ✱, ✱, inspecteur honoraire de
l'Enseignement primaire, Sainte-Marthe, Mar-
seille.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

- 1868 RAT, I, \odot , C. \otimes , ancien capitaine au long cours, ancien Secrétaire de la Chambre de Commerce, boulevard de Strasbourg, 21.
- 1875 JAUBERT D., avocat, rue Peiresc, 14.
- 1877 MOUTTET, avoué, Toulon, rue d'Antrechaus, 2.
- 1881 LAURE, avocat, Toulon, rue Henri Pastoureau, 2
— MOULARD, avocat, \odot , Toulon, Cours Lafayette, 30
- 1883 MARTINENG (J. de), propriétaire, quartier Val Bertrand, Ollioules.
— ROCHE, avocat, \odot , \otimes , Conseiller général du Var, Toulon, rue Revel, 16.
- 1884 ROUVIER (Dr), O. \otimes , I. \odot , directeur du service de santé de la marine, Toulon, rue de l' Arsenal, 13
- 1885 SIGARD (Dr), O. \otimes , I. \odot , médecin en chef de la marine en retraite, Toulon, place Puget, 10.
- 1888 PASIORET (l'Abbé), curé de St-Flavien, boulevard Grignan, 6, Mourillon.
- 1889 ARENE (F.), ancien notaire, Pignans (Var)
- 1893 ARMAGNIN, I. \odot , publiciste, chef de bureau à la mairie de Toulon.
- 1894 MOULET, I. \odot , \otimes , \otimes , publiciste, doyen du syndicat de la presse marseillaise, Six-Fours-Reynier, « La Pervenche ».
— PAILLIÈS. C. \otimes , I. \odot , C. \otimes , \otimes , capitaine de vaisseau, Toulon, boulevard de Strasbourg, 24
— BONNAUD Louis, I. \odot , directeur d'école en retraite, Toulon, rue Truguet, 8.
— BOTTIN, \odot , archéologue, receveur des postes et télégraphes en retraite, Ollioules.

MM.

- 1895 RIVIÈRE, I. \mathcal{U} , \mathfrak{F} , \mathfrak{F} , architecte, avenue Vauban, 15, Toulon.
- JANET (Armand), Ingénieur, 29, rue des Volontaires, Paris (XV°).
- 1896 DRAGEON (Gabriel), I. \mathcal{U} , O. \mathfrak{F} , \mathfrak{F} , vice-consul de Norvège, Toulon, avenue Vauban, 6.
- LEJOURDAN, \mathcal{U} , ancien avocat, rue Gimelli, 12.
- 1898 VIAN, \mathcal{U} , docteur en médecine, Toulon, boulevard de Strasbourg, 44.
- PERRETTE, I. \mathcal{U} , professeur d'histoire naturelle, surveillant général au collège de Fontainebleau.
- HAGEN (D^r), \mathfrak{F} , I. \mathcal{U} , médecin-major de 1^{re} classe en retraite, rue Emile Zola, 5.
- 1899 ALLEGRE, professeur au Lycée, rue Picot, 50.
- PAUL Alex., publiciste, rue de la République, 65.
- LASCOLS, (D^r), rue Racine, 7.
- 1901 SAUVAN, C. \mathfrak{F} , I. \mathcal{U} , C. \mathfrak{F} , \mathfrak{F} , capitaine de vaisseau, rue de Chabannes, 17.
- RAUGÉ (D^r), \mathfrak{F} , Tamaris-s/mer, villa des Pâquerettes et Toulon, rue République, 43.
- MOULIN FRANKI, \mathcal{U} , publiciste, à Bandol (Var).
- PRAT-FLOTTES (D^r), \mathcal{U} , rue Victor-Clappier, 47.
- ROUSTAN, I. \mathcal{U} , architecte, rue Dumont-d'Urville, 2.
- 1902 COLIN, O. \mathfrak{F} , capitaine de vaisseau, rue Nationale, 50 Toulon.
- BÉJOT \mathfrak{F} , chef de bataillon du 5^e Génie, à Nice (Alpes-Maritimes).
- 1903 REGNAULT (D^r), rue Peiresc, 14.
- 1904 CHARRAS, pharmacien, membre de la Société Botanique de France, Saint-Cyr (Var).
- 1905 FERRIEU, commissaire de la Marine à bord du " Bruix ", Extrême-Orient.

MM.

- 1905 MOURRON Edmond, *, O, médecin de 1^{re} classe de la Marine, avenue Vauban, 17.
 — MAGGINI O, homme de lettres, Toulon, cours Lafayette.
 1906 HONORAT Victor O, quartier des Mouisseques, La Seyne.
 — HAUSER Fernand, I. O, publiciste, 53, chaussée d'Anlin, Paris.
 — GALL Jph, professeur d'allemand, à Ollioules (Var).
 1907 DE L'ORZA DE REICHEMBERG, *, O, capitaine au 4^e régiment d'infanterie coloniale, château St-Aubin d'Arquenay (Calvados).
 1908 LOUVET, *, capitaine d'artillerie coloniale, avenue Victorine, 6, Mourillon.
 — GUIBAUD Maurice (D'), I. O, médecin stomatologiste, rue Berthelot. 2, Toulon.



MEMBRES ASSOCIÉS

MM.

- 1875 CERCLE DE LA MÉDITERRANÉE, boulevard de Strasbourg 15.
 — GRUÉ, avoué, Toulon, rue République, 40.
 — MIREUR, *, I. O, archiviste du département du Var, Draguignan.
 — NEGRE, C. *, commissaire général de la marine en retraite, rue Nicolas-Laugier, 35.
 1878 JOUVE, *, ✕, ✕, consul des Pays Bas, Toulon, rue Hôtel-de-Ville, 8
 — TOYE (D'), O, médecin principal de la marine en retraite, Toulon, rue Saint-Vincent, 1.
 1879 BERTRAND, ancien notaire, Toulon, rue Molière, 6.


MM.

- 1882 GIRARD, I. O, professeur d'école normale en retraite, a Solliès-Toucas.
- 1885 CARLE, avocat, propriétaire, Toulon, avenue Vauban, 8.
- 1886 AILLAUD, licencié en droit, notaire, Toulon, boulevard de Strasbourg, 44.
- ASHER (Astier), libraire, Unter den Linden, Berlin (Prusse).
- 1891 CERCLE ARTISTIQUE de Toulon, rue d'Antrechaus, 1.
- 1893 M^{me} BARTHÉLEMY, Toulon, rue Vauban, 8.
- AYASSE, receveur des contributions indirectes Vence (A.-M.)
- CHAMBRE DE COMMERCE, de Toulon, boulevard de Strasbourg, 27.
- MOUTTET, I O, notaire, maire de Signes
- 1894 CABRAN Auguste, O, ancien maire de La Crau (Var)
- 1894 CAPON, O, directeur d'école supérieure, en retraite, Solliès-Pont (Var).
- DAUPHIN, *, peintre du Ministère de la Marine, boulevard de Strasbourg, 48.
- MICHEL, O, professeur à l'école Rouvière
- TOUCAS, O, directeur d'école en retraite, Pierrefeu
- COTTIN (Paul), sous-conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, directeur de la Revue Retrospective, à Paris.
- 1895 BANON, *, capitaine de frégate, Toulon, rue République, 13.
- LAUGIER, O, directeur de l'école de La Crau
- 1895 LAURET, O, professeur de musique à l'école Rouvière, route de La Valette, 16.
- TRABAUD, O, directeur de l'école des Trois-Quartiers, Toulon.

MM.

- 1897 M^{lle} DE MARTINENG, campagne Valbertrand, à Ollioules (Var).
- 1897 JOACHIN, I. \mathfrak{U} , directeur de l'école du Pont-du-Las.
- MOUROU (Louis), \mathfrak{U} , directeur de l'école de la rue Hoche, Toulon.
 - PEAN (Toussaint), horloger, publiciste à Brignolès.
 - RICHAUD (Léon) \mathfrak{U} , directeur de l'école de La Londe.
 - TREMELLAT (Vincent), I. \mathfrak{U} , directeur honoraire d'école publique, à Saint-Roch, Toulon.
 - LETUAIRE Henri, coutelier, 35, rue d'Alger, Toulon
 - VIDAL (Aristide), O. \mathfrak{O} , directeur de l'école de Carqueiranne.
- 1898 FOURNIER, agent général de la Caisse d'épargne, Toulon.
- GNANADICOM François, juge au tribunal de Tamatave (Madagascar).
- 1899 LEVER, directeur de l'école du Castellet
- SPARIAT (l'abbé), \mathfrak{F} , majoral du Félibrige, curé de Saint-Mandrier (Var).
- 1900 BUJARD, \mathfrak{F} , \mathfrak{U} , Procureur général, à Dijon (Côte-d'Or.)
- DUTHEIL DE LA ROCHERE, \mathfrak{F} , ancien capitaine d'artillerie à Faveyrolle (Ollioules).
 - LAFAYE, I. \mathfrak{U} , professeur-adjoint à la Faculté des Lettres, 146, boulevard Raspail, Paris
 - ROSSI, I. \mathfrak{U} , président du Cercle Artistique, rue République, 62.
 - DELMAS Jacques, I. \mathfrak{U} , agrégé de l'Université, rue Terrusse. 30, Marseille.
 - CARSIGNOL (l'abbé), à Bourg-St-Andéol (Ardèche)
- 1901 MATHIEU (contre-amiral), C. \mathfrak{F} , Paris, rue Campagne Première, 15.
- MARIMBERT, capitaine d'Infanterie coloniale, à Nancham (Tonkin).

MM.

- 1902 MICHEL Gabriel, *, I. O., avôcat général près la
Cour de l'Indo-Chine à Hanoi (Tonkin)
— COURET Antoine, notaire, rue Racine, 9.
1904 MAYBON, O, professeur au Collège d'Hanoi
(Tonkin).
1905 BLANC (l'abbé), curé de Montmeyan (Var).
1906 DE BRIGNAC Henri, géologue, Ollioules (Var).
— CHAPERON (l'abbé), curé de La Bastide (Var).
1908 BOURRILLY Joseph, O, juge de paix à Marguerittes
(Gard).
— DIGUET, O *, colonel d'infanterie coloniale, Toulon.
1909 BONIFAY, publiciste, à Bandol (Var).
1910 D^r ZAWODNY Joseph, professeur à Freudenthal,
Silésie (Autriche).
- 

PREMIÈRE PARTIE



Procès-Verbaux des Séances

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU 6 JANVIER 1909

Présidence de M. le Commandant PAILHÈS, président honoraire

— Après la lecture du procès-verbal de la dernière réunion et l'exposé de la situation financière, M. le Président donne communication de la correspondance reçue et notamment d'une lettre de M. Ch. J. Roux invitant l'Académie à faire partie du Comité de patronage du "Cinquantenaire de Miréio". L'Académie décide de se faire représenter à l'inauguration de la statue du grand poète Mistral, le doyen de ses membres honoraires.

— Hommage est fait à l'Académie :

1° par M. Jules Charles Roux d'un ouvrage qu'il vient de faire paraître "Fréjus". M. le Commandant Pailhès est nommé rapporteur de cet ouvrage.

2° par M. le Docteur Guibaud d'une plaquette : "Contribution à l'étude expérimentale de l'influence de la musique sur la circulation et la respiration".

La parole est donnée à M. le docteur Regnault pour la lecture du rapport qu'il avait été chargé de rédiger sur la candidature de M. le docteur Guibaud. Les conclusions de ce rapport ayant été adoptées, M. le docteur Guibaud est élu membre titulaire de l'Académie.

— M. le secrétaire général lit le compte rendu des ouvrages adressés à l'Académie, et signale particulièrement dans le bulletin de la société d'Émulation du Bourbonnais, un article intéressant de M. Léopold Bernard, avocat à la Cour d'appel de Paris, ayant pour titre "Harmonie des classes dans le passé"

et, dans le bulletin de la Société scientifique et littéraire de l'Yonne, un travail très documenté sur la tuberculose et la vaccination anti-tuberculeuse de M. le docteur Humbert.

— Il est ensuite procédé au renouvellement du bureau.

M. Rivière est élu *Président*, après deux tours de scrutin.

Secrétaire général : M. Allègre.

Secrétaire des séances : M. G. Drageon.

Trésorier : M. le docteur Mourron.

Archiviste : M. Bonnaud.

La parole est donnée à M. Bourilly qui lit un étude du plus grand intérêt sur la monnaie romaine, dite "denier de Judas", et M. Maggini clôt la séance par la lecture d'une vibrante poésie : Les Sablettes.



SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1909



Présidence de M. RIVIERE, président.



— Le président après avoir remercié ses collègues de l'honneur qu'ils lui ont fait en le remplaçant à leur tête, fait un éloge mérité de son prédécesseur M. le docteur Hagen, qui à l'unanimité, est élu Président honoraire de l'Académie.

Hommage est fait à l'Académie : 1° par M. le Capitaine Louvet, d'un "petit vocabulaire français-chinois", M. le docteur Regnault est nommé rapporteur de cet ouvrage. 2° par M. Camille Rock, d'un opuscule sur "Claviers (Var), notes et traditions". 3° par M. le docteur Sadoul, d'une plaquette "Guide du champ de bataille de Wœrth (Freschiviller). M. le Capitaine Louvet est désigné comme rapporteur.

— La parole est donnée à M. le Secrétaire général pour la lecture de son rapport sur les ouvrages adressés à l'Académie. Il signale tout particulièrement dans le bulletin de l'Académie des sciences et belles lettres de Montpellier, un article détaillé sur les " Contrats d'assurances sur la vie ", de M. J. Valéry, dans le bulletin de la société de géographie de Rochefort, un travail fort documenté sur les " Hivers rigoureux en France ", du docteur J. L., et termine son rapport par la lecture d'une poésie " Sur la Montagne ", de M. Paul Rossè, extraites du bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes.

— Il est ensuite procédé à la réception de M. le docteur Guibaud. M. le Président rappelle les nombreux travaux de médecine et de stomatologie, ainsi que les articles littéraires du récipiendaire, qui, en termes fort appréciés remercie l'Académie d'avoir bien voulu l'admettre dans son sein.

— M. le Capitaine Louvet fait une des plus intéressantes communication sur la " Chronologie Chinoise ". Il expose d'une façon claire et précise la division de l'année agricole chinoise en 24 périodes, le cycle des douze animaux, les grands cycles de 60 ans, les troncs célestes et les branches terrestres par dynasties chinoises, etc... Puis M. le docteur Mourron lit deux poésies d'une grande délicatesse de sentiments, " La maison abandonnée " et " Protectrice ", et la séance est levée à 6 h. 30.

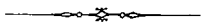


SÉANCE DU 5 MARS 1909

Présidence de M. J. RIVIÈRE, président

— Après la lecture du procès-verbal de la dernière réunion M. le président donne communication de la correspondance reçue, et notamment : 1° d'une lettre du Ministère de l'Instruc-

tion Publique et des Beaux-Arts informant l'Académie que le 17^e Congrès des Sociétés Savantes s'ouvrira à Rennes le 3 Avril prochain, 2^e d'une lettre de M. Lieutaud, d'Arles, faisant connaître à l'Académie qu'un congrès des Sociétés Savantes de la région provençale se tiendra à Arles dans le courant du mois de Mai 1909. L'Académie décide de se faire représenter à ce congrès.



SÉANCE DU 7 AVRIL 1909



Présidence de M. J. RIVIERE, président



— M. le Président adresse, au nom de l'Académie, ses compliments à M. le docteur Mourron qui, à l'occasion du Congrès des Sociétés Savantes, vient d'être fait Officier d'Académie. M. le Président propose ensuite d'envoyer une lettre de félicitations à M. Jean Aicard, membre de notre Société depuis 1870, pour son élection à l'Académie Française. Cette motion est adoptée à l'unanimité.

— M. le Président donne communication de la correspondance reçue et notamment d'une lettre de la Société des sciences lettres et arts de Pau, invitant l'Académie du Var à s'associer au vœu qu'elle vient d'émettre au sujet des mesures à prendre pour protéger contre les incendies les archives départementales.

— Il est distribué à chaque membre un exemplaire du nouveau règlement de l'Académie, dont la principale modification consiste dans la limitation du nombre de membres titulaires fixé à 50. Deux sièges sont actuellement vacants. Les candidats peuvent — conformément à l'article V — adresser dès maintenant leurs titres au Secrétariat.

— M. Bonnaud est désigné pour faire partie de la délégation de l'Académie qui doit se rendre au Congrès des Sociétés provençales à Arles.

— Hommage est fait par M. Victor Dubarry d'une plaquette en vers « Feuilles et pétales ». M. le docteur Mourron est nommé rapporteur de cet ouvrage.

— La parole est ensuite donnée à M. le docteur Regnault pour la lecture du rapport qu'il a été chargé de rédiger sur le « Petit vocabulaire de poche français-chinois » de M. le Capitaine Louvet. M. le docteur Regnault fait ressortir les avantages de ce livre, très habilement conçu, et qui peut rendre de grands services aux français appelés à résider à l'empire du Milieu ou sur les frontières du Yunnan.

— M. le Capitaine Pailhès continue la lecture de sa savante et fidèle traduction des « Iles de la Lagune Vénitienne », et donne principalement sur « San Michele », l'île des tombeaux, des notes artistiques les plus intéressantes.

— M. J. Rivière lit une étude pleine d'humour et de fine ironie : « Fourmis et Cigales ». L'auteur prend la défense des cigales, c'est-à-dire des poètes et des rêveurs, contre les fourmis, c'est-à-dire l'ouvrier manuel et le paysan cupide ; et, après la lecture de M. Maggini d'une charmante poésie « Echo d'un rêve », la séance est levée à 6 h. 30.

SEANCE DU MERCREDI 5 MAI 1909

Présidence de M. RIVIERE, président

— M. le Président donne communication de la correspondance reçue, et notamment d'une lettre de M. Bonifay, publiciste à Bandol, posant sa candidature à l'Académie du Var

comme membre associé. Les titres de ce candidat seront examinés à une prochaine séance.

— M. le Secrétaire général lit le compte rendu des ouvrages adressés à l'Académie depuis le mois dernier, et signale tout particulièrement dans le bulletin de la Société littéraire de l'Aveyron, une étude très détaillée de M. Méline sur M. François Fabié ; dans le bulletin de l'Académie Nationale de Reims, un travail documenté de M. Pol Marguet, sur les Géorgiques de Virgile, et dans le bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, une critique de M. Huet sur une romance sur Jeanne d'Arc composée par Lazare Carnot.

— La parole est donnée à M. le Commandant Colin qui lit une amusante et spirituelle Galéjade bretonne, souvenir de marin.

— M. le Commandant Pailhès continuant la série de ses savantes traductions italiennes des Iles de la Lagune Vénitienne, donne sur Murano, la ville de la verrerie des détails précieux.

— M. Rat clôt la séance en faisant une nomenclature de quelques mots français provenant de l'arabe et dont l'étymologie ne se trouve recueillie dans aucune lexique, ni consignés dans aucun ouvrages traitant de la matière.

SÉANCE DU MERCREDI 13 OCTOBRE 1909

Présidence de M. le Commandant PAILHÈS, président honoraire

— Après la lecture du procès-verbal de la dernière réunion et l'exposé de la situation financière, M. le Président communique la correspondance reçue.

— Hommage est fait à l'Académie par le Syndicat d'initiative de Provence de la brochure qu'il vient de faire paraître " Du littoral du Var, Toulon et ses environs ".

— M. le Commandant Pailhès, poursuivant ses savants travaux sur les îles de la Lagune Vénitienne, donne des détails du plus grand intérêt sur Mazzorbo-Burano, un des petits pays les plus pauvres de l'Italie, exclusivement habités par des pêcheurs et où les femmes s'occupent à confectionner ces travaux à l'aiguille si appréciés, connus sous le nom de dentelles de Venise.

— La parole est ensuite donnée à M. Rat qui énumère une liste de mots français d'origine arabe et qui ne sont pas encore répertoriés.

— M. Allègre raconte une petite anecdote enfantine d'une haute portée morale, et M. le docteur Mourron lit quelques pièces de vers de M. le Vice-Amiral de Jonquières " Ia ora na, Tahiti " et " La quête des œufs le Vendredi-Saint en Bretagne " d'un très grand sentiment poétique.

SÉANCE DU MERCREDI 3 NOVEMBRE 1909

Présidence de M. le docteur SÉGARD, président honoraire

— Dès l'ouverture de la séance, M. le Président communique une lettre de M. Rivière donnant, pour raison de santé, sa démission de président de l'Académie.

— L'Académie décide de poursuivre ses démarches en vue d'obtenir la qualité d'établissement d'utilité publique.

— M. Bonifay, de Bandol, est admis comme membre associé.

— Hommage est fait à l'Académie par M. André Chadourne d'un poème sur " Jeanne d'Arc ".

— Après la lecture du procès-verbal de la dernière réunion, et l'exposé de la situation financière, la parole est donnée à M. le Secrétaire général qui lit le compte rendu des ouvrages reçus, signale tout particulièrement : dans les Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles lettres de Caen, un travail fort intéressant de M. le docteur Vigot " Comment est mort Jésus " ; dans le bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, une étude des plus consciencieuses sur " Pascal " par M. Jouberton, professeur de l'Université ; et dans le bulletin de la Société de géographie de Rochefort, le procès-verbal du Capitaine de vaisseau Lucas, sur la perte du vaisseau le Redoutable à Trafalgar. Ce procès-verbal a été communiqué par M. Mérienne-Lucas, arrière-petit-fils de l'héroïque Commandant.

— M. Rat lit ensuite un amusant conte inédit traduit de l'arabe, extrait des nuits dites supplémentaires et ayant pour titre l'Oiseleur et le Passereau, et M. Maggini clôt la séance par la lecture d'une vibrante poésie " Pour la Corse ".



SÉANCE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1909



Présidence provisoire de M. le Commandant PAILHÈS



Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté. On procède à l'élection d'un président, en remplacement de M. Rivière, qui a donné sa démission pour raison de santé ; les suffrages se portent sur le Secrétaire des séances, M. G. Drageon, qui prend possession du fauteuil présidentiel en adressant à ses collègues quelques mots de remerciement émus. On vote à nouveau pour donner un successeur à M. G. Drageon, dans les fonctions qu'il abandonne : M. le docteur Regnault est élu Secrétaire des séances.

Présidence de M. G. DRAGON, président.

— Le nouveau président donne lecture de la correspondance : Une société d'études des sciences naturelles, en formation à Toulon envoie ses statuts. Le Ministère de l'Instruction Publique adresse le programme du Congrès des Sociétés Savantes qui doit se réunir à Paris en Mars 1910 : MM. le docteur Hagen et le Capitaine Louvet sont délégués pour représenter l'Académie du Var à ce Congrès.

— Il est décidé que la Société remplira les formalités nécessaires pour obtenir la capacité juridique prévue par la loi sur les Associations.

— Le Secrétaire Général, M. Allègre, résume un travail intéressant sur le siège de Strasbourg en 1870 (Extrait du bulletin de la Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace).

— M. Lafaye, professeur à la Faculté des lettres de Paris, membre associé de l'Académie du Var, envoie son livre intitulé "Éphèse Romaine, (les fouilles de 1896 à 1904)" ; M. le Commandant Pailhès est chargé d'établir un rapport sur ce travail.

— M. le docteur Bremond fait hommage de son Lexique médical de Provence que publie la *Provence médicale* ; M. le docteur Regnault doit faire un rapport sur cette étude.

— La commission du bulletin comprenant, en dehors du bureau, MM. Lejourdan et les Commandants Pailhès et Sauvan se réunira pour examiner les manuscrits destinés à l'impression.

— La parole est donnée à M. Rat pour la lecture d'un conte inédit extrait des Mille et une Nuits, dites supplémentaires : " Histoire du sage Haigar et de Nadam, le fils de sa sœur ".

La séance est levée à 6 h. 20.

OUVRAGES

Reçus par l'Académie du Var Pendant l'Année 1909

NOTA. — Les chiffres entre crochets indiquent le numéro de la Série dans nos archives.

1° Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

Académie des Sciences [4].

Bulletin historique et philologique [6].

Bulletin du Comité des Beaux-Arts des départements [10].

Bulletin archéologique du Comité [5].

Bulletin des sciences économiques et sociales [8].

Revue des Travaux Scientifiques [7].

DEPÔTS DE L'ÉTAT. — Documents relatifs à la convocation des Etats Généraux de 1789. — Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais. — Testament de l'Officialité de Besançon. — Les Bas-reliefs de la Gaule romaine, Tome II [9].

Congrès de Sociétés Savantes [10 bis].

2° Sociétés Correspondantes Françaises

— JANVIER —

BEZIERS [35]. — POITIERS, Antiquaires de l'Ouest [102] — CHALONS-S/SÂONE, Histoire et archéologie [49]. — SAINT-OMER [119]. — NANCY [91]. — ANNECY [21]. — BEAUNE [31]. — CHALONS-SUR-MARNE [48]. — LE MANS [72]. — TOULON, Soc. d'Agriculture [152]. — SAINT-MALO [114]. — CLERMONT-FERRANT [54]. — NARBONNE [94].

— FÉVRIER —

ROCHEFORT [110]. — CAEN [42]. — MOULINS [90]. — MONTPELLER Académie des Sciences et des Lettres [87]. — AIX, Société d'Etudes provençales [17]. — ABBEVILLE [14]. — AIX, Annales des Facultés [18]. — BAR-LE-DUC [30]. — VENDÔME [129]. — BOURGES [40]. — MONTBÉLIARD [85]. — AVIGNON [29]. — ROCHECHOUART [109]. — DIGNE [56].

— MARS —

ANGOULÊME [24]. — NEVERS [95]. — MARSEILLE, Soc. Archéologique de Provence [82 *bis*]. — MARSEILLE, Soc. de Statistique [82]. — AIX-EN-PROVENCE, Académie [16]. — TOURS, Société d'Agriculture [124]. — SAINT-BRIEUC [113].

— AVRIL —

TOULOUSE [123]. — BEAUVAIS [32]. — GRENOBLE, Société de Statistique et des Sciences naturelles [65]. — MACON [80]. — MONTPELLIER, Soc. Archéologique [89]. — ROCHEFORT, Société de Géographie [110].

— MAI —

ANGERS [23]. — PAU [99]. — BESANÇON [34]. — DRAGUIGNAN [60]. — SAINT-LÔ [118]. — GAP [64]. — VITRY-LE-FRANÇOIS [116]. — AMIENS, Antiquaires de la Picardie [20]. — AMIENS, Académie des Sciences, Lettres et Arts [19]. — REIMS [105]. — ORLEANS [98].

— JUIN —

TROYES [125]. — AUXERRE [28]. — ARRAS, Commiss. départementale des Monum. historiques [26 *bis*]. — TOULON, Excursionnistes [159]. — MONTBRISON [86].

— JUILLET —

LIMOGES [76]. — POITIERS, Société Académique [101]. — CHALONS-SUR-SAÔNE, Société des Sciences naturelles [50]. — PARIS, Antiquaires de France [11]. — GUERET [67]. — SENS [120].

— AOUT —

NANTES [92]. — BOULOGNE-SUR-MER [38]. — SOISSONS [121].

— SEPTEMBRE —

LE HAVRE [71]. — DIJON, Syndicat d'Initiative [162]. — CHAMBÉRY [52]. — LYON, Société d'Agriculture, Sciences, Industrie [78]. — NICE [96]. — VANNES [128]. — LA ROCHELLE [70]. — NEVERS [95]. — RAMBOUILLET [104].

— OCTOBRE —

LE PUY [74]. — NIMES [97].

— DÉCEMBRE —

EPINAL [62]. — MONBÉLIARD [85].

3° Sociétés Etrangères

- DAVENPORT (Etats-Unis). — Academy of natural sciences [146].
 MOSCOU (Russie). — Société impériale des naturalistes [143].
 STRASBOURG (Allemagne). — Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace [136].
 MONTÉVIDIO (Uruguay). — Anales del Museo Nacional [148].
 OHIO (Etats-Unis). — State University [150].
 BRUXELLES (Belgique). — Société Royale Malacologique [139].
 WASHINGTON (Etats-Unis). — Nacional academy of sciences [141].
 MONTANA (Etats-Unis). — University of Montana [150 *ter*].
 MADISON (Etats-Unis). — Wisconsin academy of sciences, arts and letters [150].
 UPSALA (Suède). — The geological instit. of the University [145].
 METZ (Allemagne). — Académie [137].
 CHRISTIANA (Norvège). — Videns Kablige instituter of littér. [142].
 STOCKHOLM. — Antiquarisk, manadsblad [142 bis].

4° Revues et Bibliothèques

- DJON — Syndicat d'initiative de la Bourgogne [102].
 AIX EN-PROVENCE. — Facultés de Droit et des Lettres (Bibliothèque de l'Université) [17 bis].
 NICE. — Le Petit Poète [153].
 PARIS. — Revue épigraphique [157].

5° Ouvrages donnés par les Auteurs

[Série N° 2 des Archives]

- D^r GUIBAUD. — Contribution à l'étude d'expérimentation de l'influence de la musique sur la circulation et la respiration.
 CAPITAIN LOUVET. — Vocabulaire français-Chinois.
 CAMILLE ROCK. — Notes et traditions sur Claviers (Var).
 D^r SADOUL. — Guide du champ de bataille de Wœrth.
 VICTOR DUBARRY. — Feuilles et pétales, poésies.
 SYNDICAT D'INITIATIVE DE LA PROVENCE. — Le Littoral du Var.
 CHADOURAS ANDRÉ. — Jeanne D'Arc, poésie.
 GEORGE LAFAYE. — Ephèse Romaine.
 D^r BREMOND. — Lexique médical de Provence.
 GEORGE LAFAYE. — Les Mosaïques de la Narbonnaise et de l'Aquitaine.

DEUXIÈME PARTIE



MÉMOIRES ORIGINAUX

SOUVENIR DE MAISON-CLOSE

(Vers Inédits)

N. L. B.

Voici sept mois seulement
Nous eûmes un mois charmant,
Plein de douces causeries,
De rêves et de chansons,
Et maintenant — nous baissons
Nos têtes endolories.

C'est qu'en ce temps nous étions
Dans le beau mois des rayons,
De la rose parfumée,
Et de l'espérance en fleurs .
On nie alors les douleurs,
Ou bien la peine est aimée

Tu t'en souviens, n'est-ce pas,
De la fête des lilas,
De la fête des étoiles,
Et des soirs pâles d'été,
Où nous avons tant chanté
Au bruit du vent dans les voiles

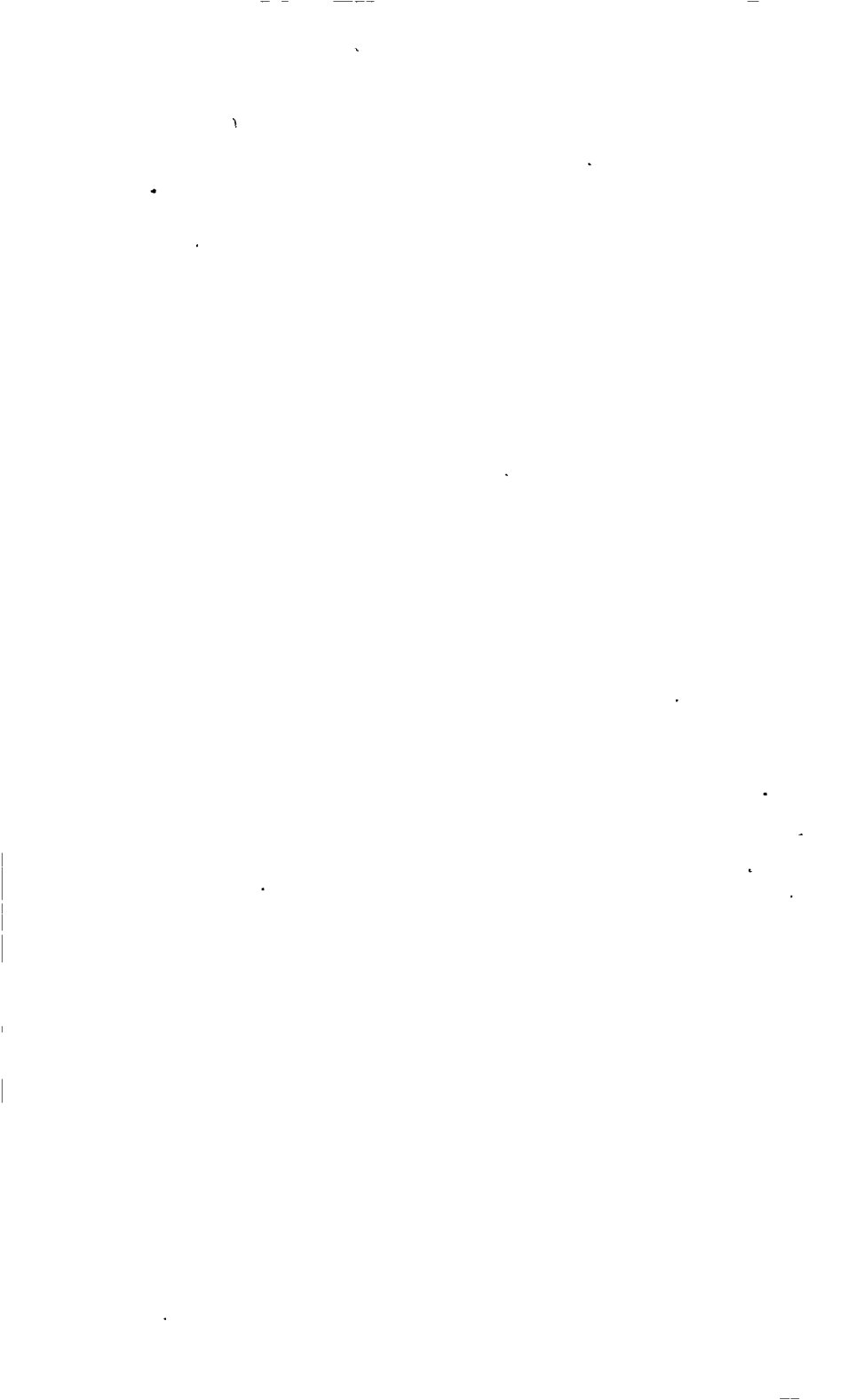
Mais à présent c'est l'hiver,
Et le sarment de bois vert
Pleure, crispé dans les flammes ;
Et la mer nous fait songer
Aux matelots en danger
Qui songent aux pauvres femmes !

C'est le charme du printemps
De redonner leurs vingt ans
Aux vieux cœurs — mais pour une heure,
Les laissant plus vieux après,
Et plus pleins de longs regrets,
En songeant qu'il faut qu'on meure !

Donc, attends que l'hiver noir
Soit passé, pour que l'espoir
Nous revienne à tire d'aile ;
Attends les lilas fleuris,
Et que sous les toits pourris
Revienne un nid d'hirondelles !

Et nous chanterons encor,
Et le soir, les couchants d'or
Pourpreront le bord des voiles,
Et la mer, d'un tendre azur,
Sera le grand chemin sûr
De l'amour et des étoiles !

JEAN AICARD,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



L'HOTELIÈRE

Comédie en trois actes de C. GOLDONI

*Représentée pour la première fois
à Venise pendant le Carnaval de 1753*

Notre traduction de *la Locandiera* avait été faite pour être jouée par les élèves de la section toulonnaise de la *Dante Alighieri*. Les circonstances n'ayant pas permis de mettre ce projet à exécution, nous avons demandé à nos collègues de l'Académie du Var, l'insertion de ce travail dans le *Bulletin* de 1910. Cette proposition ayant été approuvée, le chevalier Burdese, consul d'Italie à Toulon, a bien voulu nous remettre notre manuscrit, ainsi qu'une très ancienne édition — la première sans doute — de l'aimable comédie de Goldoni, que nous avons comparée à celle, de date récente, qui nous avait servi. Les deux textes ne présentent que des différences sans importance.

Flins a écrit une imitation en vers — presque une traduction — de *la Locandiera* (1). Sa pièce fut jouée à Paris, en 1792, sous le titre de *la jeune Hôtesse*, et obtint un succès considérable, dû en grande partie à l'excellence des acteurs chargés des deux principaux rôles, Grandmesnil et Mlle Candeille.

En Italie, *la Locandiera* continue à tenir l'affiche, et le rôle de la coquette, accorte et séduisante Mirandoline est un de ceux qu'affectionne Madame Eléonora Duse, l'éminente artiste dramatique, qui l'a joué à Paris, en 1897. Il y a quelque temps, un grand journal parisien annonçait que Mme Réjane avait manifesté l'intention de faire traduire, pour être jouée sur son théâtre, l'amusante pièce de l'auteur du *Bourru bienfaisant* : preuve de l'importance qu'attache notre excellente comédienne et habile directrice à cette œuvre de l'auteur comique, qualifié de « Molière italien » par ses compatriotes.

On lira avec intérêt, pensons-nous, les lignes que Goldoni a consacrées à l'analyse de la gaie et piquante comédie, que nous avons essayé de traduire littéralement :

« Nous ouvrîmes donc le spectacle le 26 décembre par *la Locandiera* ; ce mot vient de *locanda*, qui signifie en italien la même chose qu'hôtel garni en français. Il n'y a pas de mot propre dans la langue française pour indiquer l'homme ou

(1) Paris, 1792, in-8. — Toutes nos recherches, à Paris et en province, pour retrouver un exemplaire de la traduction de Flins, sont restées sans résultat. L'ouvrage n'existe pas davantage à la Bibliothèque municipale de Toulon.

la femme qui tiennent un hôtel garni. Si on voulait traduire cette pièce en français, il faudrait chercher le titre dans le caractère, et ce serait sans doute *la Femme adroite*.

Mirandoline tient un hôtel garni à Florence, et par ses grâces et par son esprit, gagne, même sans le vouloir, le cœur de tous ceux qui logent chez elle.

De trois étrangers qui logent dans cet hôtel, il y en a deux qui sont amoureux de la belle hôtesse ; mais le chevalier Ripa-Fratta, qui est le troisième, n'étant pas susceptible d'attachement pour les femmes, la traite grossièrement, et se moque de ses camarades.

C'est précisément contre cet homme agreste et sauvage que Mirandoline dresse toutes ses batteries ; elle ne l'aime pas, mais elle est piquée, et veut, par amour-propre et pour l'honneur de son sexe, le soumettre, l'humilier et le punir.

Elle commence par le flatter, en faisant semblant d'approuver ses mœurs et son mépris pour les femmes ; elle affecte le même dégoût pour les hommes ; elle déteste les deux étrangers qui l'importunent ; ce n'est que dans l'appartement du chevalier qu'elle entre avec plaisir, étant sûre de n'être pas ennuyée par des fadaises ridicules. Elle gagne d'abord par cette ruse l'estime du chevalier qui l'admire, et la croit digne de sa confiance ; il la regarde comme une femme de bon sens ; il la voit avec plaisir. La locandiera profite de ces instants favorables, et redouble d'attention pour lui.

L'homme dur commence à concevoir quelques sentimens de reconnaissance ; il devient l'ami d'une femme qu'il trouve extraordinaire, et qui lui paraît respectable. Il s'ennuie quand il ne la voit pas ; il va la chercher ; bref, il devient amoureux.

Mirandolina est au comble de la joie ; mais sa vengeance n'est pas encore satisfaite ; elle veut le voir à ses pieds ; elle y parvient, et alors elle le tourmente, le désole, le désespère, et finit par épouser, sous les yeux du chevalier, un homme de son état, à qui elle avait donné sa parole depuis longtemps.

Le succès de cette pièce fut si brillant qu'on la mit au pair, et au-dessus même, de tout ce que j'avais fait dans ce genre, où une intrigue supplée à l'intérêt. » (*Mémoires de Goldoni*, tome I, pag. 351 et suiv. Paris, Ponthieu, libraire au Palais-Royal, 1822).

L'HOTELIÈRE

Comédie en trois actes de C. GOLDONI

*Représentée pour la première fois à Venise pendant le Carnaval
de 1753.*

PERSONNAGES :

LE CHEVALIER DE RIPAFRATTA.
LE MARQUIS DE FORLIPOPOLI.
LE COMTE D'ALBAFIORITA.
MIRANDOLINE, hôtelière.
HORTENSE, actrice.
DÉJANIRE, actrice.
FABRICE, garçon de l'hôtellerie.
LE DOMESTIQUE DU CHEVALIER.
LE DOMESTIQUE DU COMTE.

La scène se passe à Florence, dans l'hôtellerie de Mirandoline.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Salle d'hôtellerie

Le Marquis, le Comte

Le Marquis. — Entre vous et moi, il y a quelque différence.

Le Comte. — Dans cette hôtellerie, mon argent vaut autant que le vôtre.

Le Marquis. — Mais si l'hôtelière a des égards pour moi, elle me les doit bien plus qu'à vous.

Le Comte. — Et pourquoi, s'il vous plaît ?

Le Marquis. — Je suis, moi, le marquis de Forlipopoli.

Le Comte. — Et je suis, moi, le comte d'Albafiorita.

Le Marquis. — Oui, comte d'Albafiorita ! Un titre acheté.

Le Comte. — J'ai acheté le comté, tandis que vous avez vendu votre marquisat.

Le Marquis — Oh ! en voilà assez. Je suis qui je suis et l'on me doit le respect.

Le Comte. — Et qui vous manque de respect ? C'est vous qui, parlant avec trop de liberté...

Le Marquis. — Je suis dans cette hôtellerie parce que j'aime la patronne. Tout le monde le sait et tout le monde doit respecter une jeune fille qui me plaît.

Le Comte. — Ah ! elle est bien bonne ! Vous voudriez m'empêcher d'aimer Mirandoline ? Pourquoi croyez-vous donc que je sois à Florence ? Pourquoi croyez-vous que je demeure dans cette hôtellerie ?

Le Marquis. — Fort bien ! Vous n'arriverez à rien.

Le Comte. — J'échouerais, moi, et, vous, vous réussirez ?

Le Marquis. — C'est bien cela. Je suis qui je suis. Mirandoline a besoin de ma protection.

Le Comte. — Mirandoline a besoin d'argent et non de protection.

Le Marquis. — De l'argent?... Je n'en manque pas.

Le Comte. — Moi, je dépense un sequin par jour, Monsieur le marquis, et je lui fais continuellement des cadeaux.

Le Marquis. — Et, moi, ce que je fais, je ne le dis pas.

Le Comte. — Vous ne le dites pas, mais on le sait bien.

Le Marquis. — On ne sait pas tout.

Le Comte. — Si fait, mon cher marquis, on le sait ; les domestiques le racontent : vous dépensez trois petits *paoli* par jour.

Le Marquis. — A propos de domestiques, celui qui s'appelle Fabrice ne me plaît guère : il me semble que sa patronne le regarde d'un très bon œil.

Le Comte. — Elle veut peut-être l'épouser. Ce ne serait pas mal imaginé. Voilà six mois qu'elle a perdu son père. Une jeune fille seule à la tête d'une hôtellerie peut se trouver dans l'embarras. Pour mon compte, je lui ai promis trois cents écus, si elle se marie.

Le Marquis. — Je suis son protecteur et, si elle se marie, je ferai, moi... Je sais ce que je ferai.

Le Comte. — Allons, agissons en bons amis de Mirandoline. Donnons-lui chacun trois cents écus.

Le Marquis. — Ce que je fais, je le fais secrètement et je ne m'en vante pas. Je suis qui je suis. (Il appelle.) Holà ! quelqu'un.

Le Comte, à part — Ruiné, pauvre et orgueilleux !

SCÈNE II

Les mêmes, *Fabrice*

Fabrice, au marquis. — Que désire Monsieur ?

Le Marquis. — Monsieur ? Qui t'a appris la politesse ?

Fabrice. — Que Monsieur veuille bien me pardonner.

Le Comte, à *Fabrice*. — Dites-moi : comment se porte la petite patronne ?

Fabrice. — Elle va bien, Illustrissime Seigneurie.

Le Marquis. — Est-elle levée ?

Fabrice. — Oui, Illustrissime Seigneurie.

Le Marquis. — Idiot !

Fabrice. — Pourquoi, Illustrissime Seigneurie ?

Le Marquis. — Que signifie cet : « Illustrissime Seigneurie » ?

Fabrice. — C'est le titre que j'ai donné également à cet autre gentilhomme.

Le Marquis. — Entre lui et moi, il y a quelque différence.

Le Comte, à *Fabrice*. — Vous entendez ?

Fabrice, bas au Comte. — Il dit vrai. Il y a une différence : je m'en aperçois bien à la dépense.

Le Marquis. — Dis à la patronne de venir me trouver. J'ai à lui parler.

Fabrice. — Oui, Excellence. Je ne me suis pas trompé cette fois.

Le Marquis. — C'est très-bien. Il y a trois mois que tu le sais, mais tu es un impertinent.

Fabrice. — Comme voudra Son Excellence.

Le Comte. — Veux-tu voir la différence qu'il y a entre le marquis et moi ?

Le Marquis. — Que voulez-vous dire ?

Le Comte. — Tiens ! voilà un sequin pour toi. Fais en sorte que le marquis t'en donne un autre.

Fabrice, au Comte. — Je remercie Votre Illustrissime Seigneurie. (Au Marquis.) Excellence..:

Le Marquis. — Je ne jette pas mon argent par les fenêtres, comme les fous. Va-t'en.

Fabrice, au Comte. — Que le ciel bénisse Votre Illustrissime Seigneurie. (Au Marquis.) Excellence... (A part.) Pané, va ! Loin de son pays, ce n'est pas un titre de marquis qui vous fait estimer, c'est l'argent. (Il sort.)

SCÈNE III

Le Marquis, le Comte

Le Marquis. — Vous croyez me damer le pion avec vos cadeaux ; mais vous n'arriverez à rien. Mon titre vaut mieux que tout votre argent.

Le Comte. — Moi, je n'apprécie pas ce qui n'a qu'une valeur théorique ; j'apprécie ce qui peut être dépensé.

Le Marquis. — Ruinez-vous donc, si cela vous plaît. Mirandoline ne vous accorde aucune importance.

Le Comte. — Croyez-vous qu'elle fasse cas de vous, malgré toute votre grande noblesse ? C'est de l'argent qu'il faut.

Le Marquis. — De l'argent ? C'est de l'influence qu'il faut ; c'est pouvoir à l'occasion rendre un service.

Le Comte. — Oui, être bon, par exemple, à prêter cent pistoles en cas de besoin.

Le Marquis. — Il faut se faire respecter.

Le Comte. — Quand on a de l'argent, tout le monde vous respecte.

Le Marquis. — Vous ne savez pas ce que vous dites.

Le Comte. — Je le sais mieux que vous.

SCÈNE IV

Les mêmes, *le Chevalier*, sortant de sa chambre

Le Chevalier. — Eh ! mes amis, quel est ce bruit ? Y a-t-il quelque sujet de discorde entre vous ?

Le Comte. — Nous discussions sur un sujet admirable.

Le Marquis, ironiquement. — Le Comte discute avec moi sur le mérite de la noblesse.

Le Comte. — Je ne nie point l'avantage d'être noble ; mais je soutiens que, pour pouvoir satisfaire ses fantaisies, il faut être riche.

Le Chevalier. — Vraiment, mon cher marquis...

Le Marquis. — C'est bien, parlons d'autre chose.

Le Chevalier. — Comment en êtes-vous venus à pareille discussion ?

Le Comte. — Pour le motif le plus-ridicule du monde.

Le Marquis. — Oui, bravo ! Le Comte tourne tout en ridicule.

Le Comte. — Monsieur le Marquis aime notre hôtelière ; je l'aime encore plus que lui. Il prétend que Mirandoline doit l'aimer pour rendre hommage à sa haute naissance ; moi, j'espère obtenir son affection comme récompense de mes attentions pour elle. Ne vous semble-t-il pas que pareil sujet de discussion est ridicule ?

Le Marquis, au Chevalier. — Il faut savoir avec quel dévouement je la protège.

Le Comte. — Il la protège et, moi, je dépense mon argent.

Le Chevalier. — Vraiment, il n'est pas possible de discuter pour un motif aussi futile. Comment, vous vous mettez en colère, vous vous mettez la tête à l'envers pour une femme ? Pour une femme ! Que faut-il que j'entende ! Pour une femme. Il n'y a pas de danger, certes, que j'aie une discussion au sujet des femmes. Jamais je ne les ai aimées, je ne les ai jamais estimées, et j'ai toujours cru que la femme était pour l'homme une infirmité insupportable.

Le Marquis. — Oh ! mais Mirandoline a un mérite extraordinaire.

Le Comte. — Jusque-là le marquis a raison, notre petite patronne est vraiment aimable.

Le Marquis. — Puisque je l'aime, moi, vous pouvez croire qu'il y a en elle quelque chose de remarquable.

Le Comte. — Je n'aurais pas dépensé plus de mille écus en quelques mois, si je ne croyais pas qu'ils ont été bien employés.

Le Chevalier. — Vraiment, vous me faites rire. Que diable peut-elle donc avoir de si extraordinaire, que n'aient pas les autres femmes ?

Le Marquis. — Elle a des manières distinguées qui enchantent.

Le Comte. — Elle est belle ; elle s'exprime bien ; elle s'habille avec élégance ; elle a un goût exquis.

Le Chevalier. — Tout cela ne vaut pas une pomme. Voilà trois jours que je suis dans cette hôtellerie, et Mirandoline ne m'a fait aucune impression.

Le Comte. — Regardez-la bien et peut-être trouverez-vous en elle quelque chose de beau.

Le Chevalier. — Quelle folie ! je l'ai très-bien vue ; c'est une femme comme les autres.

Le Marquis. — Elle n'est pas comme les autres ; elle a quelque chose de plus. Moi, qui ai fréquenté les plus grandes dames, je n'en ai jamais trouvé une qui sache, comme elle, unir la grâce à la dignité.

Le Comte. — Corbleu ! J'ai toujours fréquenté les femmes ; je connais leurs défauts et leurs faiblesses. Eh bien ! malgré mes patientes assiduités et toutes les dépenses que j'ai faites pour Mirandoline, je n'ai pas encore pu lui toucher le bout des doigts.

Le Chevalier. — Ruse, ruse raffinée de sa part ! Pauvres naifs ! vous croyez donc aux femmes, vous autres ; elles ne m'en feraient pas accroire à moi. Les femmes ! Les femmes ! Passez au large toutes tant que vous êtes.

Le Comte. — Vous n'avez jamais été amoureux ?

Le Chevalier. — Jamais, et ne le serai jamais. On a fait le diable pour me marier, mais je n'ai jamais voulu.

Le Marquis. — Vous restez cependant seul de votre famille : vous ne voulez donc pas perpétuer votre nom ?

Le Chevalier. — J'y ai souvent pensé ; mais quand je considère que pour avoir des enfants il me faudrait supporter une femme, l'envie m'en passe aussitôt.

Le Comte. — Que ferez-vous de votre fortune ?

Le Chevalier. — Jouir du peu que j'ai avec mes amis.

Le Marquis. — Bravo, chevalier, bravo, nous en jouir ns !

Le Comte. — Et aux femmes, vous ne voulez rien leur donner ?

Le Chevalier. — Absolument rien. Sûrement, elles ne me ruineront pas.

Le Comte. — Voici la patronne ! Regardez-la ; n'est-elle pas adorable ?

Le Chevalier. — Oh ! la belle affaire. Pour moi, je lui préfère mille fois un bon chien de chasse.

Le Marquis. — Si vous ne l'appréciez pas, je l'apprécie, moi !

Le Chevalier. — Je vous l'abandonne, fut-elle encore plus belle que Vénus.

SCENE V

Les memes, *Mirandoline*

Mirandoline. — Je fais ma révérence à Leurs Seigneuries. Quel est celui de vous qui me demande ?

Le Marquis. — C'est moi qui vous demande, mais pas ici.

Mirandoline. — Où Son Excellence désire-t-elle que je me rende ?

Le Marquis. — Dans ma chambre.

Mirandoline. — Dans la chambre de Votre Excellence ? Si Son Excellence a besoin de quelque chose, le garçon viendra la servir.

Le Marquis, au Chevalier. — Que dites-vous de cette réserve ?

Le Chevalier, au Marquis. — Ce que vous appelez réserve, moi, je l'appellerais hardiesse, impertinence.

Le Comte. — Ma chère *Mirandoline*, je vous parlerai en public, moi ; je ne vous donnerai pas l'ennui de venir dans ma chambre. Regardez ces boucles d'oreilles. Vous plaisent-elles ?

Mirandoline. — Elles sont belles.

Le Comte. — Ce sont des diamants, savez-vous ?

Mirandoline. — Oh ! je connais les diamants. Je m'y entends, moi aussi.

Le Comte. — Ces boucles d'oreilles sont à votre disposition.

Le Chevalier, bas au Comte. — C'est comme si vous les jetiez dans la rue, mon cher ami.

Mirandoline. — Pourquoi Votre Seigneurie veut-elle me donner ces boucles d'oreilles ?

Le Marquis. — Vraiment, le beau cadeau ! Elle en a qui sont deux fois plus belles.

Le Comte. — Celles-ci sont montées à la dernière mode. Je vous prie de les accepter pour me faire plaisir.

Le Chevalier, à part. — Quel fou !

Mirandoline. — Non, vraiment, Monsieur le Comte...

Le Comte. — Si vous les refusez, vous me ferez de la peine.

Mirandoline. — Je ne sais que répondre... Il m'importe de conserver l'amitié de mes clients. Pour ne pas faire de la peine à Monsieur le Comte, je les accepte.

Le Chevalier, à part. — Oh ! la friponne.

Le Comte, au Chevalier. — Que dites-vous de cette vivacité d'esprit ?

Le Comte, à part. — Belle vivacité ! Elle vous dépouille les gens et ne les remercie même pas.

Le Marquis. — Vraiment, Monsieur le comte, vous vous êtes acquis un grand mérite. Faire un cadeau à une femme en public, par vanité ! Mirandoline, j'ai à vous parler en particulier, de vous à moi : je suis gentilhomme.

Mirandoline, à part. — Quelle ardeur ! Quelle audace ! (Haut.) Si Vos Seigneuries n'ont plus rien autre à me commander, je vais me retirer.

Le Chevalier, sur un ton de mépris. — Hé ! la patronne. Le linge que vous m'avez donné ne me plaît pas. Si vous n'en avez pas de meilleur, je me pourvoirai.

Mirandoline. — Monsieur recevra satisfaction ; Monsieur en aura de meilleur ; mais il me semble que Monsieur pourrait le demander sur un ton plus aimable.

Le Chevalier. — Quand on paie, les compliments sont inutiles.

Le Comte, à *Mirandoline*. — Plaignez-le : il est ennemi juré des femmes.

Le Chevalier. — Mais je n'ai pas besoin qu'elle me plaigne !

Mirandoline. — Pauvres femmes ! Qu'ont-elles pu faire à Monsieur ? Pourquoi être si cruel envers nous, Monsieur le chevalier ?

Le Chevalier. — En voilà assez ! Ne prenez pas de familiarités avec moi. Donnez-moi d'autre linge ; je l'enverrai prendre par mon domestique. Chers amis, je suis votre serviteur. (Il sort.)

SCÈNE VI

Le Marquis, le Comte, Mirandoline

Mirandoline. — Quel sauvage ! Je n'ai pas encore vu son pareil.

Le Comte. — Chère *Mirandoline*, tout le monde ne connaît pas votre mérite.

Mirandoline. — Je suis tellement outrée de sa grossièreté que je vais le renvoyer immédiatement.

Le Marquis. — C'est cela et, s'il ne veut pas s'en aller, dites-le moi, je le ferai filer sur-le-champ. Usez donc de ma protection.

Le Comte. — Et quant à l'argent que vous pourrez perdre, j'y suppléerai et je paierai tout. (Bas à *Mirandoline*.) Ecoutez, renvoyez aussi le marquis et je vous indemniserai encore pour cela.

Mirandoline. — Je remercie beaucoup ces messieurs. J'ai assez d'énergie pour dire à un étranger que je ne le veux pas chez moi ; et, quant au profit, mon hôtellerie n'a jamais de chambre inoccupée.

SCÈNE VII

Les mêmes, *Fabrice*

Fabrice, au *Comte*. — Il y a là quelqu'un qui demande Votre Seigneurie.

Le Comte. — Sais-tu qui c'est ?

Fabrice. — Je crois que c'est un joaillier. (Bas à *Mirandoline*.) *Mirandoline*, prenez garde ! Ce n'est pas ici votre place. (Il sort.)

Le Comte. — Oui, je sais, il doit me montrer un bijou. Mirandoline, je veux donner un complément à ces boucles d'oreilles.

Mirandoline. — Mais non, Monsieur le Comte...

Le Comte. — Que ne méritez-vous pas ! Et, moi, j'attache si peu de prix à l'argent. Je vais voir ce bijou. Adieu, Mirandoline ; Monsieur le Marquis, j'ai l'honneur de vous saluer. (Il sort.)

SCÈNE VIII

Le Marquis, Mirandoline

Le Marquis, à part. — Maudit comte ! Il m'assassine avec son argent.

Mirandoline. — Vraiment, Monsieur le comte se donne trop de peine.

Le Marquis. — Ces gens-là ont quatre sous et ils les dépensent par vanité, par orgueil. Je les connais bien, je connais le monde.

Mirandoline. — Le monde, je le connais aussi.

Le Marquis. — Il croit que l'on triomphe d'une femme comme vous, avec des cadeaux.

Mirandoline. — Les cadeaux ne font pas de mal à la santé.

Le Marquis. — Je croirais vous faire injure, si je cherchais à obtenir votre reconnaissance par des présents.

Mirandoline. — Oh ! certes, Monsieur le marquis ne m'a jamais fait une pareille injure.

Le Marquis. — Et je ne vous en ferai jamais de cette sorte.

Mirandoline. — J'en suis absolument persuadée.

Le Marquis. — Mais, là où j'ai de l'influence, je suis tout à votre disposition.

Mirandoline. — Il faudrait d'abord savoir de quel genre d'influence dispose Votre Excellence.

Le Marquis. — De toute espèce d'influence. Mettez-moi à l'épreuve.

Mirandoline. — Mais en quoi, par exemple ?

Le Marquis. — Par ma foi, vous avez un mérite surprenant.

Mirandoline. — Votre Excellence est trop aimable.

Le Marquis. — Ah ! j'étais sur le point de dire une bêtise. J'allais maudire mon titre de marquis.

Mirandoline. — Pourquoi ?

Le Marquis. — Parfois je me souhaite d'être dans la condition du comte.

Mirandoline. — A cause de son argent peut-être ?

Le Marquis. — Eh, quoi ! son argent ! L'argent je n'en fais pas plus cas que de ceci. (Il fait craquer l'ongle du pouce contre les dents.) Si j'étais un simple comte comme lui...

Mirandoline. — Que ferait Votre Excellence ?

Le Marquis. — Par tous les diables... jè vous épouserais. (Il sort.)

SCÈNE IX

Mirandoline seule

Mirandoline. — Ouf ! qu'ai-je entendu ? Son Excellence le Marquis ! l'Enflammé m'épouserait ! Et cependant il y aurait une toute petite difficulté, s'il voulait m'épouser : c'est moi qui ne voudrais pas. J'aime le rôti, mais je ne sais que faire de la fumée. Si j'avais épousé tous ceux qui disaient vouloir de moi, certes ! je ne manquerais pas de maris. Tous les hommes qui arrivent dans cette hôtellerie tombent amoureux de moi. Tous me font les yeux doux et tous, tant qu'ils sont, me proposent de m'épouser sur-le-champ. Et ce chevalier, rustre comme un ours, me traiter avec tant de brusquerie ! C'est le premier étranger descendu dans mon hôtellerie qui n'ait pas pris plaisir à causer avec moi. Je ne dis pas que tout le monde doive tomber amoureux de moi sans crier gare ; mais me mépriser ainsi, voilà une chose qui m'échauffe terriblement la bile ! Il est l'ennemi des femmes ? Il ne peut pas les voir ? Pauvre fou ! Il n'a pas encore trouvé celle qui ait su s'y prendre. Mais il la trouvera, il la trouvera... et qui sait s'il ne l'a pas déjà trouvée ? Ce chevalier me pique au jeu. Ceux qui me courent après m'ennuient bien vite, bien vite ; la noblesse n'est pas mon fait ; la richesse je l'estime et je ne l'estime pas.

Tout mon bonheur consiste à me voir obéie, désirée, courtisée, adorée. Voilà mon faible et celui de presque toutes les femmes. Me marier ? je n'y pense même pas. Je n'ai besoin de personne ; je vis honorablement et je jouis de ma liberté. Je cause avec tout le monde, mais je ne suis amoureuse de personne. Je veux me moquer de toutes ces caricatures d'amoureux pâlés ; je veux employer toute mon adresse à vaincre, à abattre et à broyer ces cœurs barbares et durs qui sont nos ennemis, à nous qui sommes la meilleure chose que dame Nature ait jamais produite.

SCÈNE X

La même, *Fabrice*

Fabrice. - Hé ! patronne.

Mirandoline. - Qu'y a-t-il ?

Fabrice - Cet étranger qui occupe la chambre du milieu n'est pas content du linge ; il dit que le linge est commun et qu'il n'en veut pas.

Mirandoline. - Je sais, je sais ; il me l'a dit à moi aussi et je veux le satisfaire.

Fabrice. - Fort bien. Venez donc m'en donner d'autre, pour que je puisse le lui apporter.

Mirandoline. - Non pas, non pas. Je le lui remettrai moi-même.

Fabrice. - Vous voulez le lui apporter ?

Mirandoline. - Oui, moi.

Fabrice. - Il faut qu'il vous intéresse beaucoup cet étranger !

Mirandoline. - Tous m'intéressent. Occupez-vous de vos affaires.

Fabrice, à part. - Je m'en aperçois bien. Je n'arriverai à rien. Elle me cajole, mais je n'arriverai à rien.

Mirandoline, à part. - Pauvre sot ! Il a des prétentions. Je veux lui donner de l'espoir, afin qu'il me serve avec fidélité.

Fabrice. - D'habitude, c'est toujours moi qui sers les étrangers

Mirandoline. - Vous êtes un peu trop rude avec eux.

Fabrice. — Et vous un peu trop aimable.

Mirandoline. — Je sais ce que j'ai à faire : je n'ai pas besoin de conseils.

Fabrice. — Bien, bien. Cherchez alors un autre garçon.

Mirandoline. — Pourquoi, Monsieur Fabrice ? Vous êtes fâché avec moi ?

Fabrice. — Vous rappelez-vous ce que votre père nous a dit, à nous deux, avant de mourir ?

Mirandoline. — Certes ! Quand je voudrai me marier, je me souviendrai de ce qu'a dit mon père.

Fabrice. — Mais, moi, j'ai l'épiderme sensible : il y a certaines choses que je ne peux pas souffrir.

Mirandoline. — Mais que crois-tu donc que je suis ? Une girouette ? Une écervelée ? Une coquette ? Vraiment, tu m'étonnes. Qu'ai-je à faire moi des étrangers qui vont et qui viennent ? Si je les accueille bien, c'est par intérêt, pour maintenir le renom de mon hôtellerie. Des cadeaux, je n'en ai pas besoin. Pour me laisser faire la cour, un seul homme me suffit et celui-là ne me manque pas. Et je sais qui me sert bien, et je sais ce qui me convient. Et quand je voudrai me marier... je me souviendrai de mon père. Et qui m'aura bien servi n'aura pas à se plaindre de moi. Je ne suis pas une ingrate ; je connais le mérite... mais on ne me connaît pas moi. Mais c'est assez, Fabrice ; comprenez-moi, si vous pouvez. (Elle sort.)

Fabrice. — Bien malin qui peut la comprendre ! Tantôt il semble qu'elle veuille de moi, tantôt qu'elle n'en veuille pas. Elle dit qu'elle n'est pas une écervelée, mais elle veut agir à sa guise. Je ne sais que penser. Nous verrons bien. Elle me plaît, je l'aime, je joindrais avec plaisir mes intérêts aux siens pour toute la vie. Ah ! il faudra fermer un œil et laisser passer quelque chose. En fin de compte, les étrangers vont et viennent ; moi, je reste. Je serai toujours le mieux partagé. (Il sort.)

SCÈNE XI

Le Chevalier, un domestique

Le domestique. — On a remis cette lettre pour Votre Seigneurie.

Le Chevalier. — Apporte-moi le chocolat. (Le domestique sort; le chevalier ouvre la lettre et lit). Sienné, 1^{er} janvier 1753... (A part.) Qui peut bien m'écrire ? Horace Taccagni. *Très cher ami, la tendre affection qui m'unit à vous me fait un devoir de vous informer qu'il est nécessaire que vous reveniez dans cette ville. Le comte Manna est mort...* (A part.) Pauvre comte, je le regrette bien ! *Il laisse à sa fille unique, qui est en âge de se marier, un héritage de cent cinquante mille écus. Tous vos amis voudraient que cette fortune vous échût, et font des démarches...* Qu'ils ne se fatiguent pas pour moi, attendu que je ne veux rien savoir ; ils n'ignorent pas que je ne veux pas de femme dans mon existence. Et ce cher ami, qui le sait mieux que tout autre, m'ennuie plus que personne. (Il déchire la lettre.) Que me font à moi cent cinquante mille écus ? Tant que je suis seul, je n'ai pas besoin de pareille somme et, si j'étais marié, il m'en faudrait bien davantage. Moi, marié ! Plutôt attraper une bonne fièvre quarte !

SCÈNE XII

Le même, le *Marquis*

Le Marquis. — Mon ami, permettez-vous que je vienne passer un moment avec vous ?

Le Chevalier. — Très honoré !

Le Marquis. — Vous et moi au moins, nous pouvons causer en confiance ; mais cet imbécile de comte n'est pas digne de se mêler à nos entretiens.

Le Chevalier. — Permettez, mon cher marquis ; si vous voulez qu'on vous respecte, respectez donc les autres.

Le Marquis. — Vous connaissez mon caractère. Je suis aimable avec tout le monde ; mais cet homme-là je ne peux pas le souffrir.

Le Chevalier. — Vous ne pouvez pas le souffrir parce qu'il est votre rival en amour. Ah, fi ! un gentilhomme de votre qualité tomber amoureux d'une hôtelière. Un homme sage comme vous l'êtes courir après une femme !

Le Marquis. — Mon cher chevalier. elle m'a ensorcelé !

Le Chevalier. — Folie, faiblesse que tout cela ! Ensorcelé ! Pourquoi les femmes ne m'ensorcellent-elles pas, moi ? Leurs sortilèges ce sont leurs grâces, leurs câlineries. Qui se tient éloigné d'elles, comme moi, ne court aucun risque d'en subir le charme.

Le Marquis. — Assez sur ce sujet ; il me préoccupe sans me préoccuper. Ce qui m'ennuie et m'inquiète, en ce moment, c'est mon fermier.

Le Chevalier. — Il vous a fait quelque sottise ?

Le Marquis. — Il m'a manqué de parole.

SCÈNE XIII

Les mêmes, *le domestique* avec une tasse de chocolat

Le Chevalier, au Marquis. — Oh ! j'en suis fâché !...
(Au domestique.) Apporte tout de suite une autre tasse de chocolat.

Le domestique. — C'est qu'il n'y en a pas d'autre.

Le Chevalier. — Il faut qu'on s'en procure. (Au marquis.) Si vous voulez bien accepter celle-ci...

Le Marquis. — (Il prend le chocolat, commence à le boire sans façon et continue ensuite à causer et à boire comme ci-dessous.) Ainsi que je vous le disais, mon fermier... (Il boit.)

Le Chevalier, à part. — Et moi je me passerai de chocolat.

Le Marquis. — ... m'avait promis de m'envoyer par le courrier... (Il boit.)... vingt sequins... (Il boit.)

Le Chevalier, à part. — Il va me porter un deuxième assaut.

Le Marquis. — ... et il ne me les a pas envoyés... (Il boit.)

Le Chevalier. — Il vous les enverra une autre fois.

Le Marquis. — C'est que.... c'est que... (Il achève de boire.) (Au domestique.) Prenez. (Il lui donne la tasse.) C'est que... je suis dans un grand embarras, et je ne sais comment faire.

Le Chevalier. — Huit jours de plus, huit jours de moins...

Le Marquis. — Mais vous, qui êtes gentilhomme, vous savez ce que veut dire tenir sa parole. Je suis dans l'em-

barras, et... morbleu ! je donnerais des coups de poing au ciel !

Le Chevalier. — Je suis désolé de vous voir si ennuyé. (A part.) Si je savais comment me tirer de là, sans être impoli...

Le Marquis. — Pourriez-vous, sans vous gêner, me faire le plaisir, pour huit jours... ?

Le Chevalier. — Mon cher marquis, si je le pouvais, ce serait de bon cœur ; si j'avais de l'argent, je vous en aurais offert tout de suite. Je n'en ai pas, mais j'en attends.

Le Marquis. — Vous ne me ferez pas croire que votre bourse est vide.

Le Chevalier. — Voyez : voici toute ma fortune ; elle ne s'élève pas à deux sequins. (Il lui montre un sequin et quelques pièces de monnaie.)

Le Marquis. — C'est un sequin d'or ?

Le Chevalier. — Oui, mon dernier ; je n'en ai pas d'autre.

Le Marquis. — Prêtez-le moi ; je verrai en attendant...

Le Chevalier. — Et moi alors...

Le Marquis. — Que craignez-vous ? Je vous le rendrai.

Le Chevalier. — Je ne sais que vous répondre ; prenez-le. (Il lui donne le sequin.)

Le Marquis. — J'ai une affaire urgente.... cher ami. Je vous suis très obligé ; nous nous reverrons à dîner. (Il prend le sequin et sort.)

SCÈNE XIV

Le Chevalier

Le Chevalier. — Bravo ! Le marquis voulait me soutirer vingt sequins, et finalement il s'est contenté d'un seul. Un sequin, en somme, peu m'importe de le perdre, et s'il ne me le rend pas, il ne viendra plus m'importuner. Je regrette bien davantage qu'il m'ait bu ma tasse de chocolat. Quelle indiscretion ! Quel mauvais genre ! Et puis : *Je suis qui je suis, je suis gentilhomme.* Oh ! le très distingué gentilhomme !

SCÈNE XV

Le même, *Mirandoline* avec du linge sur un bras

Mirandoline, entrant comme avec appréhension. — Votre Seigneurie me permet ?

Le Chevalier, avec rudesse. — Que voulez-vous ?

Mirandoline, s'avançant un peu. — Voici du linge plus fin.

Le Chevalier. — C'est bien. (Montrant un guéridon.) Mettez-le là-dessus.

Mirandoline. — Je supplie Votre Seigneurie de vouloir bien au moins voir si ce linge lui plaît ?

Le Chevalier. — En quoi est-il fait ?

Mirandoline. — Les draps de lit sont en toile de linon. (Elle s'avance encore un peu.)

Le Chevalier. — En toile de linon ?

Mirandoline. — Oui, Votre Seigneurie, à dix paoli l'aune. Regardez.

Le Chevalier. — Je n'en demandais pas tant ; il me suffisait d'avoir quelque chose de mieux que ce que vous m'aviez donné.

Mirandoline. — Ce linge, j'en ai fait pour les personnes de qualité, pour les gens qui s'y connaissent ; et, en vérité, je le donne à Votre Seigneurie parce que c'est Elle ; à un autre je ne le donnerais pas.

Le Chevalier. — A Votre Seigneurie, parce que c'est Elle ! Le compliment d'usage.

Mirandoline. — Que Votre Seigneurie veuille bien regarder ce service de table.

Le Chevalier. — Oh ! ces toiles de Flandre perdent beaucoup au lavage ; il n'est pas utile de les salir pour moi.

Mirandoline. — Pour un gentilhomme de la qualité de Votre Seigneurie, je ne regarde pas à si peu de chose. J'ai encore quelques serviettes comme celles-ci, et je les réserverai pour Votre Seigneurie.

Le Chevalier, à part. — Il est certain que c'est une femme obligeante.

Mirandoline, à part. — Il a vraiment l'air d'un bourru à qui les femmes ne plaisent guère.

Le Chevalier. — Donnez ce linge à mon domestique ou déposez-le ici, quelque part. Il n'est pas nécessaire que vous vous dérangiez pour cela.

Mirandoline. — Oh ! ce n'est pas un dérangement pour moi que de servir un gentilhomme d'un si haut mérite !

Le Chevalier. — C'est bien, c'est bien ; je n'ai besoin de rien autre. (A part.) Elle voudrait me prendre par la flatterie. Oh ! les femmes, toutes les mêmes.

Mirandoline. — Je vais mettre le linge dans l'alcôve.

Le Chevalier, d'un ton sec. — Oui, où vous voudrez.

Mirandoline, à part. — Ah ! ce n'est pas commode ; j'ai bien peur de n'arriver à rien. (Elle va déposer le linge.)

Le Chevalier, à part. — Les imbéciles écoutent ces belles paroles, croient la personne qui les dit et s'y laissent prendre.

Mirandoline, revenant les mains vides. — Pour dîner, que désire Votre Seigneurie ?

Le Chevalier. — Je mangerai ce qu'il y aura.

Mirandoline. — Je voudrais pourtant connaître le goût de Monsieur. Si une chose lui plaît mieux qu'une autre, qu'il veuille bien le dire.

Le Chevalier. — Si je veux quelque chose de spécial, je le dirai au garçon.

Mirandoline. — Mais pour ces sortes de choses les hommes, n'ont ni l'attention ni la patience que nous avons, nous autres femmes. Si Monsieur préférerait quelque bon petit ragoût, quelque bonne petite sauce, qu'il veuille bien me le dire, à moi.

Le Chevalier. — Je vous remercie ; mais, même par ce moyen, vous ne réussirez pas à faire de moi ce que vous avez fait du comte et du marquis.

Mirandoline. — Que dit Monsieur de la naïveté de ces deux gentilshommes ? On vient s'installer dans une hôtellerie, et puis on a la prétention de vouloir faire la cour à la patronne. Nous avons bien autre chose en tête, que d'écouter pareilles sornettes. Nous cherchons notre intérêt et si nous

donnons de bonnes paroles, c'est pour garder les gens dans notre établissement. Quand je vois qu'ils se flattent d'un vain espoir, je ris comme une petite folle.

Le Chevalier. — Bravo ! J'aime votre sincérité.

Mirandoline. — Oh ! la sincérité, c'est ma seule qualité.

Le Chevalier. — Mais cependant, vous savez feindre avec ceux qui vous font la cour.

Mirandoline. — Moi, feindre ? Que le ciel m'en préserve ! Demandez un peu à ces deux messieurs qui se pâment d'amour pour moi, si je leur ai jamais donné une marque d'affection, si j'ai jamais badiné avec eux de manière à ce qu'ils puissent avoir un motif de se monter la tête. Je ne les malmène pas, je ne les éconduis pas, parce que mon intérêt s'y oppose, mais peu s'en faut. Ces hommes efféminés, je ne peux pas les voir, de même que je déteste les femmes qui courent après les hommes. Savez-vous, je ne suis plus une enfant ; j'ai un certain âge ; je ne suis pas jolie, mais j'ai eu cependant de bonnes occasions de me marier, et pourtant je n'ai jamais voulu le faire, parce que je tiens beaucoup à ma liberté.

Le Chevalier. — Oui, certes, la liberté est un grand bien.

Mirandoline. — Et il y a tant de gens qui la perdent sottement.

Le Chevalier. — Je sais bien ce que je fais moi : je fuis le danger.

Mirandoline. — Votre Seigneurie est-elle mariée ?

Le Chevalier. — Que le ciel m'en préserve. Je ne veux pas de femme.

Mirandoline. — Très-bien, très-bien ! Que Monsieur reste toujours ainsi. Les femmes, savez-vous... Mais c'est assez parler : ce n'est pas à moi d'en dire du mal.

Le Chevalier. — Vous êtes, d'ailleurs, la première femme que j'entends parler ainsi.

Mirandoline. Je vais dire à Monsieur : nous autres hôtelières, nous voyons et nous entendons bien des choses ; et, en vérité, je ne donne pas tort aux hommes qui ont peur de notre sexe.

Le Chevalier, à part. -- Quelle drôle de femme !

Mirandoline, feignant de vouloir partir. — Avec la permission de Votre Seigneurie.

Le Chevalier. — Vous êtes pressée ?

Mirandoline. — Je ne voudrais pas importuner Monsieur.

Le Chevalier. — Non, vous me faites plaisir, vous m'amusez.

Mirandoline. — Monsieur voit ? C'est ainsi que je fais avec les autres. Je cause un moment, je suis plutôt gaie, je dis des plaisanteries pour les amuser, et ils croient tout de suite... Monsieur me comprend... et ils me font les yeux doux.

Le Chevalier. — Cela vient de ce que vous avez de belles manières.

Mirandoline, faisant une révérence. — Votre Seigneurie est trop bonne.

Le Chevalier. — Et ils deviennent amoureux.

Mirandoline. — Quelle faiblesse, Monsieur ! Tomber subitement amoureux d'une femme ! Ne pas savoir résister à deux petites grimaces !

Le Chevalier. — Voilà ce que je n'ai jamais pu comprendre.

Mirandoline. — Quel caractère ! Quelle force d'âme !

Le Chevalier. — Faiblesses ! Misères humaines !

Mirandoline. — Voilà qui est vraiment parler en homme ! Que Monsieur veuille bien me donner la main.

Le Chevalier. — Pourquoi voulez-vous que je vous donne la main ?

Mirandoline. — Que Monsieur veuille bien me faire cette faveur ? Regardez, ma main est propre.

Le Chevalier. — Voici la mienne.

Mirandoline. — C'est la première fois que j'ai l'honneur de tenir la main de quelqu'un qui pense véritablement en homme.

Le Chevalier, retirant sa main. — C'est bien, en voilà assez !

Mirandoline. — Voilà ! Si j'avais pris la main à l'un de ces messieurs mal élevés, il aurait aussitôt cru que j'étais follement amoureuse de lui. Il serait tombé en pâmoison. Je ne leur accorderais pas la plus petite liberté, pour tout l'or du monde. Ils ne savent pas vivre. Vive une conversation franche, sans pièges, sans malice, sans toutes ces sottises

ridicules ! Que Monsieur me pardonne mon impertinence. Qu'il me commande sans se gêner, en ce que je puis lui être agréable ; et j'aurai pour lui des attentions que je n'ai jamais eues pour personne au monde.

Le Chevalier. — D'où vient cette si grande préférence pour moi ?

Mirandoline. — Parce que, sans parler du mérite de Monsieur ni de sa situation, je suis sûre qu'avec lui je peux causer en toute liberté, sans crainte qu'il veuille faire un mauvais usage de mes attentions, certaine qu'il ne voit en moi qu'une servante, convaincue qu'il ne me tourmentera pas par des prétentions ridicules, par des affectations grotesques.

Le Chevalier, à part. — Cette femme a quelque chose d'étrange, que je ne puis comprendre.

Mirandoline, à part. — Le sauvage s'apprivoisera peu à peu.

Le Chevalier. — Allons. si vous avez à vous occuper de vos affaires, ne restez pas pour moi.

Mirandoline. — Oui, Monsieur, je vais aller vaquer aux soins de ma maison. Voilà mes amours, mon passe-temps. Si Monsieur désire quelque chose, j'enverrai le garçon.

Le Chevalier. — Bien... Si parfois vous veniez vous-même, je vous verrais volontiers.

Mirandoline. — Moi, vraiment, je ne vais jamais dans les chambres des étrangers ; mais chez Monsieur j'y viendrai quelquefois.

Le Chevalier. — Pourquoi chez moi... ?

Mirandoline. — Parce que Monsieur me plaît énormément.

Le Chevalier. — Je vous plais, moi ?

Mirandoline. — Monsieur me plaît parce qu'il n'est pas efféminé, parce qu'il n'est pas de ceux qui tombent amoureux sur-le-champ. (A part.) Que je perde mon nom si avant demain il n'est pas amoureux de moi. (Elle sort.)

SCÈNE XVI

Le Chevalier

Le Chevalier. — Eh ! je sais bien ce que je fais, moi. Les femmes, passez au large ! Mirandoline serait une de celles qui plus que

toute autre pourrait me faire changer d'avis. Cette sincérité, cette franchise de langage sont choses peu communes. Elle a un je ne sais quoi d'extraordinaire ; mais je n'en tomberai pas amoureux pour cela. Pour m'amuser un peu, je m'arrêterais à celle-là plutôt qu'à une autre. Mais lui faire la cour, perdre ma liberté ? Il n'y a pas de danger. Fou, triple fou celui qui devient amoureux d'une femme. (Il sort.)

SCÈNE XVII

Une autre chambre de l'hôtellerie

Hortense, Déjanire, Fabrice

Fabrice. — Voici l'appartement de Vos Seigneuries. Voilà la chambre à coucher, ici c'est la salle à manger, le salon de réception, à votre choix.

Hortense. — Très-bien, très-bien. Etes-vous le patron ou le garçon ?

Fabrice. — Le garçon, pour vous servir Votre Seigneurie.

Déjanire, bas à Hortense, en riant. — Il nous appelle « Vos Seigneuries ».

Hortense, à Déjanire. — Il faut favoriser la plaisanterie. (Haut.) Garçon !

Fabrice. — Votre Seigneurie.

Hortense. — Dites au patron que je l'attends. Je veux m'entendre avec lui sur le prix.

Fabrice. — La patronne va venir. Je cours l'avertir. (A part.) Qui diable peuvent être ces deux dames, toutes seules ? A leurs manières, à leur costume, on dirait des grandes dames. (Il sort.)

SCÈNE XVIII

Déjanire, Hortense

Déjanire. — Il nous appelle : « Vos Seigneuries ». Il nous prend pour deux femmes du monde.

Hortense. — Il n'y a pas de mal. On ne nous traitera que mieux.

Déjanire. — Mais on nous fera payer plus cher.

Hortense. — Pour le règlement du compte, on aura affaire à moi. Il y a très longtemps que je cours le monde.

Déjanire. — Je ne voudrais pas que ce : « Vos Seigneuries » nous entraînent dans quelque histoire désagréable.

Hortense. — Que vous êtes naïve, ma chère amie. Deux actrices, habituées à jouer sur la scène les rôles de comtesse, de marquise, de princesse, seraient embarrassées pour continuer leur personnage dans une hôtellerie !

Déjanire. — Nos camarades vont arriver et nous serons aussitôt « démaquillées ».

Hortense. — Ils ne peuvent pas arriver à Florence aujourd'hui. De Pise ici, en bateau, il faut au moins trois jours.

Déjanire. — Voyez un peu cette bêtise ! Venir en bateau !

Hortense. — Faute de « picaillons ». C'est déjà beaucoup que nous ayons pu nous payer une voiture.

Déjanire. — La représentation supplémentaire que nous avons donnée nous a servi.

Hortense. — C'est vrai ; mais si je ne m'étais pas tenue à la porte, nous ne faisons rien.

SCÈNE XIX

Les mêmes, *Fabrice*

Fabrice. — La patronne sera ici dans un instant, aux ordres de ces dames.

Hortense. — C'est bien.

Fabrice. — Et, moi, je prie ces dames de me dire ce qu'elles désirent. J'ai servi d'autres dames, et je me ferai un honneur de servir Leurs Seigneuries avec tout le soin possible.

Hortense. — Si c'est nécessaire, j'userai de vous.

Déjanire, à part. — Hortense joue très-bien ces rôles-là.

Fabrice. — En attendant, je prie ces Illustres Dames de vouloir bien me donner leurs honorables noms, pour que je les inscrive. (Il tire de sa poche un encrier et un petit carnet.)

Déjanire, à part. — Nous allons rire.

Hortense. — Pourquoi dois-je donner mon nom ?

Fabrice. — Nous autres hôteliers, nous sommes obligés de fournir les nom, prénom, lieu de naissance et situation de tous les voyageurs qui descendent chez nous. Et si nous ne le faisons pas, gare à nous.

Déjanire, bas à Hortense. — Mon amie, c'en est fini de nos titres.

Hortense. — Beaucoup de gens doivent donner un faux nom.

Fabrice. — Quant à ça, ma foi, nous inscrivons le nom qu'on nous donne, et nous n'en demandons pas davantage.

Hortense. — Ecrivez : baronne Hortense Del Poggio, de Palerme.

Fabrice, à part, en écrivant. — Une Sicilienne ! Tempérament ardent. (Haut à Déjanire.) Et Votre Seigneurie ?

Déjanire. — Moi... (A part.) Je ne sais que répondre.

Hortense. — Allons, comtesse Déjanire, donnez votre nom.

Fabrice, à Déjanire. — Je vous en prie.

Déjanire, à Fabrice. — Vous ne l'avez donc pas entendu ?

Fabrice, écrivant. — Sa Très Illustre Seigneurie la Comtesse Déjanire... Quel est le nom de famille ?

Déjanire, à Fabrice. — Il vous faut aussi le nom de famille ?

Hortense. — Oui. (A Fabrice.) Déjanire Dal Sole, de Rome.

Fabrice. — Cela suffit. Excusez le dérangement. La patronne va venir. (A part.) Je le disais bien que c'étaient des femmes du monde. J'espère que je ferai de bonnes affaires : les pourboires ne manqueront pas. (Il sort.)

Déjanire, d'un ton moqueur. — Je suis la très humble servante de Madame la baronne.

Hortense, même jeu. — Comtesse, je vous fais ma révérence.

Déjanire. — Je bénis l'heureux hasard, qui m'offre l'excellente occasion de vous exprimer mon profond respect.

Hortense. — De la source de votre cœur, il ne peut jaillir que des torrents de grâce.

SCÈNE XX

Les mêmes, *Mirandoline*

Déjanire, à *Hortense*, en exagérant. — Madame, vous me flattez.

Hortense, même jeu. — Comtesse, mes éloges sont bien inférieurs à votre mérite.

Mirandoline, à part et à l'écart. — Oh ! que de cérémonies ces dames font entre elles.

Déjanire, à part. — Ah ! que j'ai envie de rire.

Hortense, bas à *Déjanire*. — Chut ! voici la patronne.

Mirandoline. — Je fais ma révérence à ces dames.

Hortense. — Bonjour, jeune fille.

Déjanire, à *Mirandoline*. — Madame la patronne, je vous salue.

Hortense, faisant signe à *Déjanire* d'être sérieuse. — Eh bien !

Mirandoline, à *Hortense*. — Madame permet que je lui baise la main.

Hortense, lui donnant la main. — Vous êtes très aimable.

Déjanire, se met à rire, à part.

Mirandoline, demandant la main à *Déjanire*. — Que Votre Seigneurie me permette aussi de lui baiser la main.

Déjanire. — Oh ! ce n'est pas nécessaire.

Hortense. — Allons, agréez les politesses de cette jeune fille. Donnez-lui la main.

Mirandoline. — Je vous en prie.

Déjanire, lui donne la main, se détourne et se met à rire. — La voici.

Mirandoline. — Madame rit, et de quoi ?

Hortense. — Cette chère comtesse ! C'est de moi qu'elle rit. J'ai dit une bêtise qui la fait rire.

Mirandoline, à part. — Je parierais que ce ne sont pas des dames. Si c'étaient des femmes du monde, elles ne seraient pas seules.

Hortense, à *Mirandoline*. — Au sujet des prix, il convient de nous entendre.

Mirandoline. — Mais..... est-ce que ces dames sont seules ? Elles n'ont ni cavaliers, ni domestiques ; elles n'ont personne ?

Hortense. — Le baron mon mari...

Déjanire, éclate de rire.

Mirandoline, à *Déjanire*. — Pourquoi Madame rit-elle ?

Hortense. — Voyons, pourquoi riez-vous ?

Déjanire. — Je ris du baron, de votre mari.

Hortense. — Ah oui ! c'est un joyeux cavalier ; il a toujours le mot pour rire. Il va venir tout à l'heure avec le comte Horace, le mari de la jeune comtesse.

Déjanire fait des efforts pour s'empêcher de rire.

Mirandoline, à *Déjanire*. — Monsieur le comte fait aussi rire Madame ?

Hortense. — Voyons, voyons, comtesse, gardez un peu votre sérieux.

Mirandoline. — Mes chères dames, excusez-moi de grâce ; nous sommes seules, personne ne nous entend. Ce comte, ce baron ne seraient-ils pas...

Hortense. — Que voulez-vous dire ? Mettriez-vous en doute notre noblesse !

Mirandoline. — Que Votre Seigneurie veuille bien ne pas se fâcher ; cela ferait rire Madame la comtesse !

Déjanire. — Allons, voyons, à quoi cela sert-il !

Hortense, menaçant *Déjanire* du doigt. — Comtesse, comtesse !

Mirandoline, à *Déjanire*. — Je sais ce que voulait dire Votre Seigneurie.

Déjanire. — Si vous l'avez deviné, je vous en fais mon compliment.

Mirandoline. — Votre Seigneurie voulait dire : à quoi bon feindre d'être deux femmes du monde, puisque nous ne le sommes pas ! C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Déjanire. — Eh bien ! oui ; vous nous avez parfaitement reconnues.

Hortense. — Quelle excellente comédienne ! Elle n'est pas capable de soutenir un rôle.

Déjanire. — Hors de la scène je ne sais pas feindre.

Mirandoline. — Bravo ! Madame la baronne ; votre caractère me plaît ; je loue votre franchise.

Hortense. — Quelquefois je m'amuse un peu.

Mirandoline. — Et moi, j'aime beaucoup les gens d'esprit. Usez donc de mon hôtellerie, comme si vous étiez chez vous. Mais je vous prierai cependant, s'il m'arrive des personnes de qualité, de me céder cet appartement, et je vous donnerai en échange des petites chambres très commodes.

Déjanire. — Oui, bien volontiers.

Hortense. — Mais moi, quand je paie, j'entends être servie comme une dame : je suis dans cet appartement et j'y reste.

Mirandoline. — Voyons ! Que Madame la baronne ne se fâche pas... Oh ! voici un gentilhomme qui loge dans mon hôtellerie. Quand il voit des femmes, il faut toujours qu'il se montre.

Hortense. — Est-il riche ?

Mirandoline. — Je ne connais pas ses affaires.

SCÈNE XXI

Les mêmes, *le Marquis*

Le Marquis. — Est-il permis ? Peut-on entrer ?

Hortense. — A votre disposition.

Le Marquis. — Serviteur de ces dames.

Déjanire. — Votre très humble servante.

Hortense. — Je salue Monsieur respectueusement.

Le Marquis, à *Mirandoline.* — Ce sont des étrangères ?

Mirandoline. — Oui, Excellence. Ces dames ont bien voulu faire honneur à mon hôtellerie.

Hortense, à part. — On l'appelle Excellence. Diantre !

Déjanire, à part. — Hortense le veut déjà pour elle.

Le Marquis, à *Mirandoline.* — Et qui sont ces dames ?

Mirandoline. — Madame la baronne Hortense Del Poggio, et Madame la comtesse Déjanire Dal Sole.

Le Marquis. — Des personnes très distinguées, certes.

Hortense, au *Marquis.* — Et Monsieur qui est-il ?

Le Marquis. — Je suis le marquis de Forlipopoli.

Déjanire, à part. — L'hôtelière veut continuer la plaisanterie.

Hortense. — Je suis heureuse d'avoir l'honneur de faire la connaissance d'un gentilhomme aussi accompli.

Le Marquis. — Si je pouvais vous être utile en quelque chose, je suis à vos ordres. Je suis heureux que vous soyez descendues dans cette hôtellerie. Vous y aurez une patronne charmante.

Mirandoline. — Ce gentilhomme est plein de bonté : il veut bien m'honorer de sa protection.

Le Marquis. — Oui, certainement, je la protège. Je protège aussi toutes les personnes qui descendent dans son hôtellerie. Mesdames, si vous avez besoin de quelque chose, je suis à votre disposition.

Hortense. — A l'occasion, je me prévaudrai de votre amabilité.

Le Marquis. — Vous aussi, Madame la comtesse, comptez sur moi.

Déjanire. — Je pourrai certes me dire heureuse, si j'obtiens l'honneur insigne d'être comptée au nombre de vos très humbles servantes.

Mirandoline, à *Hortense.* — Elle lui a débité une belle phrase de comédie.

Hortense, à *Mirandoline.* — Le titre de comtesse l'a mise en veine.

Le Marquis sort de sa poche un beau mouchoir de soie, le déplie et fait semblant de vouloir s'essuyer le front.

Mirandoline. — Quel superbe mouchoir, Monsieur le marquis !

Le Marquis, à *Mirandoline.* — Hein ! qu'en dites-vous ? Il est joli, n'est-ce pas ? Ai-je assez bon goût, moi ?

Mirandoline. — Certainement, Monsieur le marquis a un goût parfait.

Le Marquis, à *Hortense.* — En avez-vous vu beaucoup d'aussi beaux.

Hortense. — Il est magnifique. Je n'ai pas vu le pareil. (A part.) S'il me le donnait, je l'accepterais volontiers.

Le Marquis, à Déjanire. — Ce foulard vient de Londres.

Déjanire. — Il est joli ; il me plaît beaucoup.

Le Marquis. — J'ai bon goût, n'est-ce pas ?

Déjanire, à part. — Mais il ne dit pas : Voulez-vous l'accepter ?

Le Marquis. — Je prétends que le comte ne sait pas dépenser son argent ; il le jette par la fenêtre, mais il n'achète jamais un cadeau de bon goût.

Mirandoline. — Tandis que Monsieur le marquis connaît, distingue, comprend, voit, est compétent.

Le Marquis, pliant le mouchoir avec beaucoup de soin. — Il faut le plier avec attention, afin qu'il ne s'abîme pas. Ce genre d'article a besoin d'être conservé avec précaution. (Il présente le mouchoir à Mirandoline.) Tenez, Mirandoline.

Mirandoline. — Monsieur désire que je le fasse mettre dans sa chambre ?

Le Marquis. — Non, mettez-le dans la vôtre.

Mirandoline. — Pourquoi dans la mienne ?

Le Marquis. — Parce que je vous le donne.

Mirandoline. — Que Votre Excellence veuille bien m'excuser...

Le Marquis. — C'est ainsi : je vous en fais cadeau.

Mirandoline. — Mais je ne veux pas...

Le Marquis. — Ne me faites pas mettre en colère.

Mirandoline. — Oh ! quant à cela, Monsieur le marquis, le sait bien, je ne veux faire de la peine à personne. Pour que Monsieur le marquis ne se mette pas en colère, je le prendrai.

Déjanire, à Hortense. — Oh ! quelle plaisanterie.

Hortense, à Déjanire. — Et on blague les actrices !

Le Marquis, à Hortense. — Hein, qu'en dites-vous ? Donner un pareil mouchoir à la patronne de mon hôtellerie !

Hortense. — Monsieur le Marquis est généreux.

Le Marquis. — Je suis toujours ainsi.

Mirandoline, à part. — C'est le premier cadeau qu'il m'ait encore fait, et je me demande comment il a pu se procurer ce mouchoir.

Déjanire. — Monsieur le marquis, trouve-t-on des mouchoirs pareils à Florence ? J'ai envie d'en avoir un.

Le Marquis — Le pareil, ce sera difficile ; mais nous verrons.

Mirandoline, à part. — Bravo, petite comtesse !

Hortense. — Monsieur le marquis, vous qui connaissez bien la ville, faites-moi le plaisir de m'envoyer un bon cordonnier ; j'ai besoin de chaussures.

Le Marquis. — Avec plaisir. Je vous enverrai le mien.

Mirandoline, à part. — L'intérêt seul les guide ; mais elles ignorent qu'il n'a pas le sou.

Hortense. — Ce cher marquis voudra bien nous faire le plaisir de s'occuper un peu de nous.

Déjanire. — Et de dîner avec nous.

Le Marquis. — Oui, très volontiers. (A part, à *Mirandoline*.) Allons, *Mirandoline*, ne soyez pas jalouse. Je suis tout à vous, vous le savez bien.

Mirandoline, au marquis — Ne vous gênez pas : j'aime à vous voir vous divertir.

Hortense. — Vous nous tiendrez compagnie.

Déjanire. — Nous ne connaissons ici personne en dehors de vous.

Le Marquis. — Mes chères aimables dames, je suis votre tout dévoué serviteur.

SCÈNE XXII

Les mêmes, le Comte

Le Comte. — Je vous cherchais, *Mirandoline*.

Mirandoline. — J'étais ici, avec ces dames.

Le Comte. — Des dames ? Je les salue humblement.

Hortense. — Votre dévouée servante. (Bas à *Déjanire*.) Ce gentilhomme est plus cossu que l'autre.

Déjanire, bas à *Hortense*. — Mais je ne suis pas bonne à plumer les gens, moi.

Le Marquis, bas à *Mirandoline*. — *Mirandoline*, montrez le mouchoir au comte.

Mirandoline, tirant le mouchoir de la poche et le montrant au comte. — Que Monsieur le comte veuille bien admirer le beau cadeau que m'a fait Monsieur le marquis.

Le Comte. — J'en suis ravi. Bravo, Monsieur le marquis !

Le Marquis. — Ce n'est rien, ce n'est rien ! Une simple bagatelle. Voyons, remettez-le dans votre poche ; je ne veux pas que vous en parliez. Ce que je fais on ne doit pas le savoir.

Mirandoline, à part. — Il ne faut pas qu'on le sache, et il me fait montrer le mouchoir. Son orgueil est en lutte avec sa pauvreté.

Le Comte, à *Mirandoline*. — Avec la permission de ces dames, je voudrais vous dire un mot.

Hortense. — Faites comme chez vous.

Le Marquis, à *Mirandoline*. — En gardant ce mouchoir dans la poche, vous l'abîmerez.

Mirandoline. — Je vais le mettre dans du coton, pour qu'il ne se salisse pas !

Le Comte, à *Mirandoline*. — Regardez ce petit bijou en diamants.

Mirandoline. — Il est fort beau.

Le Comte. — C'est le complément des boucles d'oreilles que je vous ai données.

Hortense et *Déjanire* regardent ce qui se passe et parlent bas entre elles.

Mirandoline. — Certainement, c'est le complément des boucles d'oreilles ; mais c'est encore plus beau.

Le Marquis, à part. — Que le diable emporte ce maudit comte, ses diamants et son argent.

Le Comte. — Et pour que vous ayez la parure complète, je vous offre ce bijou.

Mirandoline. — Je n'en veux pas absolument.

Le Comte. — Vous ne me ferez pas cette impolitesse.

Mirandoline. — Oh ! des impolitesses, je n'en fais jamais. Donc, pour ne pas vous fâcher, je l'accepte.

Hortense et *Déjanire* continuent à parler bas entre elles, tout en remarquant la générosité du comte.

Le Comte. — Hein ! Qu'en dites-vous, Monsieur le marquis, ce bijou n'est-il pas de bon goût ?

Le Marquis. — Dans son genre, le mouchoir est de bien meilleur goût.

Le Comte. — Certainement, mais d'un genre à l'autre il y a une jolie distance.

Le Marquis. — La belle affaire ! Se vanter en public d'une grosse dépense.

Le Comte. — Oui, nous le savons, vous faites vos cadeaux en secret.

Mirandoline, à part. — Je puis bien dire, en vérité, cette fois, qu'entre les deux plaideurs c'est le troisième personnage qui jouit.

Le Marquis. — Donc, mes chères aimables dames, je dîne avec vous.

Hortense, au comte. — Et Monsieur qui est-il ?

Le Comte. — Je suis le comte d'Albafiorita, pour vous servir. (*Hortense* ne s'occupe plus du marquis et s'approche du comte.)

Déjanire. — Diantre ! c'est une famille illustre ; j'en ai entendu parler. (Elle aussi s'approche du comte.)

Le Comte, à *Déjanire*. — Tout à votre service.

Hortense, au Comte. — Monsieur loge ici ?

Le Comte. — Oui, Madame.

Déjanire, au Comte. — Monsieur restera longtemps ?

Le Comte. — Je crois que oui.

Le Marquis. — Mes chères dames, vous devez être fatiguées d'être debout. Voulez-vous que je vous accompagne dans votre chambre ?

Hortense, d'un ton méprisant. — Merci, mille fois merci. (Au Comte.) De quel pays est Monsieur le comte ?

Le Comte. — Je suis Napolitain.

Hortense. — Oh ! nous sommes à moitié compatriotes. Je suis de Palerme.

Déjanire. — Moi, je suis de Rome ; mais j'ai vécu à Naples et justement, pour une affaire qui m'intéresse, je désirais parler avec un gentilhomme napolitain.

Le Comte. — A votre service, Madame. Vous êtes seules ? Vous n'avez pas de cavalier ?

Le Marquis. — Si, Monsieur ; ces dames sont avec moi, et elles n'ont pas besoin de vous.

Hortense. — Nous sommes seules, Monsieur le comte ; plus tard nous vous dirons pourquoi.

Le Comte. — *Mirandoline.*

Mirandoline. — Monsieur.

Le Comte. — Faites mettre trois couverts dans ma chambre. (A *Hortense* et à *Déjanire.*) Daignerez-vous ? me faire l'honneur

Hortense. — Nous acceptons votre aimable invitation.

Le Marquis. — Mais je suis déjà invité par ces dames.

Le Comte. — Elles sont libres de faire comme elles voudront ; mais à ma petite table on ne peut pas être plus de trois.

Le Marquis. — Oh ! je voudrais bien voir encore celle-là !

Hortense. — En route, en route, Monsieur le comte. Monsieur le marquis nous fera la faveur de sa compagnie une autre fois. (Elle sort.)

Déjanire. — Si Monsieur le marquis trouve le mouchoir, je me recommande à lui. (Elle sort.)

Le Marquis. — Comte, comte, vous me le paierez.

Le Comte. — De quoi vous plaignez-vous ?

Le Marquis. — Je suis qui je suis et on n'agit pas de la sorte. C'est bien... L'une de ces dames veut un mouchoir ? un mouchoir de cette espèce ? Elle ne l'aura pas. *Mirandoline*, ayez soin du vôtre. Des diamants on en trouve, mais des mouchoirs de cette qualité on n'en trouve pas. (Il sort.)

Mirandoline, à part. — Il est complètement fou !

Le Comte. — Chère *Mirandoline*, êtes-vous fâchée que je m'occupe de ces deux dames ?

Mirandoline. — Pas du tout, Monsieur le comte.

Le Comte. — Ce que j'en fais, c'est pour vous : je le fais dans votre intérêt ; pour augmenter vos bénéfices et le nombre de vos clients. Par ailleurs, je vous appartiens, mon cœur est à vous ; ma fortune est à votre disposition ; usez-en librement, comme si elle vous appartenait. (Il sort.)

SCÈNE XXIII

Mirandoline seule

Mirandoline. — Avec toutes ses richesses, avec tous ses cadeaux, il n'arrivera jamais à se faire aimer de moi, et encore bien moins le marquis avec sa protection ridicule. S'il fallait

m'attacher à l'un des deux, ce serait certainement à celui qui fait le plus de dépenses. Mais je ne me soucie ni de l'un ni de l'autre. Je m'attache à conquérir le cœur du chevalier de Ripafratta, et je ne donnerais pas un tel plaisir pour un bijou deux fois plus beau que celui-ci. Je vais essayer. Je ne sais pas si je serai aussi habile que ces deux braves actrices ; mais j'essaierai. Le comte et le marquis, pendant qu'ils s'occupent de Déjanire et d'Hortense, me laisseront tranquille, et je pourrai m'occuper tout à mon aise du chevalier. Il n'est pas possible qu'il me résiste ! Quel est l'homme qui peut résister à une femme, s'il lui donne le temps de mettre en œuvre tous ses talents ? Celui qui fuit n'a pas à craindre d'être vaincu ; mais celui qui s'arrête, qui écoute et y prend plaisir doit, tôt ou tard, succomber malgré lui. (Elle sort.)



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

La chambre du chevalier, avec la table mise pour le dîner et des sièges

Le Chevalier et son domestique, puis Fabrice

Le chevalier se promène, un livre à la main. Fabrice met le potage
sur la table

Fabrice, au domestique. — Dites à votre maître, s'il veut se mettre à table, que le potage est servi.

Le Domestique, à Fabrice. — Vous pouvez bien le lui dire vous-même.

Fabrice. — Il est tellement extravagant, que je ne lui parle pas volontiers.

Le Domestique. — Et cependant il n'est pas méchant. Il ne peut pas souffrir les femmes ; par ailleurs, il est excessivement doux avec les hommes.

Fabrice, à part. — Il ne peut pas voir les femmes ! Pauvre imbécile ! Il ne sait pas ce qui est bon. (Il sort.)

Le Domestique. — Si Votre Seigneurie désire se mettre à table, Elle est servie.

Le chevalier dépose son livre et va s'asseoir à table.

Le Chevalier, en mangeant, au domestique. — Il me semble qu'aujourd'hui on dîne plutôt que de coutume.

Le Domestique, derrière la chaise du Chevalier, avec une assiette sous le bras. — Votre Seigneurie a été servie avant tout le monde. Monsieur le comte d'Albafiorita a mené grand bruit, parce qu'il voulait être servi le premier ; mais la patronne a voulu que l'on commençât par Votre Seigneurie.

Le Chevalier. — Je lui suis reconnaissant des attentions qu'elle a pour moi.

Le Domestique. — C'est une femme très accomplie. Depuis que je suis au monde, je n'ai jamais vu une hôtelière plus gracieuse que celle-ci.

Le Chevalier, tournant un peu la tête en arrière. — Elle te plaît, dis ?

Le Domestique. — Si je ne devais pas désobliger mon maître, je resterais volontiers avec Mirandoline, comme garçon.

Le Chevalier. — Pauvre sot ! Que voudrais-tu qu'elle fit de toi ? (Il lui remet son assiette, et le domestique lui en donne une autre.)

Le Domestique. — Une femme comme celle-là, je la servirais comme un petit chien. (Il va chercher un plat.)

Le Chevalier. — Corbleu ! Elle charme tout le monde. Il serait drôle qu'elle me charmât aussi. Halte-là ! Je pars demain pour Livourne. Qu'elle s'ingénie aujourd'hui, si elle peut, et qu'elle s'assure que je ne suis pas si faible que les autres. Pour triompher de l'aversion que j'ai pour les femmes, il faudrait bien autre chose.

SCÈNE II

Le Chevalier et son domestique,
qui revient avec le bouilli et un autre plat

Le Domestique. — La patronne a dit que si le poulet ne plaît pas à Votre Seigneurie, elle lui enverra un pigeon.

Le Chevalier. — Tout me plaît. Et ceci qu'est-ce que c'est ?

Le Domestique. — La patronne a dit que je lui fasse savoir si cette sauce, préparée par elle, plaît à Votre Seigneurie.

Le Chevalier. — Elle est de plus en plus aimable pour moi. (Il goûte la sauce.) Cette sauce est délicieuse. Dis-lui que je la trouve excellente, que je la remercie.

Le Domestique. — Je le lui dirai.

Le Chevalier. — Va le lui dire immédiatement.

Le Domestique. — Immédiatement ? (A part.) Quel miracle ! Il envoie faire un compliment à une femme ! (Il sort.)

Le Chevalier. — Cette sauce est exquisite. Je n'en ai jamais mangé de meilleure. (Il continue à manger.) Certes, si Mirandoline fait toujours ainsi, les clients ne doivent pas lui manquer. Bonne table. beau linge. Et puis on ne peut pas dire qu'elle n'est pas aimable ; mais ce que j'estime le plus en elle, c'est sa sincérité. Oh ! quelle belle chose que cette sincérité ! Pourquoi ne puis-je pas sentir les femmes ? Parce qu'elles sont dissimulées, menteuses, cajoleuses. Mais cette admirable sincérité...

SCÈNE III

Le même, *son domestique*

Le Domestique. — La patronne remercie Votre Seigneurie de la bonté qu'Elle a d'agréer ses faibles talents.

Le Chevalier. — Bravo, Monsieur le maître des cérémonies ! Bravo !

Le Domestique. — Elle est en train de faire de ses propres mains un autre plat ; mais je ne saurais dire ce que c'est.

Le Chevalier. — Elle prépare un plat ?

Le Domestique. — Oui, Monsieur.

Le Chevalier. — Donne-moi à boire.

Le Domestique. — Tout de suite. (Il va prendre la bouteille.)

Le Chevalier. — Allons ! Il faudra être généreux avec elle. Elle est trop accomplie : il faudra payer double, la bien traiter, mais décamper au plus vite. (Le domestiqué lui sert à boire.) Le comte est-il à table ? (Il boit.)

Le Domestique. — Il y est en ce moment. Il a invité deux dames à dîner avec lui.

Le Chevalier. — Deux dames ? Qui sont-elles ?

Le Domestique. — Elles sont arrivées dans cette hôtellerie, il n'y a que quelques heures. Je ne sais pas qui elles sont.

Le Chevalier. — Le comte les connaissait ?

Le Domestique. — Je crois que non ; mais à peine les a-t-il eu vues, qu'il les a invitées à dîner avec lui.

Le Chevalier. — Quelle bêtise ! A peine voit-il deux femmes qu'aussitôt il s'occupe d'elles. Et elles acceptent. Et Dieu sait ce qu'elles sont ; mais quoi qu'elles puissent être, ce sont des femmes et cela me suffit. Le comte finira sûrement par se ruiner. Dis-moi, le marquis est-il à table ?

Le Domestique. — Il est sorti et n'est pas encore rentré.

Le Chevalier. — Donne-moi la suite.

Le Domestique. — A l'instant ! (Il change l'assiette du chevalier.)

Le Chevalier. — A table avec deux dames ! Oh ! la belle compagnie ! Avec leurs grimaces, elles m'ôteraient l'appétit.

SCÈNE IV

Les memes, *Mirandoline*, avec un plat à la main

Mirandoline. — Peut-on entrer ?

Le Chevalier. — Holà !

Le Domestique. — Que désire Votre Seigneurie ?

Le Chevalier. — Débarrasse-la de ce plat.

Mirandoline. — Permettez ! Laissez-moi l'honneur de mettre moi-même ce plat sur la table. (Elle le pose sur la table.)

Le Chevalier. — Ce n'est pas votre affaire.

Mirandoline. — Oh ! Monsieur, que suis-je ? Suis-je donc une dame ? Non : je suis la servante de ceux qui me font l'honneur de descendre dans mon hôtellerie.

Le Chevalier, à part. — Quelle humilité !

Mirandoline. — Certainement, je ne verrais aucun inconvénient à servir tout le monde à table ; mais je ne le fais pas pour certaines raisons. Je ne sais pas si Monsieur me comprend bien. Je viens chez Monsieur sans aucun scrupule, en toute franchise.

Le Chevalier. — Je vous remercie. Quel est ce plat ?

Mirandoline. — C'est un petit ragoût préparé par moi.

Le Chevalier. — Il doit être bon : si c'est vous qui l'avez fait, il doit être bon.

Mirandoline. — Monsieur est trop aimable. Je ne sais rien faire de bon ; mais je désirerais vivement savoir bien faire, pour satisfaire le goût d'un gentilhomme aussi accompli.

Le Chevalier, à part. — Demain, en route pour Livourne ! (Haut.) Si vous avez à faire, ne vous dérangez pas pour moi.

Mirandoline. — Je n'ai rien à faire, Monsieur : la maison est bien pourvue de cuisiniers et de garçons. Je serais heureuse de savoir si ce plat est du goût de Monsieur.

Le Chevalier. — Volontiers ! Tout de suite. (Il goûte le plat.) Excellent, parfait ! Quel mets savoureux ! Je ne peux pas distinguer ce que c'est.

Mirandoline. — Eh ! Monsieur, j'ai des secrets à moi. Ces mains savent faire de bonnes choses.

Le Chevalier, au domestique avec quelque vivacité. -- Donne-moi à boire.

Mirandoline. — Après ce ragoût, Monsieur, il faut boire du bon vin.

Le Chevalier, au domestique. — Donne-moi du vin de Bourgogne.

Mirandoline. — Bravo ! le vin de Bourgogne est excellent. D'après moi, c'est le meilleur vin que l'on puisse boire aux repas. (Le domestique met la bouteille sur la table avec un seul verre.)

Le Chevalier. — Vous avez bon goût en toute chose.

Mirandoline. — Il est vrai que je me trompe rarement.

Le Chevalier. — Et cependant cette fois vous vous trompez.

Mirandoline. — En quoi, Monsieur ?

Le Chevalier. — En croyant que je mérite d'être distingué par vous.

Mirandoline, soupirant. — Ah ! Monsieur le chevalier...

Le Chevalier. — Qu'y a-t-il ? (D'un ton ému.) Que signifient ces soupirs ?

Mirandoline. — Je vais le dire à Monsieur : des attentions j'en ai pour tout le monde, et je m'attriste quand je pense qu'il n'y a que des ingrats.

Le Chevalier, avec calme — Je ne serai pas un ingrat pour vous.

Mirandoline. — Avec Monsieur je ne prétends pas acquérir du mérite, puisque je ne fais simplement que mon devoir.

Le Chevalier. — Non, non, je le vois très-bien... Je ne suis pas si rustre que vous le croyez. Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. (Il se verse à boire.)

Mirandoline. -- Mais... Monsieur... je ne vous comprends pas.

Le Chevalier. — A votre santé. (Il boit.)

Mirandoline. — Je vous remercie infiniment : Monsieur me fait trop d'honneur.

Le Chevalier. — Ce vin est délicieux.

Mirandoline. — Le bourgogne est ma passion,

Le Chevalier, lui offrant le verre. — A votre disposition, si cela vous fait plaisir.

Mirandoline. — Oh ! merci, Monsieur.

Le Chevalier. — Avez-vous diné ?

Mirandoline. — Oui, Monsieur.

Le Chevalier. — En voulez-vous un petit verre ?

Mirandoline. — Je ne mérite pas cette faveur.

Le Chevalier. — Je vous l'offre vraiment de bon cœur.

Mirandoline. — Je ne sais que répondre. J'accepte la politesse de Monsieur.

Le Chevalier, au domestique. — Donne-moi un verre.

Mirandoline, prenant le verre du chevalier. — Non, non, c'est inutile ; si Monsieur le permet, je prendrai celui-ci.

Le Chevalier. — Non pas ; je m'en suis servi.

Mirandoline, riant. — Je boirai à vos qualités. (Le domestique dépose un autre verre sur le plateau.)

Le Chevalier. — Eh ! friponne. (Il lui verse à boire.)

Mirandoline. — Mais... il y a quelque temps que j'ai mangé ; j'ai peur que le vin me fasse mal.

Le Chevalier. — Il n'y a pas de danger.

Mirandoline. — Si Monsieur veut bien me donner une toute petite bouchée de pain.

Le Chevalier. — Volontiers ; tenez... (Il lui donne un morceau de pain. *Mirandoline*, le verre dans une main et le pain dans l'autre, indique qu'elle n'est pas à son aise pour tremper son pain.) Vous êtes embarrassée ? Voulez-vous vous asseoir ?

Mirandoline. — Oh ! Monsieur, je ne mérite pas un pareil honneur.

Le Chevalier. — Allons, allons ! nous sommes seuls. (Au domestique.) Donne-lui une chaise.

Le Domestique, à part. — Mon maître n'y est plus : il n'en a jamais fait autant. (Il va chercher la chaise.)

Mirandoline. — Si Monsieur le comte et Monsieur le marquis le savaient, pauvre de moi !

Le Chevalier. — Pourquoi ?

Mirandoline. — Cent fois ils ont voulu me forcer à boire ou à manger quelque chose, et je n'ai jamais voulu.

Le Chevalier. — Allons, asseyez-vous.

Mirandoline. — Par obéissance. (Elle s'assied et trempe son pain dans le vin.)

Le Chevalier, bas au domestique. — Ecoute. Ne dis à personne que la patronne s'est assise à ma table.

Le Domestique. — Que Monsieur ne craigne rien. (A part.) Ce changement me surprend.

Mirandoline. — A la santé de tout ce qui fait plaisir à Monsieur le chevalier.

Le Chevalier. — Je vous remercie, gracieuse petite patronne.

Mirandoline. — Ce n'est pas une femme à porter un toast pareil.

Le Chevalier. — Non ? Et pourquoi ?

Mirandoline. — Parce que je sais que Monsieur ne peut pas sentir les femmes.

Le Chevalier. -- C'est vrai, je n'ai jamais pu les sentir.

Mirandoline. — Que Monsieur reste toujours ainsi.

Le Chevalier. — Je ne voudrais pas... (Se méfiant du domestique.)

Mirandoline. — Quoi, Monsieur ?

Le Chevalier. — Ecoutez-moi. (Lui parlant à l'oreille.) Je ne voudrais pas que vous me fassiez changer de caractère.

Mirandoline. — Moi, Monsieur ? Et comment ?

Le Chevalier. au domestique. — La suite.

Le Domestique. — Que désire Monsieur ?

Le Chevalier. — Fais-moi préparer deux œufs et, quand ils seront cuits, apporte-les.

Le Domestique. — Comment Monsieur désire-t-il les œufs ?

Le Chevalier. — Comme tu voudras ; mais dépêche-toi.

Le Domestique. — J'y vais. (A part.) Mon maître s'échauffe. (Il sort.)

Le Chevalier. — Mirandoline, vous êtes une gracieuse jeune fille.

Mirandoline, — Monsieur se moque....,

Le Chevalier. — Ecoutez. Je veux vous dire une chose vraie, absolument vraie, qui vous fait honneur.

Mirandoline. — Je l'entendrai avec plaisir.

Le Chevalier. — Vous êtes la première femme au monde avec qui j'ai eu la patience de causer avec plaisir.

Mirandoline. — Je vais vous dire. Monsieur le chevalier. Ce n'est pas que j'aie le moindre mérite, mais il y a parfois de ces tempéraments qui s'accordent ensemble. Cette sympathie, ce goût s'établissent même entre des personnes qui ne se connaissent pas. Moi aussi, j'éprouve pour Monsieur ce que je n'ai éprouvé pour personne autre.

Le Chevalier. — J'ai peur que vous ne vouliez me faire perdre ma tranquillité.

Mirandoline. — Allons donc ! si Monsieur le chevalier est un homme sage, qu'il agisse en sage : que Monsieur ne tombe pas dans les faiblesses des autres. Vraiment, si je m'aperçois de quelque chose, je ne viens jamais plus ici. Moi aussi, je me sens là un je ne sais quoi que je n'avais encore jamais éprouvé. Mais je ne veux pas me rendre folle à cause des hommes, et encore moins pour quelqu'un qui a les femmes en horreur, et qui peut-être, probablement même, pour me mettre à l'épreuve et se moquer ensuite de moi, vient maintenant me tenter par un discours nouveau. Que Monsieur le chevalier veuille bien me verser encore un peu de bourgogne.

Le Chevalier. — Eh ! Que dites-vous... (Il verse du vin dans le verre.)

Mirandoline, à part. — Il va bientôt succomber.

Le Chevalier. — Prenez. (Il lui donne le verre.)

Mirandoline. — Je vous remercie infiniment ; mais Monsieur ne boit pas ?

Le Chevalier. — Si, je vais boire. (A part.) Il vaut mieux que je me grise : un diable chassera l'autre. (Il verse du vin dans son verre.)

Mirandoline, d'un ton câlin. Monsieur le Chevalier ?

Le Chevalier. — Quoi donc ?

Mirandoline. — Trinquons. (Elle choque son verre contre celui du chevalier.) Vive les bons amis !

Le Chevalier, sur un ton un peu languissant. — Oui, vive les bons amis !

Mirandoline. — Vive... ceux qui s'aiment... sans arrière-pensée : trinquons.

Le Chevalier. — Et vive...

SCÈNE V

Les mêmes et le *Marquis*

Le Marquis. — C'est encore moi. Et vive qui ?

Le Chevalier, d'un ton fâché. — Et quoi, Monsieur le marquis ?

Le Marquis. — Excusez-moi, mon ami. J'ai appelé : il n'y a personne.

Mirandoline, qui veut s'en aller. — Avec votre permission.

Le Chevalier, à *Mirandoline*. Restez. (Au *Marquis*.) Je ne prends pas avec vous de pareilles libertés.

Le Marquis. — Je vous fais toutes mes excuses. Nous sommes amis : je croyais que vous étiez seul. Je me réjouis de vous voir à côté de notre adorable petite patronne. Eh ! qu'en dites-vous ? N'est-elle pas un chef-d'œuvre ?

Mirandoline. — Monsieur, j'étais ici pour servir Monsieur le chevalier. Je me suis trouvée un peu indisposée, et il m'a soignée avec un petit verre de bourgogne.

Le Marquis, au *Chevalier*. — C'est du bourgogne, ce vin-là.

Le Chevalier. — Oui, c'est du bourgogne.

Le Marquis. — Mais du vrai ?

Le Chevalier. — Du moins je l'ai payé pour tel.

Le Marquis. — Moi, je m'y connais. Laissez-moi le goûter, et je vous dirai si c'est du bourgogne authentique.

Le Chevalier, appelant. — Holà !

SCÈNE VI

Les mêmes et le *Domestique* portant les œufs

Le Chevalier, au domestique. — Un petit verre au marquis.

Le Marquis. — Un peu plus grand, le petit verre. Le

bourgogne n'est pas une liqueur : pour le bien déguster, il faut en boire sa suffisance.

Le Domestique. — Voici les œufs. (Il veut les mettre sur la table.)

Le Chevalier. — Je ne veux plus rien.

Le Marquis. — Quel est ce plat ?

Le Chevalier. — Des œufs.

Le Marquis. Je ne les aime pas. (Le domestique les emporte.)

Mirandoline. — Monsieur le marquis, avec la permission de Monsieur le chevalier, goûtez donc ce petit ragoût préparé par moi.

Le Marquis. — Avec plaisir. Holà ! Un siège. (Le domestique lui apporte une chaise et met un verre sur le plateau.) Une fourchette.

Le Chevalier. — Vite, donne-lui un couvert. (Le domestique va prendre le couvert.)

Mirandoline. — Monsieur le chevalier, je me sens mieux maintenant et je vais m'en aller. (Elle se lève de table.)

Le Marquis. — Faites-moi le plaisir de rester encore un peu.

Mirandoline. — Mais, Monsieur, il faut que je vaque à mes affaires ; et, d'autre part, Monsieur le chevalier....

Le Marquis, au Chevalier. — Vous plaît-il qu'elle reste encore un peu ?

Le Chevalier. — Qu'attendez-vous d'elle ?

Le Marquis. — Je veux vous faire boire un petit verre d'un vin de Chypre dont, depuis que vous êtes au monde, vous n'avez pas goûté le pareil, et je désire que Mirandoline le goûte pour nous donner son avis.

Le Chevalier, à Mirandoline. — Restez donc, pour faire plaisir à Monsieur le marquis.

Mirandoline. — Monsieur le marquis voudra bien m'excuser.

Le Marquis. — Vous ne voulez pas le goûter ?

Mirandoline. — Une autre fois, Excellence.

Le Chevalier. — Restez donc.

Mirandoline, au Chevalier. — Me l'ordonnez-vous ?

Le Chevalier. — Je vous dis de rester.

Mirandoline. — J'obéis. (Elle s'assoit.)

Le Chevalier, à part. — Elle est de plus en plus gentille pour moi.

Le Marquis, mangeant. — Quel mets ! Quel ragoût ! Quelle odeur ! Quelle sauce !

Le Chevalier, bas à *Mirandoline*. — Le marquis va être jaloux de vous voir si près de moi.

Mirandoline, bas au Chevalier. — Je ne me soucie de lui ni peu ni beaucoup.

Le Chevalier. — Etes-vous donc ennemie des hommes ?

Mirandoline. — Comme vous l'êtes des femmes.

Le Chevalier. — Mes ennemies sont en train de se venger de moi.

Mirandoline. — Que voulez-vous dire, Monsieur ?

Le Chevalier. — Ah ! Rusée que vous êtes ! Vous sentez très-bien....

Le Marquis, buvant son verre de bourgogne. — A votre santé, cher ami.

Le Chevalier. — Eh bien ! Comment le trouvez-vous ?

Le Marquis. — Avec votre permission, il ne vaut rien. Vous yerez mon vin de Chypre : quel nectar !

Le Chevalier. — Mais où est-il donc, ce vin de Chypre ?

Le Marquis. — Je l'ai sur moi ; je veux que nous nous en régaliions. Ah ! c'est un vin... (Il tire de sa poche une bouteille très-petite.) Le voici.

Mirandoline. — A ce que je vois, Monsieur le marquis, ne veut pas que son vin nous monte à la tête.

Le Marquis. — Ce vin-là ? On le boit à petites gouttes, comme l'élixir de mélisse. Holà ! Donnez des petits verres (Il débouche la bouteille.)

Le domestique apporte des verres à vin de Chypre.

Le Marquis. — Ces verres sont beaucoup trop grands. Vous n'en avez pas de plus petits ? (Il couvre le goulot de la bouteille avec la main.)

Le Chevalier, au domestique. — Donne les verres à rossolis.

Mirandoline. — Moi, je crois qu'il suffisait de le sentir.

Le Marquis. — Ah, mon cher ! (Flairant la bouteille.) Il vous a une odeur qui réjouit.

Le domestique porte trois petits verres sur un plateau.

Le Marquis, versant avec beaucoup de précaution, sans remplir les verres. Il en offre un au chevalier, l'autre à Mirandoline et garde le dernier pour lui. Il rebouche soigneusement la bouteille, puis il boit. — Quel nectar ! Quelle ambrosie ! C'est de la manne distillée !

Le Chevalier, bas à Mirandoline. — Que vous semble de cette horreur ?

Mirandoline, bas au Chevalier. — De la rinçure de bouteille.

Le Marquis, au Chevalier — Hein ! Qu'en dites-vous ?

Le Chevalier. — Bon, parfait.

Le Marquis. — Et vous, Mirandoline, est-il à votre goût ?

Mirandoline. — Moi, Monsieur, je ne sais pas dissimuler ; il ne me plaît pas, je le trouve mauvais et je ne peux pas dire qu'il est bon. J'admire qui sait dissimuler : mais quelqu'un capable de feindre en une circonstance donnée, le pourra aussi dans d'autres.

Le Chevalier, à part. — Cette femme m'inflige un blâme, sans que je comprenne pourquoi.

Le Marquis. — Mirandoline, vous n'entendez rien à cette sorte de vins. Aussi, je vous excuse. Par contre, vous avez bien apprécié le mouchoir que je vous ai donné et qui vous a plu ; mais vous ne connaissez rien au vin de Chypre. (Il vide son verre.)

Mirandoline, bas au Chevalier. — Entendez-vous, comme il se vante ?

Le Chevalier, bas à Mirandoline. — Je ne suis pas comme lui.

Mirandoline. — Votre gloriole consiste à mépriser les femmes.

Le Chevalier. — Et la vôtre à vaincre tous les hommes.

Mirandoline, d'un ton caressant. — Non, pas tous.

Le Chevalier, d'un ton un peu passionné. — Si, tous.

Le Marquis, au domestique. qui les lui apporte sur un plateau. — Holà ! Trois verres propres.

Mirandoline. — Moi, je n'en veux plus.

Le Marquis. — Non, non, ne craignez rien, ce n'est pas pour vous que je travaille. (Il verse du vin dans les trois verres.) Mon brave homme, avec la permission de votre maître, allez trouver le comte d'Albafiorata et dites-lui de ma part, tout haut, pour que tout le monde l'entende, que je le prie de goûter un peu de mon vin de Chypre.

Le Domestique. — J'obéis à Monsieur le marquis. (A part.) Ce n'est pas ce dé à coudre qui grisera le comte. (Il sort.)

Le Chevalier. — Marquis, vous êtes fort généreux.

Le Marquis. — Moi ? Demandez-le à Mirandoline.

Mirandoline. — Oh ! certainement.

Le Marquis. — Le chevalier a-t-il vu le mouchoir ?

Mirandoline. — Pas encore.

Le Marquis, au Chevalier. — Il faudra le voir. Ce reste de baume, je me le réserve pour ce soir. (Il replace dans sa poche la bouteille, qui contient encore un doigt de vin.)

Mirandoline. — Monsieur le marquis fera bien de prendre garde à ce que ce vin ne lui fasse pas de mal.

Le Marquis, à Mirandoline. — Eh ! Savez-vous quelle chose me fait mal !

Mirandoline. — Et quoi donc, s'il vous plaît ?

Le Marquis. — Vos beaux yeux.

Mirandoline. — Vraiment ?

Le Marquis. — Mon cher chevalier, je suis éperdûment amoureux de cette femme.

Le Chevalier. — Je le regrette.

Le Marquis. — Vous n'avez jamais été épris d'une femme. Si vous l'aviez été, ah ! pour sûr vous m'excuseriez.

Le Chevalier. — Mais je vous excuse.

Le Marquis. — Et avec cela, je suis jaloux comme un tigre. Je la laisse rester près de vous, parce que je sais qui vous êtes : avec un autre, je ne le souffrirais pas pour cent mille pistoles.

Le Chevalier, à part. — Il commence à m'embêter, celui-là.

SCÈNE VII

Les mêmes et le *Domestique*, avec une bouteille sur un plateau

Le Domestique, au Marquis. — Monsieur le comte remercie Votre Excellence, et lui envoie cette bouteille de vin des Canaries.

Le Marquis. — Oh, oh ! est-ce qu'il oserait comparer son vin des Canaries à mon Chypre ? Faites voir. Le pauvre fou ! (Il se lève en tenant la bouteille à la main.) Rien qu'à l'odeur, je vois bien que c'est de la saleté.

Le Chevalier, au Marquis. — Goûtez-le d'abord.

Le Marquis. — Je ne veux rien goûter. C'est une nouvelle impertinence que me fait le comte, après tant d'autres. Il veut toujours se mettre au-dessus de moi. Il veut me surpasser, me provoquer pour me faire faire des sottises. Mais, j'en prends le ciel à témoin, j'en ferai une qui en en vaudra cent. Mirandoline, si vous ne le mettez pas à la porte, il arrivera des choses énormes. Oui, il arrivera des choses énormes. Je suis qui je suis, et je ne veux pas souffrir de tels affronts. (Il sort en emportant la bouteille.)

SCÈNE VIII

Le Chevalier, Mirandoline et le Domestique

Le Chevalier. — Ce pauvre marquis est fou.

Mirandoline. — Si par hasard la bile venait à le tourmenter, il a emporté la bouteille pour se remettre.

Le Chevalier. — Il est fou, vous dis-je. Et c'est vous qui l'avez rendu fou.

Mirandoline. — Suis-je une de ces femmes qui font perdre la tête aux hommes ?

Le Chevalier, d'un air chagrin. — Oui, vous l'êtes...

Mirandoline, se levant. — Monsieur le Chevalier, avec votre permission.

Le Chevalier. — Restez.

Mirandoline, s'en allant. — Pardonnez-moi : je ne rends personne fou.

Le Chevalier, se levant, mais restant à côté de la table. — Ecoutez-moi.

Mirandoline, s'en allant. — Que Monsieur veuille bien m'excuser.

Le Chevalier, d'un ton impérieux. — Restez, vous dis-je.

Mirandoline, se tournant vers lui, sur un ton fâché. — Que désire Monsieur ?

Le Chevalier, sur un ton radouci. — Rien ; buvons un autre verre de bourgogne.

Mirandoline. — Eh bien ! Monsieur, vite, vite, que je m'en aille.

Le Chevalier. — Asseyez-vous.

Mirandoline. — Non, je reste debout.

Le Chevalier, lui donnant le verre, avec douceur. — Prenez.

Mirandoline. — Je porte un toast, et je m'en vais sitôt après ; un toast que ma grand'mère m'a enseigné. Vive le vin et vive l'amour ! L'un et l'autre nous consolent ; l'un passe par la bouche, l'autre va des yeux au cœur. Je bois le vin ; puis, avec les yeux.... je fais.... ce que vous faites vous-même. (Elle sort.)

SCÈNE IX

Le Chevalier, son domestique,

Le Chevalier. — Bravo, bravo ! Venez ici, écoutez-moi. Ah ! la friponne, elle s'est enfuie. Elle s'est enfuie et m'a laissé cent démons qui me tourmentent.

Le Domestique, au Chevalier. — Faut-il servir le dessert ?

Le Chevalier. — Va-t-en au diable, toi aussi ! (Le domestique sort.) Je bois le vin ; puis, avec les yeux... je fais .. ce que vous faites vous-même. Quel est ce toast mystérieux ? Ah ! coquine, je te vois venir ! Tu veux me vaincre, tu veux m'assassiner. Mais elle le fait avec tant de grâce ! Mais elle sait si bien s'insinuer... Diable, diable, faudra-t-il en passer par où tu veux ? Non, je vais partir pour Livourne. Je ne veux plus la revoir. Qu'elle ne se présente plus devant moi. Maudites femmes ! Je le jure : là où il y a des femmes, je n'irai jamais plus. (Il sort.)

La chambre du Comte

Le Comte d'Albafiorita, Hortense et Déjanire.

Le Comte. — Le marquis de Forlipopoli est un type très curieux. Il est de bonne noblesse, on ne peut le nier ; mais son père et lui ont tout mangé, et aujourd'hui il a à peine de quoi vivre. Cependant il aime à faire le galant.

Hortense. — On voit bien qu'il voudrait être généreux, mais qu'il n'en a pas les moyens.

Déjanire. — Il donne le peu qu'il peut, et il veut que tout le monde le sache.

Le Comte. — Ce serait un beau personnage pour une de vos comédies.

Hortense. — Attendez que la troupe soit arrivée et que le théâtre ouvre : vous pouvez être sûr que nous nous paierons sa tête.

Déjanire. — Nous avons des acteurs qui semblent créés tout exprès pour imiter tous les types.

Le Comte. — Mais, si vous voulez que nous nous payons sa tête, il faut continuer à vous faire passer pour des dames auprès de lui.

Hortense. — Certainement, je jouerai bien mon rôle, moi ; mais Déjanire se “ démaquille ” tout de suite.

Déjanire. — J'ai toujours envie de rire quand les “ poires ” me prennent pour une dame.

Le Comte. — Vous avez bien fait de vous “ démaquiller ” avec moi. De cette façon, vous me donnez le moyen de pouvoir faire quelque chose en votre faveur.

Hortense. — Monsieur le comte sera notre protecteur.

Déjanire. — Nous sommes amies, nous jouirons ensemble de votre bienveillance.

Le Comte. — Il faut que je vous dise : je vais vous parler franchement, mes chères petites. Je vous obligerai comme je pourrai ; mais j'ai un certain engagement qui ne me permettra pas de fréquenter votre maison.

Hortense. — Monsieur le comte a quelque amourette ?

Le Comte. — Oui, je vais vous le dire en confidence : la patronne de l'auberge.

Hortense. — Diantre ! Une grande dame, en vérité ! Je m'étonne que Monsieur le comte se soit pris d'une vive passion pour une fille d'auberge.

Déjanire. — Il vaudrait mieux que Monsieur le comte daignât reporter ses bontés sur une femme de théâtre.

Le Comte. — Faire la cour à une actrice me sourit peu, à vous dire vrai. Aujourd'hui vous êtes ici, demain vous n'y êtes plus.

Hortense. — N'est-ce pas mieux ainsi, Monsieur ? De cette manière les amitiés ne s'éternisent pas, et les hommes ne se ruinent pas.

Le Comte. — En ce qui me concerne, c'est ainsi ; je suis engagé : je l'aime et je ne veux pas lui faire de la peine.

Déjanire. — Mais qu'a-t-elle donc de si remarquable ?

Le Comte. — Oh ! beaucoup de choses.

Hortense. — Hé quoi ! Déjanire. Elle est belle (faisant le geste de se farder) et a le teint rosé.

Le Comte. — Elle a beaucoup d'esprit.

Déjanire. — Voyons ! En ce qui concerne l'esprit, vous ne voudriez pas la comparer à nous.

Le Comte. — Ne parlons plus de cela. Quoiqu'il en soit, Mirandoline me plaît et, si vous voulez avoir mon amitié, il faut en dire du bien ; sans quoi faites comme si vous ne m'aviez jamais connu.

Hortense. — Oh ! Monsieur le comte, moi, je dis que Mirandoline est la déesse Vénus.

Déjanire. — Oui, oui, c'est vrai. Elle a de l'esprit ; elle s'exprime bien.

Le Comte. — Comme cela vous me faites plaisir.

Hortense. — Quand vous en voudrez encore de ce plaisir, on vous en servira.

Le Comte, regardant dans la coulisse. — Avez-vous vu celui qui vient de traverser la grande salle ?

Hortense. — Je l'ai aperçu.

Le Comte. — C'est un autre beau personnage de comédie.

Hortense. — En quel genre ?

Le Comte. — C'est quelqu'un qui ne peut pas souffrir le beau sexe.

Déjanire. — Oh ! quel fou.

Hortense. — Il aura gardé mauvais souvenir de quelque femme.

Le Comte. — Oh ! que non : il n'a jamais été amoureux d'aucune ; il n'a jamais voulu entrer en relations avec elles. Il les méprise toutes, et il suffit de dire qu'il dédaigne jusqu'à Mirandoline.

Hortense. — Le pauvre homme ! Si je me mettais après lui, je parie, moi, que je le ferais changer d'opinion.

Déjanire. — Voilà bien une grande affaire ! C'est une besogne dont je me chargerais bien volontiers.

Le Comte. — Mes petites amies, écoutez-moi : faites la chose simplement pour vous amuser. Si vous arrivez à le rendre amoureux, foi de galant homme, je vous fais un beau cadeau.

Hortense. — Je ne veux pas de récompense pour pareille chose : je la ferai pour mon agrément.

Déjanire. — Si Monsieur le comte doit nous faire quelque gentillesse, ce ne sera pas pour ce motif. Jusqu'à l'arrivée de nos camarades, nous nous divertirons un brin.

Le Comte. — Je crains fort que vous n'arriviez à rien.

Hortense. — Monsieur le comte a bien peu confiance dans nos talents.

Déjanire. — Nous ne sommes pas aussi gracieuses que Mirandoline ; mais, au bout du compte, nous savons quelque peu les façons du monde.

Le Comte. — Voulez-vous que je l'envoie chercher ?

Hortense. — Faites-en à votre guise.

Le Comte. — Holà ! Quelqu'un !

SCÈNE XI

Les memes, le *Domestique* du Comte

Le Comte. au domestique. -- Va dire au chevalier de Ripafratta de vouloir bien venir ici, que j'ai besoin de lui parler.

Le Domestique. -- Je sais qu'il n'est pas dans sa chambre.

Le Comte. — Je l'ai vu se diriger du côté de la cuisine. Tâche de le trouver.

Le Domestique. — J'y vais tout de suite. (Il sort.)

Le Comte, à part. — Que diable est-il allé faire du côté de la cuisine ? Je parie qu'il est allé gronder Mirandoline, parce qu'elle lui a donné un mauvais repas.

Hortense. — Monsieur le comte, j'avais prié Monsieur le marquis de m'envoyer son cordonnier ; mais j'ai bien peur de ne pas le voir venir.

Le Comte. — N'y pensez plus : je m'en occuperai, moi.

Déjanire. — A moi, Monsieur le marquis avait promis un mouchoir ; mais il ne me l'apportera pas de sitôt !

Le Comte. — Des mouchoirs, nous en trouverons.

Déjanire. — C'est que j'en ai bien besoin.

Le Comte, lui offrant son mouchoir de soie. — Si celui-ci vous plaît, il est à votre disposition. Il n'a pas servi.

Déjanire. — Je suis très reconnaissante à Monsieur le comte de ses aimables attentions.

Le Comte. — Oh ! voici le chevalier. Il vaut mieux que vous continuiez à jouer le rôle de femmes du monde, pour pouvoir plus facilement l'obliger à vous écouter, par politesse. Mettez-vous un peu en arrière, car, s'il vous aperçoit, il s'enfuit.

Hortense. — Comment s'appelle-t-il ?

Le Comte. — Le chevalier de Ripafratta. Il est toscan.

Déjanire. — Est-il marié ?

Le Comte. — Il ne peut pas sentir les femmes.

Hortense, se retirant un peu. — Est-il riche ?

Le Comte. — Oui : très riche.

Déjanire, se retirant un peu. — Est-il généreux ?

Le Comte. — Plutôt.

Déjanire. — Qu'il vienne, qu'il vienne. (Elle s'éloigne davantage.)

Hortense. — Patience, et comptez sur nous. (Elle rejoint Déjanire.)

SCÈNE XII

Les mêmes. *Le Chevalier*

Le Chevalier. — Comte, c'est vous qui m'avez demandé ?

Le Comte. — Oui, c'est moi qui vous donne cet ennui.

Le Chevalier. — Que puis-je pour vous être agréable ?

Le Comte, lui montrant les deux femmes, qui s'avancent aussitôt. — Ces deux dames ont besoin de vous.

Le Chevalier. — Tirez-moi d'embarras : je n'ai pas le temps de m'arrêter.

Hortense. — Monsieur le chevalier, mon intention n'est pas de vous causer aucun désagrément.

Déjanire. — De grâce, un mot, Monsieur le chevalier.

Le Chevalier. — Mesdames, je vous supplie de m'excuser. J'ai une affaire urgente.

Hortense. — Deux mots seulement, et nous vous rendons votre liberté.

Déjanire. — Deux petits mots, et nous avons fini, Monsieur.

Le Chevalier, à part. — Trois fois maudit comte !

Le Comte. — Cher ami, la politesse exige que vous écoutiez deux dames qui vous en prient.

Le Chevalier, aux deux femmes, sur un ton sérieux. — Pardonnez-moi : que puis-je faire pour vous servir ?

Hortense. — N'êtes-vous pas toscan, Monsieur ?

Le Chevalier. — Oui, Madame.

Déjanire. — Vous avez des amis à Florence ?

Le Chevalier. — Des amis et des parents.

Déjanire. — Apprenez, Monsieur... (A Hortense.) Chère amie, commencez à expliquer au chevalier...

Hortense. — Je vais vous dire, Monsieur le chevalier... Sachez qu'une certaine circonstance...

Le Chevalier. — Faites vite, Madame, je vous en supplie. J'ai une affaire urgente.

Le Comte. — Allons, Mesdames, je vois que ma présence vous intimide. Confiez-vous librement au chevalier ; je vous débarrasse de ma personne. (Il va pour sortir.)

Le Chevalier. — Non, mon ami, restez... Écoutez-moi...

Le Comte. — Je connais mon devoir. Mesdames, votre serviteur. (Il sort.)

SCÈNE XIII

Hortense, Déjanire, le Chevalier

Hortense. — Faites-nous le plaisir de vous asseoir.

Le Chevalier. — Veuillez m'excuser : je n'en ai pas envie.

Déjanire. — Si impoli avec les femmes ?

Le Chevalier. — Faites-moi le plaisir de me dire ce que vous voulez.

Hortense. — Nous avons besoin de votre appui, de votre protection, de vos bons offices.

Le Chevalier. — Que vous est-il donc arrivé ?

Déjanire. — Nos maris nous ont abandonnées.

Le Chevalier, avec colère. — Abandonnées ? Comment, deux dames abandonnées ? Qui sont vos maris ?

Déjanire, à Hortense. — Mon amie, je ne continue pas, pour sûr.

Hortense, à part. — Il est si fort en colère, que, moi aussi, je m'y embrouille.

Le Chevalier, sur le point de s'en aller. — Mesdames, je vous salue.

Hortense. — Comment ! Nous traiter ainsi.

Déjanire. — Un gentilhomme agir de la sorte !

Le Chevalier. — Veuillez m'excuser. Je suis quelqu'un qui aime beaucoup sa tranquillité : il s'agit de deux dames abandonnées de leurs maris. Il n'y aura pas peu d'ennuis dans votre affaire, et je ne suis pas né pour débrouiller les histoires compliquées. Je vis pour moi-même. Donc, mes très révérees dames, de moi vous ne pouvez espérer ni aide ni conseil.

Hortense. — Allons, finissons-en ; cessons de causer de l'inquiétude à notre très aimable chevalier.

Déjanire. — Oui, parlons-lui franchement.

Le Chevalier. — Quel est ce nouveau langage ?

Hortense. — Nous ne sommes pas des dames.

Le Chevalier. — Vous n'êtes pas des femmes du monde ?

Déjanire. — Monsieur le comte a voulu vous faire une plaisanterie.

Le Comte. — La plaisanterie est faite. Je vous salue bien.
(Sur le point de sortir.)

Hortense. — Arrêtez-vous un instant.

Le Chevalier. — Que voulez-vous ?

Déjanire. — Faites-nous l'honneur pour un moment de votre aimable conversation.

Le Chevalier. — J'ai à faire ; je n'ai pas le temps de m'arrêter.

Hortense. — Nous ne vous mangerons pas.

Déjanire. — Nous ne vous perdrons pas de réputation.

Hortense. — Nous savons que vous ne pouvez pas souffrir les femmes.

Le Chevalier. — Si vous le savez, j'en suis enchanté. Je vous salue. (Il veut sortir.)

Hortense. — Mais écoutez ; nous ne sommes pas des femmes dont vous puissiez prendre ombrage.

Le Chevalier. — Qui donc êtes-vous ?

Hortense. — Apprenez-le lui, Déjanire.

Déjanire. — Dites-le lui vous-même

Le Chevalier. — Allons, qui êtes-vous ?

Hortense. — Nous sommes deux actrices.

Le Chevalier. — Deux actrices ! Continuez, continuez, car je n'ai pas peur de vous. Je suis bien prévenu en faveur de votre duplicité.

Hortense. — Expliquez-vous. Que voulez-vous dire ?

Le Chevalier. — Je sais que vous jouez la comédie sur la scène et à la ville ; ainsi averti, je n'ai pas peur de vous.

Déjanire. — Hors du théâtre, Monsieur, je ne sais pas jouer la comédie.

Le Chevalier, à Déjanire. — Comment vous appelez-vous ? Madame Sincère, sans doute ?

Déjanire. — Je m'appelle...

Le Chevalier, à Hortense. — Et vous ? Madame Bonne-laine, n'est-ce-pas ?

Hortense. — Monsieur le chevalier...

Le Chevalier. — Comme vous avez plaisir à plumer les gens !

Hortense. — Je ne suis pas...

Le Chevalier, à Déjanire. — Et les « poires », comment les traitez-vous, chère Madame ?

Déjanire. — Je ne suis pas de celles...

Le Chevalier. — Moi aussi, je parle votre argot, vous voyez.

Hortense, qui veut le prendre par un bras. — Oh ! ce cher chevalier !

Le Chevalier, lui donnant sur les doigts. — Bas les pattes !

Hortense. — Diantre ! Il a plus du « Huron » que du gentilhomme.

Le Chevalier. — « Huron » veut dire rustaud. Je vous ai bien comprises, et j'ajoute que vous êtes deux impertinentes.

Déjanire. — A moi parler ainsi ?

Hortense. — A une femme de ma sorte !

Le Chevalier, à Hortense. — Oh ! le beau museau fardé.

Hortense. — Imbécile ! (Elle sort.)

Le Chevalier, à Déjanire. — Oh ! le beau toupet postiche.

Déjanire. — Misérable ! (Elle sort.)

SCÈNE XIV

Le Chevalier, puis son Domestique

Le Chevalier. — J'ai trouvé la bonne manière de les faire partir. Qu'espéraient-elles ? Me prendre dans leurs filets ? Pauvres sottes ! Qu'elles aillent maintenant trouver le comte, et qu'ellent lui racontent la jolie scène. Si elles avaient été des dames, par politesse il me convenait de fuir ; mais, quand je peux, je malmène les femmes avec le plus grand plaisir du monde. Cependant, je n'ai pas pu malmener Mirandoline : elle m'a vaincu par tant de civilité, et je me trouve presque obligé de l'aimer. Mais elle est femme, et je ne veux pas me fier à elle.

Je veux m'en aller. Je partirai demain. Oui, mais si j'attends à demain, si je passe encore la nuit ici, qui m'assure que Mirandoline ne finira pas par me subjuguier complètement? (Pensif). C'est cela : prenons une résolution virile.

Le Domestique. — Monsieur?

Le Chevalier. — Que veux-tu?

Le Domestique. — Monsieur le marquis vous attend dans votre chambre ; il veut vous parler.

Le Chevalier. — Que me veut ce fou? De l'argent? Il ne m'en soutirera plus. Qu'il attende, et quand il sera fatigué d'attendre, qu'il s'en aille. Va trouver le garçon de l'auberge, et dis-lui de m'apporter mon compte tout de suite.

Le Domestique, sur le point de sortir. — Je cours exécuter l'ordre de Monsieur le chevalier.

Le Chevalier. — Ecoute. Arrange-toi pour que les malles soient prêtes dans deux heures.

Le Domestique. — Monsieur veut peut-être partir?

Le Chevalier. — Oui. Apporte-moi ici mon épée et mon chapeau, sans que le marquis s'en aperçoive.

Le Domestique. — Mais s'il me voit faire les malles?

Le Chevalier. — Qu'il dise ce qu'il voudra. M'as-tu compris?

Le Domestique, à part. — Je suis navré de quitter Mirandoline. (Il sort.)

Le Chevalier. — C'est vrai, cependant : j'éprouve à quitter cette maison un chagrin que je n'avais encore jamais senti. Ce serait bien pis pour moi, si j'y restais. et il convient d'autant plus d'en partir vite. Oui, femmes, je dirai toujours davantage du mal de vous. Oui, vous nous faites de la peine, alors même que vous voulez nous faire du bien.

SCÈNE XV

Le même, *Fabrice*

Fabrice. — C'est vrai que Monsieur désire son compte?

Le Chevalier. — Parfaitement : l'avez-vous?

Fabrice. — La patronne le fait à l'instant même.

Le Chevalier. — C'est elle qui fait les comptes?

Fabrice. — Toujours elle, même quand son père vivait. Elle écrit et sait établir un compte mieux que beaucoup d'employés de commerce.

Le Chevalier, à part. — Quelle femme singulière !

Fabrice. — Monsieur veut donc partir si vite ?

Le Chevalier. — Oui, mes affaires l'exigent.

Fabrice. — Je prie Monsieur de ne pas oublier le garçon.

Le Chevalier. — Je sais ce que j'ai à faire ; apportez-moi d'abord le compte.

Fabrice. — Monsieur désire-t-il l'avoir ici ?

Le Chevalier. — Oui, ici : je ne vais pas dans ma chambre pour l'instant.

Fabrice. — Monsieur fait bien : dans la chambre de Monsieur se trouve cet ennuyeux de marquis. Le cher mignon ! Il fait l'amoureux de la patronne ; mais il peut se lécher les doigts : Mirandoline doit être ma femme.

Le Chevalier, sur un ton de colère. — Mon compte.

Fabrice. Je l'apporte tout de suite. (Il sort.)

SCÈNE XVI

Le Chevalier

Le Chevalier. — Ils sont tous épris de Mirandoline. Ce n'est pas étonnant, puisque, moi-même, je commençais à m'enflammer. Mais je partirai : je triompherai de cette force inconnue.. Que vois-je ? Mirandoline ? Que me veut-elle ? Elle tient un papier à la main : elle m'apporte mon compte. Que dois-je faire ? Il faut subir ce dernier assaut. Oui, dans deux heures je serai parti.

SCÈNE XVII

Le même, *Mirandoline*, tenant un papier à la main

Mirandoline, sur un ton de tristesse. — Monsieur !

Le Chevalier. — Qu'est-ce qu'il y a, Mirandoline ?

Mirandoline, sans s'avancer. — Excusez-moi.

Le Chevalier. — Approchez-vous.

Mirandoline, tristement — Monsieur a demandé son compte : le voici.

Le Chevalier. — Donnez-le moi.

Mirandoline, lui donne le compte et s'essuie les yeux avec son tablier. — Le voici, Monsieur.

Le Chevalier. — Qu'avez-vous ? Vous pleurez ?

Mirandoline. — Ce n'est rien, Monsieur ; il m'est entré de la fumée dans les yeux.

Le Chevalier. — De la fumée dans les yeux ? Eh ! c'est bien... A combien se monte le compte ? (Il lit.) Vingt paoli ? En quatre jours, après avoir été si bien traité, vingt paoli seulement ?

Mirandoline. — C'est bien cependant votre compte.

Le Chevalier. — Mais les deux plats spéciaux que vous m'avez donnés ce matin, ils ne sont pas sur le compte.

Mirandoline. — Pardon : ce que j'offre, je ne le porte pas en compte.

Le Chevalier. — Vous me les avez donc offerts ?

Mirandoline. — Que Monsieur me pardonne ; qu'il veuille bien accepter comme un acte de..... (Elle se couvre les yeux comme pour pleurer.)

Le Chevalier. — Mais qu'avez-vous donc ?

Mirandoline. — Je ne sais si c'est la fumée ou quelque inflammation des yeux.

Le Chevalier. — Je ne voudrais pas que vous eussiez pris du mal, en cuisinant pour moi ces deux excellents plats.

Mirandoline. — Si c'était pour cela, je souffrirais mon mal... volontiers... (Elle semble faire des efforts pour ne pas pleurer.)

Le Chevalier, à part. — Oh ! si je ne pars pas ! (Haut.) Allons, prenez : voici deux pistoles : acceptez-les pour me faire plaisir.... et excusez-moi..... (Il s'embrouille.)

Mirandoline, sans parler, tombe comme évanouie sur une chaise.

Le Chevalier. — *Mirandoline ! Hélas ! Mirandoline !* Elle est évanouie. Serait-elle amoureuse de moi ? Mais si vite ? Et pourquoi pas ? Ne suis-je pas amoureux d'elle, moi ? Chère *Mirandoline*.... Ma chère ! Moi dire *ma chère* à une femme ! Mais elle s'est évanouie à cause de moi. Oh ! comme tu es belle.

Si j'avais quelque chose pour la faire revenir à elle ! Moi qui ne fréquente pas les femmes, je n'ai pas de flacon de sels. Holà ! quelqu'un, quelqu'un. Accourez vite... J'irai moi-même. Pauvre petite ! Tu seras heureuse. (Il sort.)

Mirandoline, se levant. — Le voilà tout-à-fait pris Nous avons bien des armes pour triompher des hommes ; mais, quand ils sont entêtés, le coup de grâce le plus sûr est un évanouissement. Il revient, il revient. (Elle reprend sa première position.)

Le Chevalier, un verre d'eau à la main. — Me voici, me voici. Elle n'a pas encore repris ses sens. Ah ! pour sûr elle m'aime. (Il l'asperge d'eau au visage ; elle fait un mouvement.) En aspergeant d'eau son visage, elle va revenir à elle. Courage, courage ! Je suis là, ma chérie. Je ne pars plus maintenant

SCÈNE XVIII

Les mêmes. *Le Domestique*, avec l'épée et le chapeau, du chevalier

Le Domestique, au Chevalier. — Voici l'épée et le chapeau de Monsieur.

Le Chevalier, sur un ton colère. — Va-t-en.

Le Domestique. — Les bagages...

Le Chevalier. — Va-t-en au diable !

Le Domestique. — *Mirandoline*...

Le Chevalier, menaçant le domestique avec le verre. — Va-t-en ou je te casse la tête. (Le domestique sort.) Elle est toujours évanouie, hélas ! La sueur perle sur son front. Allons, allons, chère *Mirandoline*, du courage, ouvrez les yeux : dites-moi ce que vous avez à me dire.

SCÈNE XIX

Les mêmes, *le Marquis*, *le Comte*

Le Marquis. — Chevalier !

Le Comte. — Mon ami !

Le Chevalier, à part. — Qu'ils aillent au diable ! (Il marche en extravagant.)

Le Marquis. — Mirandoline ?

Mirandoline. — Ciel ! où suis-je ? (Elle se met debout.)

Le Marquis. — C'est moi qui l'ai tirée de son évanouissement.

Le Comte. — Je suis heureux, Monsieur le chevalier.

Le Marquis. — Bravo, le Monsieur qui ne peut pas voir les femmes !

Le Chevalier. — Quelle impertinence !

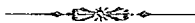
Le Comte. — Vous êtes pincé, vous aussi ?

Le Chevalier, jette le verre, qui se brise, dans la direction du comte et du marquis. — Allez tous au diable ! (Il sort furieux.)

Le Comte. — Le chevalier est devenu fou. (Il sort.)

Le Marquis. — Je veux avoir raison de cet outrage. (Il sort.)

Mirandoline. — Le tour est joué. Son cœur est en feu, en flammes, en cendres. Il ne me reste plus, pour que ma victoire soit complète, qu'à rendre mon triomphe public, pour l'honneur de notre sexe et la honte des hommes présomptueux. (Elle sort.)



ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

La chambre de *Mirandoline*, avec une table et du linge à repasser

Mirandoline. — Allons ! le moment de plaisanter est passé. Il faut maintenant s'occuper des affaires de la maison. Avant que ce linge soit tout à fait sec, je vais le repasser. — Holà ! Fabrice.

Fabrice. — Madame.

Mirandoline. — Faites-moi le plaisir de m'apporter le fer chaud.

Fabrice, d'un ton sérieux. — Oui, Madame. (Il se dispose à sortir.)

Mirandoline. — Excusez-moi, si je vous donne ce dérangement.

Fabrice. — Ce n'est rien, Madame. Tant que je mange votre pain, je suis obligé de vous servir. (Il se met en mouvement pour sortir.)

Mirandoline. — Un instant, Fabrice ; écoutez-moi. Vous n'êtes pas obligé de me servir pour ces choses-là, mais je sais que pour moi vous le faites volontiers, et moi .. cela suffit ; je n'ajoute rien.

Fabrice. — Moi, je me jetterais au feu pour vous ; mais je vois bien que cela ne sert à rien, que tout est inutile.

Mirandoline. — Pourquoi inutile ? Me prenez-vous pour une ingrate ?

Fabrice. — Vous ne vous souciez pas des hommes de mon espèce. Vous aimez trop la noblesse pour cela.

Mirandoline. — Pauvre fou ! Ah ! si je pouvais tout vous dire ! Allons, allons, courez me chercher le fer.

Fabrice. — Mais puisque j'ai vu, moi, de mes propres yeux. .

Mirandoline. — C'est bien ; assez de bavardages. Apportez-moi le fer.

Fabrice. — On y va, on y va. Je vous servirai, mais pas longtemps. (Il sort.)

Mirandoline, comme se parlant à elle-même, mais de façon à être entendue. — Avec les hommes, plus on leur veut du bien, moins cela sert.

Fabrice, avec tendresse, revenant sur ses pas. — Qu'avez-vous dit ?

Mirandoline. — Eh bien ! m'apportez-vous ce fer ?

Fabrice. — Oui, je vous l'apporte. (A part.) Je n'y comprends plus rien. Tantôt je me crois au paradis et tantôt en enfer. Je n'y comprends rien du tout. (Il sort.)

SCÈNE II

Mirandoline, puis le Domestique du Chevalier

Mirandoline. — Pauvre sot ! Il faut qu'il me serve bon gré mal gré. Cela me fait rire de voir que les hommes font ce que je veux. Et ce cher chevalier qui était si ennemi des femmes : il ne tiendrait qu'à moi, maintenant, de lui faire faire toutes les sottises du monde.

Le Domestique. — Madame Mirandoline.

Mirandoline. — Qu'y a-t-il, mon ami ?

Le Domestique. — Mon maître vous salue, et m'envoie vous demander comment vous vous portez.

Mirandoline. — Dites-lui que je vais parfaitement bien.

Le Domestique. — Il a dit que vous buviez un peu de cette essence de mélisse, qui vous fera beaucoup de bien. (Il lui remet un flacon en or.)

Mirandoline. — Il est en or, ce flacon ?

Le Domestique. — Oui, Madame, en or ; j'en suis absolument certain.

Mirandoline. — Pourquoi le chevalier ne m'a-t-il pas donné l'essence de mélisse, lorsque m'est survenu cet horrible évènement ?

Le Domestique. — C'est qu'alors il n'avait pas ce flacon.

Mirandoline. — Et comment se l'est-il procuré ?

Le Domestique. — Je vais vous parler en confidence : il vient de m'envoyer chercher un orfèvre, à qui il a acheté le flacon, qu'il a payé douze sequins ; puis il m'a expédié chez le pharmacien prendre de l'essence de mélisse.

Mirandoline, riant. — Ah ! Ah ! Ah !

Le Domestique. — Vous riez ?

Mirandoline. — Je ris parce qu'il m'envoie le remède quand je suis guérie du mal.

Le Domestique. — Il servira pour une autre fois.

Mirandoline. — Allons, je vais en boire un peu comme préservatif. (Elle boit.) Tenez, remerciez le chevalier. (Elle lui tend le flacon.)

Le Domestique. — Mais le flacon est pour vous.

Mirandoline. — Comment pour moi ?

Le Domestique. — Oui, mon maître l'a acheté tout exprès.

Mirandoline. — Exprès pour moi ?

Le Domestique. — Exprès pour vous ; mais silence.

Mirandoline. — Rapportez-lui son flacon, et dites-lui que je le remercie.

Le Domestique. — Eh ! quoi.

Mirandoline. — Je vous dis de le lui rapporter, parce que je n'en veux pas.

Le Domestique. — Vous voulez lui faire un pareil affront ?

Mirandoline. — C'est assez bavarder. Faites votre métier : prenez.

Le Domestique. — C'est bien : je vais le lui porter. (A part.) Quelle femme ! Elle refuse douze sequins ! Je n'ai jamais vu sa pareille, et j'aurai de la peine à la trouver. (Il sort.)

SCÈNE III

Mirandoline, puis Fabrice

Mirandoline. — Ça y est ! Le chevalier est pincé, bien pincé, ce qui s'appelle complètement pincé ! Mais comme ma conduite n'avait pas l'intérêt pour mobile, je veux qu'il reconnaisse le pouvoir des femmes, sans qu'il puisse dire qu'elles sont vénales et intéressées.

Fabrice, d'un ton sérieux, un fer à repasser à la main. — Voici votre fer.

Mirandoline. — Est-il bien chaud ?

Fabrice. — Oui, Madame, il est chaud. Que ne suis-je aussi brûlant !

Mirandoline. — Qu'y a t-il encore ?

Fabrice. — Il y a que ce chevalier vous fait faire des communications, vous envoie des cadeaux. Son domestique me l'a dit.

Mirandoline. — Oui, Monsieur, il m'a envoyé un petit flacon en or, et je le lui ai renvoyé.

Fabrice. — Vous le lui avez renvoyé ?

Mirandoline. — Oui, demandez-le au domestique lui-même.

Fabrice. — Pourquoi le lui avez-vous renvoyé ?

Mirandoline. — Parce que... Fabrice, il ne faut pas que je vous dise... Allons, restons-en là.

Fabrice. — Chère Mirandoline, ayez pitié de moi.

Mirandoline. — C'est bien, allez à vos affaires ; laissez-moi repasser ce linge.

Fabrice. — Je ne vous empêche pas de travailler.

Mirandoline. — Allez me préparer un autre fer et, quand il sera chaud, apportez-le moi.

Fabrice. — J'y cours. Croyez-moi, si je parle...

Mirandoline. — Pas un mot de plus. Vous me faites devenir enragée.

Fabrice. — Je suis muet. (A part.) Quelle petite tête bizarre ; mais je l'aime bien tout de même. (Il sort.)

Mirandoline. — En voilà encore une bonne ! Je me fais un mérite auprès de Fabrice d'avoir refusé le flacon d'or du chevalier. Cela signifie savoir vivre, savoir faire, savoir tirer parti de tout, avec bonne grâce, avec gentillesse, avec une certaine désinvolture. En matière de finesse, je ne veux pas que l'on dise que je fais tort à mon sexe. (Elle se met à repasser.)

SCÈNE IV

La même, *Le Chevalier*

Le Chevalier, à part, du fond de la scène. — La voilà. Je ne voulais pas venir ici, mais le diable m'y a trainé !

Mirandoline, le regardant du coin de l'œil, tout en continuant à repasser. — Le voici, le voici !

Le Chevalier. — *Mirandoline* !

Mirandoline, continuant à repasser. — Oh ! Monsieur le chevalier. Votre très humble servante.

Le Chevalier. — Comment allez-vous ?

Mirandoline, qui repasse, sans le regarder) Très-bien, pour vous servir.

Le Chevalier. — J'ai quelque motif de me plaindre de vous.

Mirandoline, qui le regarde un peu. — Pourquoi, Monsieur ?

Le Chevalier. — Parce que vous avez refusé un tout petit flacon que je vous ai envoyé.

Mirandoline, continuant à repasser. — Que voulez-vous que j'en fasse ?

Le Chevalier. — Vous en servir en cas de besoin.

Mirandoline, continuant à repasser. — Grâce à Dieu, je ne suis pas sujette aux évanouissements. Il m'est arrivé aujourd'hui ce qui ne m'était encore jamais arrivé !

Le Chevalier. — Chère *Mirandoline*... je ne voudrais pas avoir été la cause de ce malheureux accident.

Mirandoline, continuant à repasser. -- Eh ! bien, oui, j'ai peur que précisément Monsieur le chevalier en ait été la cause.

Le Chevalier, avec passion. — Moi ? Vraiment ?

Mirandoline, repassant avec rage. — Vous m'avez fait boire de ce maudit vin de bourgogne, et cela m'a fait mal.

Le Chevalier, d'un ton mortifié. - Comment ? Est-il possible ?

Mirandoline, continuant à repasser. — C'est ainsi et pas autrement. Je n'irai jamais plus dans votre chambre.

Le Chevalier, sur un ton amoureux. — Je vous entends. Vous ne viendrez plus dans ma chambre ? Je comprends le

mystère : oui, je le comprends ; mais venez-y, ma chère, et vous en serez content.

Mirandoline. — Ce fer n'est pas assez chaud. (Fort du côté de la coulisse.) Holà ! Fabrice, si l'autre fer est chaud, apportez-le moi.

Le Chevalier. — Faites-moi le plaisir d'accepter ce flacon.

Mirandoline, repassant, avec colère. — En vérité, Monsieur le chevalier, des cadeaux je n'en accepte pas.

Le Chevalier. — Vous avez cependant accepté ceux du comte d'Albafiorita.

Mirandoline. Par force : pour ne pas le désobliger. (Elle continue à repasser.)

Le Chevalier. — Et, à moi, vous voudriez faire cette injure et me désobliger ?

Mirandoline. — Qu'importe à Monsieur le chevalier qu'une femme le désoblige, puisqu'il ne peut pas sentir les femmes ?

Le Chevalier. — Ah ! Mirandoline, maintenant je ne peux plus parler ainsi.

Mirandoline. — Monsieur le chevalier, à quelle heure se lève la nouvelle lune ?

Le Chevalier. — Mon changement ne provient pas de la lune : c'est un miracle de votre beauté, de votre grâce.

Mirandoline, riant fort et repassant. — Ah ! Ah ! Ah !

Le Chevalier. — Vous riez ?

Mirandoline. — Monsieur me défend de rire ? Monsieur se moque de moi. et il ne veut pas que je rie ?

Le Chevalier. — Eh ! Petite rusée, je me moque de vous, hein ? Allons, prenez ce flacon.

Mirandoline, repassant. — Merci, merci.

Le Chevalier. — Prenez-le ou vous allez me faire mettre en colère.

Mirandoline, appelant fort, en charge. — Fabrice ! Le fer.

Le Chevalier, d'un ton fâché. — Le prenez-vous ou ne le prenez-vous pas ?

Mirandoline. — Quelle fureur, quelle fureur ! (Elle prend le flacon et, d'un air en colère, le jette dans le panier à linge.)

Le Chevalier. — Vous le jetez ainsi ?

Mirandoline, comme plus haut. — Fabrice !

SCÈNE V

Les mêmes, *Fabrice*, avec le fer à repasser

Fabrice. — Me voici. (En apercevant le chevalier, il prend un air jaloux.)

Mirandoline, prenant le fer. — Est-il bien chaud ?

Fabrice, d'un air sérieux. — Oui, Madame.

Mirandoline, à Fabrice, avec tendresse. — Qu'avez-vous ? Vous paraissez troublé ?

Fabrice. — Je n'ai rien, patronne, je n'ai rien.

Mirandoline, comme plus haut. — Êtes-vous malade ?

Fabrice. — Donnez-moi l'autre fer, si vous voulez que je le mette sur le feu.

Mirandoline, avec tendresse. — Vraiment, j'ai peur que vous ne soyez malade.

Le Chevalier. — Allons, donnez-lui le fer et qu'il s'en aille.

Mirandoline, au chevalier. — Je m'intéresse à lui, Monsieur. C'est mon garçon de confiance.

Le Chevalier, à part, en extravagant. — Je n'en puis plus.

Mirandoline, donnant le fer à Fabrice. — Tenez, mon cher, faites-le chauffer.

Fabrice, avec tendresse. — Madame la patronne...

Mirandoline, le faisant sortir. — Allons, allons, vite.

Fabrice, à part. — Quelle existence ! Je sens que je n'en puis plus. (Il sort.)

SCÈNE VI

Le Chevalier, Mirandoline

Le Chevalier. — Vous êtes très aimable, Madame, pour votre domestique !

Mirandoline, repassant. — Que veut dire Monsieur ?

Le Chevalier. — On voit bien que vous en êtes éprise.

Mirandoline, repassant. — Moi, éprise d'un garçon d'hôtel-lerie ! Monsieur me fait un joli compliment : je n'ai pas si mauvais goût, moi. Si je voulais aimer quelqu'un, je ne per-drais pas mon temps si bêtement.

Le Chevalier. — Vous mériteriez l'amour d'un roi.

Mirandoline, repassant. — Du roi de pique ou du roi de cœur ?

Le Chevalier. — Parlons sérieusement, *Mirandoline*, et laissons là les plaisanteries.

Mirandoline, repassant. — Que Monsieur parle donc, je l'écoute.

Le Chevalier. — Ne pourriez-vous pas cesser, pour un mo-ment, de repasser ?

Mirandoline. — Oh ! pardon, il faut que ce linge soit prêt pour demain.

Le Chevalier. — Ce linge vous préoccupe donc plus que moi.

Mirandoline. — Bien sûr !

Le Chevalier. — Et vous le confirmez par dessus le marché ?

Mirandoline, repassant. — Certainement : parce que ce lin-ge doit me servir, et que je ne puis compter en rien sur Monsieur.

Le Chevalier. — C'est tout le contraire, vous pouvez disposer de moi comme vous voudrez.

Mirandoline. — Mais puisque Monsieur ne peut pas sentir les femmes !

Le Chevalier. — Ne me tourmentez pas davantage. Vous vous êtes assez vengée. Je vous estime, j'estime les femmes qui vous ressemblent. si toutefois il y en a. Je vous estime. je vous aime et j'implore votre pitié.

Mirandoline, en repassant vivement, elle fait tomber une manchette. — Oui, Monsieur, nous le lui dirons.

Le Chevalier, ramassant la manchette et la lui donnant. — Croyez-moi....

Mirandoline. — Que Monsieur ne se donne pas semblable peine....

Le Chevalier. — Vous méritez d'être servie.

Mirandoline, riant fort. — Ah ! ah ! ah !

Le Chevalier. — Vous riez ?

Mirandoline. — Je ris parce que Monsieur se moque de moi.

Le Chevalier. — *Mirandoline*, je n'en peux plus.

Mirandoline. — Monsieur est malade ?

Le Chevalier. — Oui, je me sens mourir.

Mirandoline, lui jetant avec dédain le flacon. — Que Monsieur boive un peu de son essence de mélisse.

Le Chevalier. — Ne me traitez pas si durement. Croyez-moi, je vous aime, je vous le jure. (Il veut lui prendre la main, et elle le brûle avec le fer.) Oh ! là, là, là ! Oh ! là, là, là !

Mirandoline. — Que Monsieur me pardonne ; je ne l'ai pas fait exprès.

Le Chevalier. — Patience ! ceci n'est rien : vous m'avez fait une brûlure bien plus forte.

Mirandoline. — Où cela, Monsieur ?

Le Chevalier. — Au cœur.

Mirandoline, appelant en riant. — Fabrice !

Le Chevalier. — Par pitié, n'appellez pas cet homme !

Mirandoline. — Mais puisque j'ai besoin de mon autre fer.

Le Chevalier. — Attendez.... mais non.... je vais appeler mon domestique.

Mirandoline, appelant. — Fabrice....

Le Chevalier. — Je jure par le ciel que, si cet homme vient, je lui casse la tête.

Mirandoline. — Elle est encore bonne, celle-là ! Je ne pourrai pas me servir de mon personnel ?

Le Chevalier. — Appelez un autre garçon : celui-là je ne peux pas le voir.

Mirandoline. — Il me semble que Monsieur le chevalier s'approche un peu trop de moi. (Elle s'éloigne de la table, le fer à la main.)

Le Chevalier. — Pardon.... je suis hors de moi.

Mirandoline. — Je vais aller à la cuisine et Monsieur sera content.

Le Chevalier. — Non, ma chère ; restez.

Mirandoline, se promenant. — Voilà une chose curieuse.

Le Chevalier, la suivant. — Plaignez-moi

Mirandoline, même jeu. — Je ne peux pas appeler qui je veux ?

Le Chevalier, même jeu. — Je l'avoue : je suis jaloux de Fabrice.

Mirandoline, à part, même jeu. — Il me suit comme un petit chien.

Le Chevalier. — C'est la première fois que je sens ce que c'est que l'amour.

Mirandoline, marchant plus vite. — Personne ne m'a jamais commandée.

Le Chevalier, la suivant. — Je ne prétends pas vous commander ; je vous supplie.

Mirandoline, se retournant, avec colère. — Enfin que désire Monsieur ?

Le Chevalier. — Amour, compassion. pitié.

Mirandoline. — Un homme qui ce matin ne pouvait pas sentir les femmes, et qui implore maintenant amour et pitié ? Je ne m'y laisse pas prendre ; ce n'est pas possible ; je ne vous crois pas. (A part.) Qu'il crève, s'il veut ! Qu'il éclate de colère ! Cela lui apprendra à mépriser les femmes ! (Elle sort.)

SCÈNE VII

Le Chevalier

Le Chevalier. — Maudit soit l'instant où j'ai porté les yeux sur cette femme ! Je suis tombé dans ses filets, et il n'y a plus de remède.

SCÈNE VIII

Le même, le Marquis

Le Marquis. — Chevalier, vous m'avez insulté.

Le Chevalier. — Excusez-moi : c'est un pur accident.

Le Marquis. — Vous m'étonnez.

Le Chevalier. — En fin de compte, le verre ne vous a pas touché.

Le Marquis. — Une petite goutte d'eau a taché mon habit.

Le Chevalier. — Je vous demande encore pardon.

Le Marquis. — C'est une impertinence.

Le Chevalier. — Je ne l'ai pas fait exprès. Pour la troisième fois, veuillez me pardonner.

Le Marquis. — Je veux une satisfaction.

Le Chevalier. — Si vous ne voulez pas m'excuser, si vous voulez une satisfaction, me voici, je n'ai pas peur de vous.

Le Marquis, changeant de ton. — Je crains que cette tache ne puisse pas s'enlever : c'est ce qui me met en rage.

Le Chevalier, en colère. — Quand un gentilhomme vous fait des excuses, que prétendez-vous de plus ?

Le Marquis. — Si vous ne l'avez pas fait avec intention, restons-en là.

Le Chevalier. — Je vous répète que je suis capable de vous donner toute espèce de satisfaction.

Le Marquis. — Allons, allons, n'en parlons plus.

Le Chevalier. — Gentilhomme mal élevé !

Le Marquis. — Ah ! elle est bien bonne. La colère m'est passée et vous vous la faites venir.

Le Chevalier. — Justement, vous m'avez trouvé bien luné !

Le Marquis. — Je vous excuse, je sais le mal dont vous souffrez.

Le Chevalier. — Je ne m'occupe pas de vos affaires.

Le Marquis. — Monsieur l'ennemi des femmes, vous êtes pincé, hein ?

Le Chevalier. — Moi ? Que voulez-vous dire ?

Le Marquis. — Oui, vous êtes amoureux....

Le Chevalier. — Que le diable vous emporte !

Le Marquis. — A quoi bon s'en cacher....

Le Chevalier. — Fichez-moi la paix, car je jure par le ciel de vous en faire repentir (Il sort.)

SCÈNE IX

Le Marquis, seul

Le Marquis. — Il est amoureux, il a honte et il ne voudrait pas que la chose fût connue. Mais peut-être ne veut-il pas qu'on le sache parce qu'il a peur de moi : il craint de se déclarer mon rival. Je suis très ennuyé de cette tache sur la manche de mon habit : si je savais comment faire pour l'enlever ! (Regardant sur le guéridon et dans le panier.) Les femmes ont l'habitude d'avoir de la poudre à détacher. Quel joli flacon ! Est-il en or ou en doublé ? S'il était en or, on ne le laisserait pas ici. S'il contenait de l'eau de la Reine, je m'en servirais pour enlever cette tache. (Il ouvre, sent et goûte.) C'est de l'essence de mélisse. Quoiqu'il en soit, servons-nous en : je veux essayer.

SCÈNE X

Le même, Déjanire

Déjanire. — Monsieur le marquis, que faites-vous ici tout seul ? Vous ne venez donc jamais me voir ?

Le Marquis. — Oh ! Madame la comtesse ! J'allais précisément vous présenter mes hommages.

Déjanire. — Que faisiez-vous là ?

Le Marquis. — Je vais vous dire : je suis très soucieux de la propreté. Je voulais enlever cette petite tache.

Déjanire. — Avec quoi, Monsieur ?

Le Marquis. — Avec cette essence de mélisse.

Déjanire. — Excusez-moi : l'essence de mélisse ne vaut rien. en ce cas : elle peut même agrandir la tâche.

Le Marquis. — Que dois-je faire alors ?

Déjanire. — J'ai, moi, un secret pour enlever les taches.

Le Marquis. — Vous me ferez le plaisir de me l'enseigner.

Déjanire. — Volontiers. Je m'engage, pour un écu, à faire si bien disparaître cette tache qu'on ne verra même pas l'endroit où elle était.

Le Marquis. — Il faut un écu pour cela ?

Déjanire. — Oui, Monsieur : cela vous paraît cher ?

Le Marquis. — Il vaut mieux essayer l'essence de mélisse.

Déjanire. — Permettez : est-elle bonne cette essence de mélisse ?

Le Marquis. — Excellente. (Lui donnant le flacon.) Goûtez vous-même.

Déjanire, après avoir goûté. — Oh ! moi, j'en sais faire de meilleure.

Le Marquis. — Vous savez fabriquer des essences ?

Déjanire. — Oui, Monsieur : je me plais à tout.

Le Marquis. — Bravo ! chère Madame, bravo : cela me fait plaisir.

Déjanire. — Il est en or ce flacon ?

Le Marquis. — Comment donc ? Certainement, il est en or. (A part.) Elle ne sait pas distinguer l'or du doublé.

Déjanire. — Il est à vous, Monsieur le Marquis ?

Le Marquis. — Il est à moi, c'est-à-dire à vous, si cela vous fait plaisir.

Déjanire, prenant le flacon. — Je suis infiniment reconnaissante de votre amabilité.

Le Marquis. — Oh ! je sais que vous voulez plaisanter.

Déjanire. — Comment ? Vous ne me l'avez donc pas offert ?

Le Marquis. — Ce n'est pas une chose digne de vous : c'est une bagatelle. Je vous offrirai quelque chose de mieux, si vous le voulez bien.

Déjanire. — Oh ! je suis enchantée : c'est trop même. Je vous remercie, Monsieur le marquis.

Le Marquis. — Ecoutez : je vous le dis en confidence, il n'est pas en or : c'est du doublé.

Déjanire. — Tant mieux. Je l'apprécie davantage que s'il était en or. Et, d'ailleurs, tout ce qui vient des mains de Monsieur le marquis est précieux.

Le Marquis. — Assez, de grâce ; je ne sais que vous dire : prenez-le, si vous voulez bien. (A part.) Diantre, il faudra le rembourser à Mirandoline. Qu'est-ce qu'il peut valoir ? Un écu ?

Déjanire. — Monsieur le marquis est un gentilhomme généreux.

Le Marquis. — Je rougis d'offrir de pareilles bagatelles. Je voudrais que ce flacon fût en or.

Déjanire, tirant le flacon de sa poche et le regardant. — On dirait vraiment qu'il est en or. Tout le monde s'y tromperait.

Le Marquis. — C'est vrai, celui qui n'a pas l'habitude de l'or, s'y trompe ; mais, moi, je le reconnais tout de suite.

Déjanire. — Même au poids, on dirait de l'or.

Le Marquis. — Et cependant ce n'en est pas.

Déjanire. — Je veux le faire voir à mon amie.

Le Marquis. — Ecoutez, Madame la comtesse, ne le montrez pas à Mirandoline : c'est une bavarde. Je ne sais si vous me comprenez.

Déjanire. — Je comprends très-bien. Je ne le montrerai qu'à mon amie Hortense.

Le Marquis. — A la baronne ?

Déjanire, qui sort en riant. — Oui, oui, à la baronne.

SCÈNE XI

Le Marquis, puis le Domestique du Chevalier

Le Marquis. — Je suppose qu'elle rit parce qu'elle m'a enlevé avec bonne grâce le petit flacon. Ce serait la même chose s'il avait été en or. Il faut peu de chose pour la contenter. Si Mirandoline veut son flacon, je le lui paierai, quand j'aurai de l'argent.

Le Domestique, cherchant sur la table. — Où diable est donc ce flacon ?

Le Marquis. — Que cherchez-vous, mon brave ?

Le Domestique. — Je cherche un petit flacon d'essence de mélisse. Madame Mirandoline le voudrait. Elle dit qu'elle l'a laissé ici, mais je ne le retrouve pas.

Le Marquis. — C'est un petit flacon en doublé ?

Le Domestique. — Non, Monsieur, il est en or.

Le Marquis. — En or ?

Le Domestique. — Certainement qu'il est en or. Je l'ai vu acheter, moi, douze sequins. (Il continue à chercher.)

Le Marquis, à part. — Malheureux que je suis ! (Haut.) Mais comment laisser ainsi un flacon en or ?

Le Domestique. — On l'a oublié ici, mais je ne le retrouve pas.

Le Marquis. — Il me semble encore impossible qu'il soit en or.

Le Domestique. — Il est en or, je vous dis. Votre Excellence l'a peut-être vu ?

Le Marquis. — Moi ?... Je n'ai rien vu du tout.

Le Domestique. — C'est assez chercher ! Je lui dirai que je ne l'ai pas trouvé. Tant pis pour elle : elle aurait dû le mettre dans sa poche. (Il sort.)

SCÈNE XII

Le Marquis, puis le Comte

Le Marquis. — Ah ! Mon pauvre marquis de Forlipopoli ! Tu as donné un flacon en or qui vaut douze sequins, et tu l'as donné pour du doublé. Comment dois-je faire en un cas de cette importance ? Si je reprends le flacon à la comtesse, je me rends ridicule auprès d'elle ; si Mirandoline vient à découvrir que j'ai eu le flacon, mon honneur est en danger. Je suis gentilhomme : je dois le payer ; mais je n'ai pas d'argent.

Le Comte. — Que dites-vous, Monsieur le marquis, de la mirifique nouvelle ?

Le Marquis. — Quelle nouvelle ?

Le Comte. — Ce sauvage de chevalier, cet homme qui méprisait les femmes, est amoureux de Mirandoline.

Le Marquis. — J'en suis ravi. Qu'il connaisse malgré lui le mérite de cette femme ; qu'il voie que je ne tombe pas amoureux de qui ne le mérite pas ; qu'il souffre et qu'il crève en punition de son impertinence.

Le Comte. — Mais si Mirandoline l'aime aussi ?

Le Marquis. — Cela ne se peut pas. Elle ne me fera pas cette injure : elle sait qui je suis ; elle sait ce que j'ai fait pour elle.

Le Comte. — J'ai fait pour elle beaucoup plus que vous ; mais tout est perdu. Mirandoline soigne le chevalier de Ripafratta ; elle a usé à son égard de certaines attentions qu'elle n'a jamais eues ni pour vous ni pour moi : ce qui montre qu'avec les femmes plus on fait, moins on obtient ; qu'elles se moquent de celui qui les adore, pour courir après celui qui les méprise.

Le Marquis. — Si c'était vrai... mais ce n'est pas possible.

Le Comte. — Pourquoi n'est-ce pas possible ?

Le Marquis. — Vous voudriez comparer le chevalier à moi ?

Le Comte. — Ne l'avez-vous pas vue vous-même s'asseoir à la table du chevalier ? En a-t-elle usé ainsi avec nous ? Pour lui du linge spécial ; sa table est servie la première ; ses repas sont préparés par elle-même. Les domestiques voient tout et ils jasant ; Fabrice frémit de jalousie. Et puis cet évanouissement, qu'il fût vrai ou simulé, n'est-ce pas un signe manifeste d'amour ?

Le Marquis. — Comment ? Pour lui on prépare des ragôts savoureux, et on me donne, à moi, de la mauvaise viande de bœuf et de la soupe de riz commun ? Oui, c'est vrai, ceci est un manquement à mon rang, à ma condition.

Le Comte. — Et moi qui ai tant dépensé pour elle !

Le Marquis. — Et moi qui lui faisais continuellement des cadeaux ! Je lui ai même donné à boire de mon vin de Chypre si précieux. Le chevalier n'a pas fait pour cette femme une petite partie de ce que nous avons fait pour elle.

Le Comte. — Vous vous trompez, il lui a aussi fait des cadeaux.

Le Marquis. — Oui ? Que lui a-t-il donné ?

Le Comte. — Un petit flacon en or contenant de l'essence de mélisse.

Le Marquis, à part. — Qu'entends-je ! (Haut.) Comment le savez-vous ?

Le Comte. — Son domestique l'a dit au mien.

Le Marquis, à part. — De malen pis : je vais avoir une affaire avec le chevalier.

Le Comte. — Je vois que cette femme est une ingrate : je veux la quitter définitivement ; je veux partir à l'instant même de cette hôtellerie indigne de moi.

Le Marquis. — Oui, vous faites bien ; partez.

Le Comte. — Et vous, qui êtes un gentilhomme d'une si grande réputation, vous devriez partir avec moi.

Le Marquis. — Mais... où pourrais-je bien aller ?

Le Comte. — Je vous trouverai, moi, un logement : laissez-moi faire.

Le Marquis. — Ce logement... sera, par exemple...

Le Comte. — Nous irons chez un de mes compatriotes : nous ne dépenserons rien.

Le Marquis. — C'est convenu, vous êtes si fort mon ami que je ne puis pas refuser.

Le Comte. — Partons et vengeons-nous de cette ingrate.

Le Marquis. — Oui, partons ! (A part.) Mais, que va-t-il se passer pour le flacon ? Je suis gentilhomme, je ne peux pas commettre une mauvaise action.

Le Comte. — Ne vous repentez pas, Monsieur le marquis ; allons-nous en d'ici. Faites-moi ce plaisir, et puis demandez-moi ce que je peux faire pour vous, je suis à votre disposition.

Le Marquis. — Je vais vous parler en confidence, mais que personne ne le sache. Mon fermier est quelquefois en retard pour ses envois d'argent...

Le Comte. — Vous devez peut-être quelque chose à Mirandoline ?

Le Marquis. — Oui, douze sequins.

Le Comte. — Douze sequins ? Il faut que vous n'ayez pas payé depuis des mois.

Le Marquis. — C'est vrai, et je dois douze sequins à Mirandoline. Je ne puis partir d'ici sans la payer. Si vous vouliez me faire le plaisir....

Le Comte. tirant sa bourse. — Volontiers. Voici les douze sequins.

Le Marquis. — Attendez. Maintenant que je me rappelle, c'est treize sequins que je dois. (A part.) Je veux aussi rendre son sequin au chevalier.

Le Comte. — Douze ou treize, pour moi c'est la même chose : tenez.

Le Marquis. — Je vous les rendrai bientôt.

Le Comte. — A votre aise, quand il vous plaira. L'argent ne me manque pas et, pour me venger de cette femme, je dépenserais mille pistoles.

Le Marquis. — Oui, c'est vraiment une ingrate. Avoir tant dépensé pour elle et me traiter de la sorte.

Le Comte. — Je veux ruiner son hôtellerie. J'ai aussi fait partir les deux actrices.

Le Marquis. — Quelles actrices ?

Le Comte. — Celles qui étaient ici : Hortense et Déjanire.

Le Marquis. — Comment ! ce ne sont pas des femmes de qualité ?

Le Comte. — Pas le moins du monde : ce sont deux actrices. Leurs camarades de théâtre sont arrivés et la blague est finie.

Le Marquis, à part. — Mon flacon ! (Haut.) Où sont-elles logées ?

Le Comte. — Dans une maison voisine du théâtre.

Le Marquis, à part. — Je vais tout de suite reprendre mon flacon. (Il sort.)

Le Comte. — Avec Mirandoline je veux me venger de cette manière. Ensuite, le chevalier, qui a su dissimuler pour me trahir, me rendra raison d'une autre façon. (Il sort.)

SCÈNE XIII

Une chambre avec trois portes

Mirandoline. — Malheureuse que je suis ! Dans quel quêtier me suis-je fourrée ? Si le chevalier arrive, me voilà bien. Il s'est terriblement mis en fureur. Je ne voudrais pas que le diable le conduisit ici. Donnons d'abord un tour de clef à cette porte. (Elle ferme à clef la porte par où elle est entrée.) Je commence presque à me repentir de ce que j'ai fait. Il est vrai que je me suis énormément amusée à faire ainsi courir après moi un orgueilleux, un homme qui méprise les femmes ; mais à présent que ce sauvage est en fureur, je vois ma réputation, peut-être ma vie, en danger. Il me faut donc prendre une grande résolution. Je suis seule, je n'ai pas un cœur dévoué prêt à me défendre. Il n'y a que ce brave Fabrice qui puisse m'aider dans le cas actuel. Je lui promettrai de l'épouser.... Mais....

promettre, toujours promettre ; il se fatiguera de me croire.... Il vaut mieux que je me décide à l'épouser pour de vrai. Oui, par ce mariage, je puis espérer mettre à couvert mes intérêts et ma réputation, sans préjudice pour ma liberté.

SCÈNE XIV

Mirandoline, le Chevalier (frappant à la porte, par l'intérieur),

puis Fabrice

Mirandoline. — On frappe à cette porte. Qui cela peut-il bien être ? (Elle s'approche de la porte.)

Le Chevalier, de l'intérieur. — *Mirandoline !*

Mirandoline, à part. — C'est lui.

Le Chevalier. — *Mirandoline*, ouvrez-moi.

Mirandoline, à part. — Lui ouvrir ? Pas si sotté. (Haut.) Que désire Monsieur le chevalier ?

Le Chevalier. — Ouvrez-moi.

Mirandoline. — Que Monsieur veuille bien aller m'attendre dans sa chambre. Je suis à lui dans un instant.

Le Chevalier. — Pourquoi ne voulez-vous pas m'ouvrir ?

Mirandoline. — Il m'arrive des étrangers. Que Monsieur veuille bien me faire le plaisir de s'en aller, et je vais le rejoindre immédiatement.

Le Chevalier. — Je m'en vais. Si vous ne venez pas, gare à vous ! (Il s'éloigne.)

Mirandoline. — Si vous ne venez pas, gare à vous ! Gare à moi plutôt, si j'y allais. La chose va de mal en pis. Il faut y remédier, si possible. Est-il parti ? (Elle regarde par le trou de la serrure.) Oui, oui, il est parti. Il m'attend dans sa chambre ; mais je n'irai certes pas. (A une autre porte.) Holà ! Fabrice ! Ce serait drôle que maintenant Fabrice se vengeât de moi, et ne voulût pas... Oh ! il n'y a pas de danger. J'ai certaines petites manières, certaines petites grimaces, auxquelles les hommes, seraient-ils de marbre, ne pourraient résister. (Appelant à une autre porte.) Fabrice !

Fabrice. — Vous m'avez appelé ?

Mirandoline. — Approchez ; je veux vous faire une confidence.

Fabrice. — Me voici : je vous écoute.

Mirandoline. — Sachez que le chevalier de Ripafratta s'est rendu amoureux de moi.

Fabrice. — Je m'en suis bien aperçu.

Mirandoline. — Vraiment ? Vous vous en êtes pas aperçu ! Moi, je le jure, je ne m'en suis jamais doutée.

Fabrice. — Pauvre petite naïve ! Vous ne vous en êtes pas aperçue ! Vous n'avez pas vu, quand vous repassiez le linge, les grimaces qu'il vous faisait, la jalousie qu'il avait contre moi ?

Mirandoline. — Moi, j'agis sans malice et prends tout en bien. Mais cela suffit ; il vient de me dire certaines paroles qui vraiment, Fabrice, m'ont fait rougir.

Fabrice. — Eh ! bien, tout cela vous arrive parce que vous êtes orpheline, sans père ni mère, sans personne au monde. Si vous étiez mariée, il en irait autrement.

Mirandoline. — Allons, je vois que vous avez raison : j'ai songé à me marier.

Fabrice. — Souvenez-vous de votre père.

Mirandoline. — Oui, je m'en souviens.

SCÈNE XV

Les mêmes, *Le Chevalier* (de l'intérieur, frappant à la porte où il a déjà frappé)

Mirandoline, à Fabrice. — On frappe.

Fabrice, fort, dans la direction de la porte. — Qui frappe ?

Le Chevalier. — Ouvrez-moi.

Mirandoline, à Fabrice. — C'est le chevalier.

Fabrice, s'approchant pour ouvrir. — Que voulez-vous ?

Mirandoline. — Attendez que je m'en aille ?

Fabrice. — De qui avez-vous peur ?

Mirandoline. — Mon cher Fabrice, je ne sais, j'ai peur pour ma réputation ! (Elle sort.)

Fabrice. — Ne craignez rien, je vous défendrai.

Le Chevalier. — Ouvrez, au nom du ciel !

Fabrice. — Que désire Monsieur ? Que signifie tout ce vacarme ? Dans une hôtellerie bien famée, on ne se conduit pas ainsi.

Le Chevalier. — Ouvre cette porte. (On entend qu'il la secoue.)

Fabrice. — Tonnerre du ciel ! Je ne voudrais pas... ! A moi, quelqu'un ! Il n'y a donc personne ?

SCÈNE XVI

Les mêmes, *le Marquis et le Comte*, entrant par la porte du milieu

Le Comte, de la porte. — Qu'est-ce que c'est ?

Le Marquis, de la porte. — Quel est ce vacarme ?

Fabrice, bas pour que le chevalier n'entende pas. — Messieurs, je vous prie : Monsieur le chevalier de Ripafrattà veut forcer cette porte.

Le Chevalier. — Ouvre-moi ou j'enfonce la porte.

Le Marquis. — Est-ce qu'il est devenu fou ? (Au comte.) Allons-nous en.

Le Comte, à *Fabrice*. — Ouvrez-lui. Je désire précisément lui parler.

Fabrice. — Je vais ouvrir ; mais je supplie Monsieur le comte....

Le Comte. — N'ayez pas peur : nous sommes là.

Le Marquis, à part. — Si la moindre des choses arrive, je me défile.

Fabrice ouvre la porte et le Chevalier entre.

Le Chevalier. — Au nom du ciel, où est-elle ?

Fabrice. — Qui Monsieur cherche-t-il ?

Le Chevalier. — Où est *Mirandoline* ?

Fabrice. — Je n'en sais rien.

Le Marquis, à part. — Il est en colère contre *Mirandoline*. Ce n'est rien.

Le Chevalier. — La misérable, je la trouverai. (Il s'avance et aperçoit le comte et le marquis.)

Le Comte, au chevalier. — A qui en avez-vous !

Le Marquis. — Chevalier, nous sommes vos amis.

Le Chevalier, à part. — Malheur ! Je ne voudrais pas pour tout l'or du monde que ma faiblesse fût connue.

Fabrice. — Que veut Monsieur à la patronne ?

Le Chevalier. — Ce n'est pas à toi que je dois rendre ces comptes-là. Quand j'ordonne, je veux qu'on me serve. Je paie pour cela et, par le ciel, elle aura à faire à moi.

Fabrice. — Votre Seigneurie donne son argent pour être servi en ce qui concerne les choses honnêtes et permises ; mais Elle ne peut ensuite prétendre, qu'Elle me pardonne, qu'une honnête femme....

Le Chevalier. — Que dis-tu ? Que sais-tu ? Ne t'occupe pas de mes affaires. Je sais, moi, ce que j'ai ordonné à cette femme.

Fabrice. — Monsieur lui a ordonné de venir le trouver dans sa chambre.

Le Chevalier. — Va-t-en, coquin, ou je te casse la tête.

Fabrice. — Monsieur est étonnant.

Le Marquis, à Fabrice. — Silence !

Le Comte, à Fabrice. — Allez-vous en.

Le Chevalier, à Fabrice. — Hors d'ici.

Fabrice, s'échauffant. — Je dis, Monsieur....

Le Marquis. — File.

Le Comte. — Sortez.

(Ils le poussent dehors.)

Fabrice, à part. — Cornes du diable ! J'ai bien envie de....
(Il sort.)

SCÈNE XVII

Le Chevalier, le Marquis et le Comte

Le Chevalier, à part. — Femme indigne ! Me faire attendre dans ma chambre.

Le Marquis, bas au comte. — Que diable a-t-il ?

Le Comte, bas au marquis. — Vous ne voyez donc pas ? Il est amoureux de Mirandoline.

Le Chevalier, à part. — Et elle s'entretient avec Fabrice ! Et elle lui parle mariage !

Le Comte, à part. — Voici le moment de me venger. (Haut.) Monsieur le chevalier, il n'est pas convenable de se moquer des faiblesses d'autrui, quand on a un cœur aussi sensible que le vôtre.

Le Chevalier. — De quoi voulez-vous parler ? Qu'entendez-vous dire ?

Le Comte. — Je connais la source de vos fureurs.

Le Chevalier, irrité, au marquis. — Savez-vous de qui il veut parler ?

Le Marquis. — Mon ami, je n'en sais rien.

Le Comte. — C'est de vous que je parle, de vous qui, sous prétexte de ne pouvoir souffrir les femmes, avez tenté de me ravir le cœur de Mirandoline, dont j'avais déjà fait la conquête.

Le Chevalier, irrité, s'adressant au marquis. — Moi ?

Le Marquis. — Je n'ai rien dit.

Le Comte. — Tournez-vous vers moi et répondez-moi. Vous avez peut-être honte d'avoir mal agi ?

Le Chevalier. — J'ai honte de vous écouter plus longtemps, sans vous dire que vous mentez.

Le Comte. — Un démenti, à moi !

Le Marquis, à part. — L'affaire se gâte de plus en plus.

Le Chevalier. — Sur quoi vous basez-vous pour parler ainsi ? (Sur un ton de colère, au marquis.) Le comte ne sait pas ce qu'il dit.

Le Marquis. — Moi, je ne veux pas m'en mêler.

Le Comte. — Vous êtes un menteur.

Le Marquis. — Je m'en vais. (Il veut sortir.)

Le Chevalier, le retenant de force. — Restez.

Le Comte. — Et vous me rendrez raison....

Le Chevalier. — Oui, je vous rendrai raison... (Au marquis.) Donnez-moi votre épée.

Le Marquis. — Allons, allons ; calmez-vous tous les deux ! Mon cher comte, que vous importe que le chevalier aime Mirandoline... ?

Le Chevalier. — Moi, j'aime Mirandoline ? Ce n'est pas vrai : menteur qui le dit.

Le Marquis. — Menteur ? Le démenti n'est pas pour moi ; ce n'est pas moi qui le dis.

Le Chevalier. — Qui donc ?

Le Comte. — C'est moi qui le dis, qui le maintiens et qui n'ai pas peur de vous.

Le Chevalier, au marquis. — Donnez-moi votre épée.

Le Marquis. — Non, vous ne l'aurez pas.

Le Chevalier. — Vous êtes, vous aussi, mon ennemi ?

Le Marquis. — Moi, je suis l'ami de tout le monde.

Le Comte. — Vos façons de vous conduire sont indignes.

Le Chevalier. — Ah ! par le ciel. (Il arrache au marquis son épée, qui reste fixée au fourreau.)

Le Marquis, au chevalier. — Ne me manquez pas de respect.

Le Chevalier, au marquis. — Si vous vous jugez offensé, je vous donnerai également satisfaction.

Le Marquis. — Allons, vous êtes trop emporté. (A part, sur un ton de regret.) Il ne me plaît pas....

Le Comte, se mettant en garde. — C'est moi qui vous demande satisfaction.

Le Chevalier, qui essaie vainement de sortir l'épée du fourreau. — Je vais vous la donner.

Le Marquis. — Cette épée ne vous connaît pas.

Le Chevalier, s'efforçant de tirer l'épée hors du fourreau. — Ah ! maudite épée.

Le Marquis. — Chevalier, vous n'arriverez à rien....

Le Comte. — Je suis à bout de patience.

Le Chevalier. — Voilà ! (Il tire l'épée et s'aperçoit qu'elle n'a que la moitié de la lame.) Que signifie ?

Le Marquis. — Vous avez cassé mon épée.

Le Chevalier. — Le reste, où est-il ? Il n'y a plus rien dans le fourreau.

Le Marquis. — Ah ! c'est vrai : je l'ai brisée lors de mon dernier duel ; je l'avais oublié.

Le Chevalier, au comte. — Donnez-moi le temps de chercher une épée.

Le Comte. — Par le ciel, vous ne m'échapperez pas.

Le Chevalier. — Fuir, moi ? Je suis prêt à vous tenir tête avec ce seul morceau de lame !

Le Marquis. — C'est une lame de Tolède, elle n'a pas peur.

Le Comte. — Pas tant de jactance, Monsieur le Gascon.

Le Chevalier, s'avançant vers le comte. — Oui, avec cette moitié de lame.

Le Comte, se mettant en garde. — En garde !

SCENE XVIII

Les mêmes, *Mirandoline, Fabrice*

Fabrice. — Arrêtez, arrêtez, mes maîtres.

Mirandoline. — Arrêtez, Messieurs, arrêtez.

Le Chevalier, apercevant *Mirandoline,* et à part. — Misérable !

Mirandoline. — Malheureuse que je suis ! Ils se battent.

Le Marquis. — Vous voyez ? Tout cela par votre faute.

Mirandoline. — Comment par ma faute.

Le Comte. — Le voilà, Monsieur le chevalier : il est amoureux de vous.

Le Chevalier. — Moi. amoureux ? Ce n'est pas vrai : vous mentez.

Mirandoline. — Monsieur le chevalier amoureux de moi ? Oh ! non. Monsieur le comte se trompe. Je peux lui affirmer que certainement il se trompe.

Le Comte. — Eh ! Vous êtes même peut-être d'accord....

Le Marquis. — On le sait, on le voit....

Le Chevalier, d'un air furieux, au marquis. — Que sait-on ? Que voit-on ?

Le Marquis. — Je dis que quand cela est, on le sait... que quand cela n'est pas, cela ne se voit pas...

Mirandoline. — Monsieur le chevalier amoureux de moi ? Il le nie et, en le niant en ma présence, il me mortifie, m'humilie et me fait reconnaître sa fermeté et ma faiblesse. Je dois dire la vérité. Si j'avais réussi à le rendre amoureux, j'aurais cru

avoir accompli la plus belle des prouesses. Un homme qui ne peut sentir les femmes, qui les méprise, qui en a une mauvaise opinion, on ne saurait espérer le rendre amoureux ! Messieurs, je suis une femme franche et sincère ; quand je dois parler, je parle et je ne peux pas cacher la vérité. J'ai essayé de rendre Monsieur le chevalier amoureux de moi, mais je n'ai pas réussi. (Au chevalier.) Est-ce vrai, Monsieur ? J'ai travaillé, travaillé et ne suis arrivée à rien.

Le Chevalier, à part. — Ah ! Ne pas pouvoir parler.

Le Comte, à Mirandoline. — Vous le voyez, il reste confondu.

Le Marquis, à Mirandoline. — Il n'a pas le courage de dire non.

Le Chevalier, au marquis, sur un ton colère. — Vous ne savez pas ce que vous dites !

Le Marquis, au chevalier, avec douceur. — Vous vous en prenez toujours à moi.

Mirandoline. — Oh ! Monsieur le chevalier ne se laisse pas facilement entortiller ! Il connaît toutes les roueries des femmes, il est au courant de leurs fourberies, il ne croit pas à leurs paroles, il se défie de leurs larmes et se moque de leurs évanouissements.

Le Chevalier. — Les larmes des femmes sont donc simulées ? Leurs évanouissements ne sont donc que des mensonges ?

Mirandoline. — Comment, Monsieur ne le sait pas, ou bien feint-il de ne pas le savoir ?

Le Chevalier. — Par le ciel, une telle dissimulation mériterait un coup de poignard dans le cœur !

Mirandoline. — Que Monsieur le chevalier ne se mette pas en colère, autrement ces Messieurs diront qu'il est amoureux pour de bon.

Le Comte. — Oui, il l'est, et il ne peut pas le cacher.

Le Marquis. — On le voit dans ses yeux.

Le Chevalier, en colère, au marquis. — Non, je ne le suis pas.

Le Marquis. — Il s'en prend toujours à moi.

Mirandoline. — Non, Monsieur le chevalier n'est pas amoureux de moi. Je le dis, le maintiens et suis prête à le prouver.

Le Chevalier, à part. — Je n'en puis plus. (Il jette par terre le morceau d'épée du marquis.) Comte, plus tard vous me trouverez pourvu d'une épée !

Le Marquis, ramassant son morceau d'épée. -- Eh ! la garde vaut de l'argent.

Mirandoline. — Que Monsieur le chevalier veuille bien rester encore un instant ; il y va de sa réputation. Ces Messieurs croient que Monsieur le chevalier est amoureux ; il faut les détromper.

Le Chevalier. — La chose n'est pas nécessaire.

Mirandoline. — Oh ! pardon. Que Monsieur veuille bien attendre un moment.

Le Chevalier, à part. — Que prétend-elle faire ?

Mirandoline. — Messieurs, le signe le plus certain de l'amour est, dit-on, la jalousie, car celui qui n'est pas jaloux n'aime certainement pas. Si Monsieur le chevalier m'aimait, il ne pourrait pas souffrir que je fusse à un autre ; mais il le souffrira et ces Messieurs verront alors.....

Le Chevalier. — A qui voulez-vous appartenir ?

Mirandoline. — A celui à qui mon père m'a destinée.

Fabrice, à Mirandoline. — Vous parlez peut-être de moi ?

Mirandoline. — Oui, mon cher Fabrice, c'est à vous, en présence de ces Messieurs, que j'accorde ma main.

Le Chevalier, à part. — Hélas ! Elle épouse Fabrice. Je n'ai pas la force de supporter pareille chose.

Le Comte, à part. — Si elle épouse Fabrice, c'est qu'elle n'aime pas le chevalier. (Haut.) Oui, mariez-vous et je vous promets trois cents écus.

Le Marquis. — Mirandoline, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras : mariez-vous sur l'heure et je vous donne immédiatement douze sequins.

Mirandoline. — Merci, Messieurs, je n'ai pas besoin de dot. Je suis une pauvre fille sans grâce, sans attraits, incapable de rendre amoureux un homme de mérite. Mais Fabrice m'aime et moi, à l'instant même, en votre présence, je consens à l'épouser.

Le Chevalier. — Oui, malheureuse, épouse qui tu voudras.

Je sais que tu m'as trompé. Je sais que tu triomphes en toi-même de m'avoir rendu ridicule, et je vois jusqu'à quel point tu veux éprouver ma condescendance. Tu mériterais qu'un coup de poignard te récompensât de tes duperies. Tu mériterais que je t'arrache le cœur, pour le montrer aux femmes cajoleuses, aux femmes trompeuses. Mais ce serait doublement m'avilir. Je fuis loin de tes yeux ; je maudis tes flatteries, tes larmes, tes fourberies. Tu m'as fait comprendre quel funeste pouvoir ton sexe a sur le nôtre, et tu m'as fait apprendre à mes dépens, que pour vous vaincre il ne suffit pas de vous mépriser, mais qu'il importe de vous fuir. (Il sort.)

SCÈNE XIX

Mirandoline, Le Comte, Le Marquis et Fabrice

Le Comte, parlant fort. — Qu'il dise maintenant qu'il n'est pas amoureux.

Le Marquis, parlant fort. — S'il me donne un autre démenti. foi de gentilhomme, je le provoque en duel.

Mirandoline. — Plus bas. Messieurs. plus bas. Le chevalier s'en est allé et s'il ne revient pas. si la chose se termine ainsi. Je pourrai dire que j'ai de la chance. Je ne l'ai que trop poussé à bout, le pauvre homme. et je me suis mis dans un mauvais cas. Je ne veux plus rien savoir. Fabrice. viens ici. mon cher : donne-moi la main.

Fabrice. — La main ? Tout doux. Madame. Vous prenez plaisir à rendre les gens amoureux de vous. et vous croyez que je vais vous épouser ?

Mirandoline. — Allons. fou que tu es ! C'était une plaisanterie. un coup de tête. un point d'amour-propre. J'étais une enfant : je n'avais personne pour me guider. Quand je serai mariée. je sais ce que je ferai.

Fabrice. — Et que ferez-vous donc ?

SCÈNE DERNIÈRE

Les memes. *Le Domestique* du chevalier

Le Domestique. — Madame la patronne. avant de partir. je suis venu vous présenter mes salutations.

Mirandoline. -- Vous partez ?

Le Domestique. — Oui, mon maître se rend à la poste pour faire atteler : il m'y attend avec les bagages et nous partons pour Livourne.

Mirandoline. — Excusez-moi si je ne vous ai pas fait....

Le Domestique. — Je n'ai pas le temps de m'arrêter davantage. Je vous remercie et vous présente mes salutations. (Il sort.)

Mirandoline. — Dieu soit loué ! Il est parti. Il me reste quelques remords : il est certainement parti avec peu de plaisir. Je n'en ferai jamais plus de ces plaisanteries.

Le Comte. — Mirandoline, que vous vous mariez ou que vous restiez fille, je serai le même pour vous.

Le Marquis. — Comptez aussi sur ma protection.

Mirandoline. — Mes chers Messieurs, puisque je me marie, je ne veux plus de protecteur, je ne veux plus d'adorateurs, je ne veux plus de cadeaux. Jusqu'à ce jour, je me suis amusée et j'ai mal agi ; je me suis trop risquée, et je ne le ferai plus jamais. Voici mon mari....

Fabrice. Mais doucement, Madame....

Mirandoline. — Eh ! quoi, doucement. Qu'est-ce que c'est ? Quelle difficulté y a-t-il ? Allons, donnez-moi cette main.

Fabrice. — Je voudrais d'abord établir nos conventions.

Mirandoline. — Quelles conventions ? Les conventions, les voici : donne-moi la main ou retourne dans ton pays.

Fabrice. — Je vous donne la main.... Mais après....

Mirandoline. — Après, oui, mon cher, je serais toute à toi. Ne doute pas de moi. Je t'aimerai toujours, tu seras le trésor de ma vie.

Fabrice. — Tenez, ma chère, je n'en peux plus. (Il lui donne la main.)

Mirandoline, à part. — Voilà encore une affaire terminée.

Le Comte. — Mirandoline, vous êtes une femme supérieure : vous avez l'habileté de faire des hommes ce que vous voulez.

Le Marquis. — Certainement, vos façons sont très obligeantes.

Mirandoline. — S'il est possible que je puisse espérer que Vos Seigneuries me pardonnent, je leur demande de m'accorder une dernière grâce.

Le Comte. — Parlez donc.

Le Marquis. — Dites ce que vous désirez.

Fabrice, à part. — Que diable va-t-elle leur demander maintenant ?

Mirandoline. — Je supplie Vos Seigneuries, par gentillesse, de se pourvoir d'une autre hôtellerie.

Fabrice, à part. — Bravo ! Je vois maintenant qu'elle m'aime.

Le Comte. — Oui, je vous comprends et je vous approuve. Je m'en irai, mais partout où je puisse être, soyez certaine de mon estime.

Le Marquis. — Dites-moi : avez-vous perdu un petit flacon en or ?

Mirandoline. — Oui, Monsieur.

Le Marquis. — Le voici. Je l'ai retrouvé et je vous le rends. Je partirai pour vous faire plaisir, mais où que je sois, comptez toujours sur ma protection.

Mirandoline. — Ces sentiments me sont précieux, dans la limite des convenances et de l'honnêteté. En changeant de situation, je veux aussi changer d'habitudes. Que Vos Seigneuries mettent à profit, pour le bien et la sécurité de leur cœur, ce qui s'est passé dans cette maison. Si jamais Vos Seigneuries se trouvaient avoir à craindre de céder à l'amour, qu'Elles se rappellent les malices de Mirandoline, qu'Elles se souviennent de la jeune hôtelière.



NOTICE
SUR LA CHRONOLOGIE CHINOISE

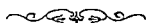
(Introduction à l'Histoire de la Chine)

par le Capitaine LOUVET

de l'Artillerie Coloniale

Notice sur la Chronologie Chinoise

(INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA CHINE)



CHAPITRE I

Calendrier Chinois



1. Calendrier Lunaire.

L'année chinoise officielle est *lunaire* ; elle se compose de douze "lunes", dont six "grandes lunes" de 30 jours et 6 "petites lunes" de 29 jours ; ces "lunes" sont numérotées de 1 à 12. La "première lune" est celle qui, chez nous, commence vers la fin de janvier ou dans les premiers jours de février.

Les jours du mois chinois se désignent simplement par leur quantième dans le mois ; ainsi, on dira "le 17^e jour de la 5^e lune".

2. Lunes intercalaires.

Pour rétablir la concordance de l'année lunaire avec l'année solaire, il a été nécessaire d'ajouter, de temps en temps, des mois dits "lunes intercalaires" ; il y en a 3 pour une période de 8 ans, ou plus exactement 7 pour une période de 19 ans. Quand il doit y avoir un mois intercalaire, on redouble une lune. Ainsi, il y a eu : en 1898, 2 troisièmes lunes ; en 1900, 2 huitièmes lunes ; en 1903, 2 cinquièmes lunes ; en 1906, 2 quatrièmes lunes ; etc. Dans ce cas, la première est la lune normale et est dite antérieure, la seconde est la lune intercalaire et est dite

postérieure. Quand la lune normale a 30 jours, la lune intercalaire en a 29, et inversement.

3. Calendrier solaires.

Pour la commodité des travaux des champs, les Chinois ont, à côté du calendrier officiel lunaire, une sorte de calendrier solaire divisant l'année agricole en 24 périodes d'environ 15 jours chacune et comprenant 4 saisons, printemps, été, automne, hiver ; les équinoxes et les solstices marquent, non pas comme dans nos pays, le commencement, mais le milieu des saisons. Voici à titre de curiosité, le tableau des 24 périodes de l'année agricole : j'y ai indiqué le nom chinois de ces périodes, la traduction approchée de ce nom et la correspondance du début de chaque période avec notre calendrier.

TSIE K I	PERIODES	DATE; VERS LE :
Li-tch'ounn	Commencement du printemps	5 février
Yu-choei	Eau de pluie	19 février
King-tchee	Réveil des insectes	5 mars
Tch'ounn-fenn	Milieu (équinoxe) du printemps	20 mars
Ts'ing-ming	Pure clarté	5 avril
Kou-yu	Pluie des céréales	20 avril
Li-hia	Commencement de l'été	5 mai
Siao-man	Les épis se forment	21 mai
Mang-tchoung	Les céréales ont de la barbe	6 juin
Hia-tcheu	Solstice d'été	21 juin
Siao-chou	Petite chaleur	7 juillet
Ta-chou	Grande chaleur	22 juillet
Li-ts'iou	Commencement de l'automne	7 août
Tch'ou-chou	Fin de la chaleur	23 août
Pai-lou	Rosée blanche	3 septemb.
Ts'iou-fenn	Milieu (équinoxe) d'automne	23 septemb.
Han lou	Rosée froide	8 octobre
Choang-kiang	La gelée blanche descend	23 octobre
Li tong	Commencement de l'hiver	7 novemb.
Siao siue	Petite neige	22 novemb.
Ta siue	Grande neige	6 décemb.
Tong-tcheu	Solstice d'hiver	21 décemb.
Siao-han	Petit froid	6 janvier
Ta han	Grand froid	21 janvier

En réalité, la période du grand froid comprend les mois de décembre, janvier et février. L'usage populaire compte neuf neuvaines à partir du solstice d'hiver. Voici les petits vers très curieux qui se rapportent à ces neuvaines (kiou).

I-kiou eull kiou pou-tch'ou cheou
 San-kiou seu-kiou ling chang-tseou
 Ou-kiou liou kiou
 Yen-heue k'an-liou
 Ts'i-kiou heue-k'ai
 Pa-kiou yen-lai
 Kiou-kiou ou-ling-sau
 Kia-li-tsouo-fan ti-li-tch'eu

Pendant la 1^{re} et la 2^{me} neuvaines, on ne sort pas les mains des manches ;

Pendant la 3^e et la 4^e neuvaines, on marche sur la glace ;

Pendant la 5^e et la 6^e neuvaines,

On regarde le long du fleuve les saules (qui bourgeonnent) ;

à la 7^e neuvaine, le fleuve dégèle ;

à la 8^e neuvaine, les oies sauvages arrivent ;

à la 9^e neuvaine, il n'y a plus un brin de glace ;

On peut préparer les aliments à la maison et les envoyer aux travailleurs dans les champs

4. Énoncé d'une date.

Exemple : 21^e jour de la 4^e lune de la 32^e année du règne Koang-siu, de la grande dynastie des Ts'ing.

Je dis : du règne Koang-siu, car ce nom n'est pas celui de l'empereur, mais celui de son règne. L'empereur qui vient de mourir s'appelait Tsai-t'ien ; or il est défendu, comme contraire à la piété filiale, de désigner l'empereur, et même tous les empereurs de la dynastie régnante par leurs noms personnels, il est même interdit d'écrire, sans les défigurer, les caractères qui représentent ces noms, ainsi que les caractères qui forment les prénoms de Confucius et de Mong tzeu. L'empereur, à son avènement, prend ou reçoit un nom de

règne, qui ne le désigne pas personnellement, mais désigne la période pendant laquelle il règnera. C'est donc un non-sens que de dire : "Sa Majesté Koang-siu", on doit dire : "L'empereur de la période Koang-siu". Dans le langage courant, on pourra dire par abréviation : "l'empereur Koang-siu". Je reviendrai sur ces "noms de règne" quand je parlerai des dynasties chinoises et des empereurs de la dynastie actuelle.

CHAPITRE II.

Les Cycles Chronologiques



1. Cycle des douze animaux.

En général, en dehors des livres d'histoire, les Chinois n'éprouvent pas le besoin de précision historique qui préoccupe les Européens. C'est du moins une affirmation énoncée par tous les Européens... instruits. Les Chinois diront très bien : "sous la dynastie des Ming vivait un tel..." ; or la dynastie des Ming a duré de 1368 à 1644, soit 276 ans. Les Français sont-ils plus précis quand ils disent : "ceci se passait au moyen-âge, cela a eu lieu sous les Capétiens, tel événement s'est produit sous la féodalité..." ?

Pour la génération actuelle, et en particulier pour le compte des années d'âge, les Chinois, même les moins instruits, utilisent le "*Cycle des douze animaux*". Ils désignent, en effet les années, au moyen de douze animaux, rangés dans l'ordre suivant :

LES DOUZE ANIMAUX		ANNÉES CORRESPONDANTES									
nom Chinois	traduction										
chou	rat	1840	1852	1864	1876	1888	1900	1912	1924	1936	
niou	bœuf	1841	1853	1865	1877	1889	1901	1913	1925	1937	
hou	tigre	1842	1854	1866	1878	1890	1902	1914	1926	1938	
t'ou	lièvre	1843	1855	1867	1879	1891	1903	1915	1927	1939	
loug	dragon	1844	1856	1868	1880	1892	1904	1916	1928	1940	
chee	serpent	1845	1857	1869	1881	1893	1905	1917	1929	1941	
ma	cheval	1846	1858	1870	1882	1894	1906	1918	1930	1942	
yang	bélier	1847	1859	1871	1883	1895	1907	1919	1931	1943	
heou	singe	1848	1860	1872	1884	1896	1908	1920	1932	1944	
ki	coq	1849	1861	1873	1885	1897	1909	1921	1933	1945	
keou	chien	1850	1862	1874	1886	1898	1910	1922	1934	1946	
tchou	porc	1851	1863	1875	1887	1899	1911	1923	1935	1947	

Nota. - On évite de nommer le lièvre, symbole chinois de l'impudicité. Ce cycle de douze ans suffit aux Chinois pour leurs opérations chronologiques élémentaires.

2. Cycle de soixante ans.

La chronologie proprement dite est fondée sur le "*Cycle de soixante ans*", qui fut imaginé sous le règne de Hoang-li, en l'an 2637 avant notre ère. Il se forme en combinant, comme je vais l'indiquer, les lettres de deux séries de caractères spéciaux, appelés "*caractères cycliques*". La première série comprend les "*dix troncs célestes*" (cheu-t'ien-kan) dont voici les noms : kia, i, ping, ting, ou, ki, keng, sinn, jenn, koei. La deuxième série comprend les "*douze branches terrestres*" (cheu-eull-ti-tcheu) dont voici les noms : tzeu, tch'eu, inn, mao, tch'enn, seu, ou, wei, chenn, you, siu, hai.

La formation du cycle est la suivante : la 1^{re} année du cycle est désignée par la réunion du 1^{er} tronc céleste et de la 1^{re} branche terrestre, soit : kia-tzeu ; la 2^e année par la réunion des deuxièmes lettres des 2 séries, soit : i-tch'eu et ainsi de suite, jusqu'à la 10^e année du cycle, qui sera désignée par koei-you. La 11^e année est représentée par la réunion du 1^{er} tronc céleste et de la 11^e branche terrestre (kia-siu) ; la 12^e par la réunion du 2^e tronc céleste et

de la 12^e branche terrestre (i-hai) ; la 13^e, par la réunion du 3^e tronc céleste et de la 1^e branche terrestre (ping-tzeu) et ainsi de suite. Il est clair que, en unissant ainsi les lettres de la première série avec toutes les lettres respectivement de même parité de la deuxième série, on obtiendra 60 combinaisons : le cycle est donc de 60 ans. L'année 1909 fait partie du 76^e cycle ($2637 + 1909 = 4546 = 75 \times 60 + 46$) ; elle en est la 46^e année ; elle est donc représentée par la réunion du 6^e tronc céleste et de la 10^e branche terrestre ($46 = 4 \times 10 + 6 = 3 \times 12 + 10$), soit ki-you.

Voici un tableau des années des 75^e, 76^e et 77^e cycles, embrassant 180 années, de 1804 à 1983 inclus. Pour y trouver les caractères cycliques correspondant à une année donnée, il suffit de lire : 1^o le nom du tronc céleste dans la colonne verticale, 2^o le nom de la branche terrestre dans la ligne horizontale, où se trouve inscrite l'année donnée. Exemple : 1908 ; tronc céleste : ou ; branche terrestre : chenn ; caractères cycliques définissant l'année 1908 : ou-chenn.

TRONCS CÉLESTES (T'EN-KAN)

BRANCHES TERRESTRES (TI-T'CHEU)

	kia	i	ping	ting	ou	ki	keng	sinn	jenn	koei
tzeu	1804, 1864, 1924.	1816, 1876, 1936.	1828, 1888, 1948.	1840, 1900, 1960.	1852., 1912, 1972.	1864, 1924, 1984.	1876, 1936, 1996.	1888, 1948, 2008.	1899, 1959, 2019.	1910, 1970, 2030.
teh'eou	1805, 1865, 1925.	1817, 1877, 1937.	1829, 1889, 1949.	1841, 1901, 1961.	1853, 1913, 1973.	1865, 1925, 1985.	1877, 1937, 1997.	1889, 1949, 2009.	1901, 1961, 2021.	1913, 1973, 2033.
inn	1854, 1914, 1974.	1806, 1866, 1926.	1818, 1878, 1938.	1830, 1890, 1950.	1842, 1902, 1962.	1854, 1914, 1974.	1866, 1926, 1986.	1878, 1938, 1998.	1890, 1950, 2010.	1902, 1962, 2022.
mao	1855, 1915, 1975.	1806, 1867, 1927.	1819, 1879, 1939.	1831, 1891, 1951.	1843, 1903, 1963.	1855, 1915, 1975.	1867, 1927, 1987.	1879, 1939, 1999.	1891, 1951, 2011.	1903, 1963, 2023.
teh'enn	1844, 1904, 1964.	1856, 1916, 1976.	1808, 1868, 1928.	1820, 1880, 1940.	1832, 1892, 1952.	1844, 1904, 1964.	1856, 1916, 1976.	1868, 1928, 1988.	1880, 1940, 2000.	1892, 1952, 2012.
seu	1845, 1905, 1965.	1857, 1917, 1977.	1809, 1869, 1929.	1821, 1881, 1941.	1833, 1893, 1953.	1845, 1905, 1965.	1857, 1917, 1977.	1869, 1929, 1989.	1881, 1941, 2001.	1893, 1953, 2013.
ou	1834, 1894, 1954.	1846, 1906, 1966.	1858, 1918, 1978.	1870, 1930, 1990.	1882, 1942, 2002.	1834, 1894, 1954.	1846, 1906, 1966.	1858, 1918, 1978.	1870, 1930, 1990.	1882, 1942, 2002.
wei	1835, 1895, 1955.	1847, 1907, 1967.	1859, 1919, 1979.	1871, 1931, 1991.	1883, 1943, 2003.	1835, 1895, 1955.	1847, 1907, 1967.	1859, 1919, 1979.	1871, 1931, 1991.	1883, 1943, 2003.
chenn	1824, 1884, 1944.	1836, 1896, 1956.	1848, 1908, 1968.	1860, 1920, 1980.	1872, 1932, 1992.	1824, 1884, 1944.	1836, 1896, 1956.	1848, 1908, 1968.	1860, 1920, 1980.	1872, 1932, 1992.
you	1825, 1885, 1945.	1837, 1897, 1957.	1849, 1909, 1969.	1861, 1921, 1981.	1873, 1933, 1993.	1825, 1885, 1945.	1837, 1897, 1957.	1849, 1909, 1969.	1861, 1921, 1981.	1873, 1933, 1993.
siu	1814, 1874, 1934.	1826, 1886, 1946.	1838, 1898, 1958.	1850, 1910, 1970.	1862, 1922, 1982.	1814, 1874, 1934.	1826, 1886, 1946.	1838, 1898, 1958.	1850, 1910, 1970.	1862, 1922, 1982.
hai	1815, 1875, 1935.	1827, 1887, 1947.	1839, 1899, 1959.	1851, 1911, 1971.	1863, 1923, 1983.	1815, 1875, 1935.	1827, 1887, 1947.	1839, 1899, 1959.	1851, 1911, 1971.	1863, 1923, 1983.

Ceci posé, soit un livre, ou un évènement portant la date: Tcheng-teu, année ting-tch'eou. Pour traduire cette date en style européen, il suffit de chercher qu'elle est l'année du règne Tcheng-teu qui correspond aux caractères cycliques indiqués, sachant que ce règne a duré de 1506 à 1521, on trouve aisément l'année 1517. Il ne pourrait y avoir d'hésitation qu'au cas où le règne considéré aurait duré plus de 60 ans; il faudrait alors rechercher si l'évènement en question (ou la publication du livre examiné,...) est antérieur ou postérieur à tel autre, dont la date est bien fixée.

La date d'émission de certaines pièces d'argent peut, de même, être trouvée de la même façon. Le côté pile porte toujours l'indication du règne; les pièces frappées dans certaines provinces portent, en plus, également du côté pile, les caractères cycliques de l'année d'émission. Soit, par exemple, une pièce de 10 "cents"; je lis: 1°, Koang-siu; 2°, les caractères ou-siu, d'après le tableau précédent, je conclus que l'année d'émission est 1898.

NOTA. - Dans l'annexe qui termine le présent fascicule, je donne quelques détails très sommaires sur l'importance, la signification conventionnelle et les applications curieuses des "caractères cycliques".



CHAPITRE III.

Les Dynasties Chinoises*1. Désignation des dynasties et des empereurs.*

1° Le nom d'une dynastie n'est pas le nom de la famille régnante ; il est choisi par le premier empereur de la dynastie, c'est le nom du fief que commandait le prince devenu empereur, ou bien, ce qui est le cas le plus général, le nom d'une vertu ; il peut même arriver qu'une famille régnante décrète le changement de nom de la dynastie : ainsi la famille "Tzeu", qui a régné de 1766 à 1123 avant notre ère, a d'abord eu comme nom de dynastie "Chang", du nom du fief que possédait "T'ang-le-victorieux" avant son élévation au trône ; sous l'empereur "Pan-keng" (1401-1374 avant J.-C.), la dynastie reçut le nouveau nom de "Inn" (activité, puissance, prospérité).

2° Comme je l'ai dit plus haut (ch. I. § 4), le nom personnel de l'empereur n'est jamais prononcé ; il prend, à son avènement, un nom de règne (nien-hao) ; avant les dynasties des "Ming" et des "Ts'ing", l'empereur changeait quelquefois son "nien-hao" ; quelques empereurs en changeaient même très souvent ; ainsi, l'empereur "Kao-tsoung", (650-683), de la dynastie des "T'ang" a eu 14 noms de règne.

3° A sa mort, l'empereur reçoit un nom nouveau, dit "nom de tablette" (miao-hao), qui est inscrit sur sa "tablette", dans le temple des ancêtres, et un "titre posthume" (cheu-fa), qui est censé exprimer sa principale vertu. Un empereur est désigné dans l'histoire par son "miao-hao".

2. Dynasties chinoises.

Je laisse de côté les temps fabuleux, les temps légendaires, les périodes pré-et semi-historiques, et même les débuts des temps historiques pendant lesquels il n'y a pas eu, à proprement parler, de dynastie instituée.

TABLEAU DES DYNASTIES CHINOISES, DEPUIS L'AN 2205 AVANT NOTRE ÈRE.

DYNASTIE	NOM DE FAMILLE	DURÉE	Nombre de Souverains	DYNASTIE	NOM DE FAMILLE	DURÉE	Nombre de Souverains
Hia	Seu	2205-1767 av. J.-C.	47	Nan-Leang	Siao	502-556 ap. J.-C.	5
Chang-Inn	Tzeu	1766-1123 —	28	Nan-Tch'enn	Tch'enn	557-588 —	5
Tcheou	Ki	1122 256 —	34	Soei	Yang	589-619 —	3
GUERRES CIVILES		255 222 —		T'ang	Li	620-906 —	21
Ts'inn	Ing	221 207 —	4	Heou-Leang	Tchou	907-922 —	2
ANARCHIE		206 203 —		Heou-T'ang	Li	923-936 —	4
Ts'ieu-Han	Liou	202 av. J.-C.-8 ap J.-C.	12	Heou-Tsinn	Cheu	936-946 —	2
Sinn	Wang	9 22 ap. J.-C.	1	Heou-Han	Liou	947-950 —	2
Heou-Han	Liou	23 220 —	13	Heou tcheou	Kouo	951-760 —	3
Chou-Han	Liou	221-264 —	2	Song	Tchao	961-1279 —	18
Tsinn	Seu-ma	265-419 —	15	Yuan	K'iao-tei	1280-1367 —	10
Liou-song	Liou	420 478 —	8	Ming	Tchou	1368-1643 —	16
Nan-Ts'i	Siao	479 501 —	7	Ts'ing	T'ong	1644-.... —	10

3. La dynastie actuelle.

La dynastie actuellement régnante est la famille tartare des "Aisin Gioro", à laquelle les Chinois ont donné le nom de "T'ong"; le nom de dynastie est "Ts'ing" (pureté). L'empereur qui vient de monter sur le trône, dont les prénoms sont "Pou-I", et le nom de règne "Suan-t'oung", est le dixième souverain de cette dynastie. Ci-dessous un tableau indiquant les noms de règne, noms de tablette et titres posthumes des neuf empereurs qui l'ont précédé.

NOM DE RÈGNE (NIEN HAO)	NOM de TABLETTE (MIAO-HAO)	TITRE POSTHUME (CHEU-FA)	DURÉE DU RÈGNE
C'ounn tcheu	Cheu-tsou	Tchang-hoang-ti	1644-1661
K'ang hi	Cheng tsou	Jenn-hoang-ti	1662-1722
Young-tcheng	Cheu-tsoung	Hien-hoang-ti	1723-1735
K'ien-loung	Kao-tsoung	Tch'ounn-hoang-ti	1736-1795
Kia-k'ing	Jenn tsoung	Joei hoang-ti	1796-1820
Tao-koang	Suan-tsoung	Tch'eng-hoang-ti	1821-1850
Hien-fong	W'nn-tsoung	Hien-hoang ti	1851-1861
T'oung-tcheu	Mou-tsoung	I-hoang-ti	1862-1874
Koang-siu	?	?	1875-1908

NOTA. — Je rappelle qu'il ne faut pas désigner un empereur par le nom de son règne; ainsi il ne faut pas dire l'empereur "T'oung-tcheu" (1832-1874), mais: l'empereur de la période T'oung-tcheu, lequel s'appelait proprement "Tsai-choun" et qui, dans l'histoire porte le nom de "Mou-tsoung".

A l'heure actuelle (janvier 1909), je ne connais pas encore le "nom de tablette" et le "titre posthume" de l'empereur de la période Koang-siu (1875-1908)

ANNEXE

Quelques mots sur les caractères cycliques.

Au chapitre II. § 2, j'ai parlé des "caractères cycliques" comprenant deux séries : les "dix troncs célestes" et les douze "branches terrestres", et j'ai montré comment, par la combinaison des termes de ces deux séries, les Chinois avaient fondé le "cycle chronologique de soixante ans".

Les caractères cycliques servent aussi à désigner les mois, les jours et les heures, et ils ont une correspondance conventionnelle avec les points cardinaux, les saisons, les éléments, les planètes, les couleurs, les sons, les saveurs, les viscères, etc. Il y a là une série de rapports très curieux que je vais indiquer brièvement.

1. Jours, mois et heures.

Les jours, les mois et les heures se comptent en combinant les termes des deux séries de la façon indiquée pour les années. Mais le décompte des jours par ce procédé n'est utilisé que pour le tirage des horoscopes par les devins. Pour les mois et les heures on ne s'occupe pratiquement que des "branches terrestres", c'est-à-dire du second caractère du binôme cyclique, qui ne varie pas puisqu'il y a 12 mois et 12 heures ; les "troncs célestes" correspondants ne sont de même utilisés que par les devins.

NOTA. — 1° J'ai dit qu'il y avait 12 heures dans un jour ; les Chinois, du moins les gens instruits, divisent en effet le jour en 12 parties appelées "Cheu-tch'enn", et dont chacune vaut 2 de nos heures. La 1^{re} heure chinoise va de 11 heures du soir à 1 heure du matin ; la 2^{me}, de 1 heure à 3 heures du matin, et ainsi de suite.

2° J'ai parlé d'horoscopes et de devins. Le destin de chacun est, paraît-il, fonction des huit caractères cycliques (pa-tzeull) qui définissent exactement l'année, le mois, le jour et l'heure de la naissance ! Il y a aussi une évidente relation entre le destin d'un individu et l'animal cyclique (ch. II § 1) sous lequel il est né !! (A chaque animal correspond une "branche terrestre"). Enfin il est bien certain que la confrontation des "pa-tzeull" avec les cinq éléments (métal, bois, eau, feu, terre) permet de tirer des conclusions formelles sur le destin de chacun !!! Toute cette cuisine a une influence considérable, surtout dans les propositions de mariage : il faut que les horoscopes s'accordent ; il est vrai qu'il y a avec le sort des arrangements, sous forme de cadeaux pécuniaires aux devins !

2. *Points cardinaux.*

Il y a 4 points cardinaux, ou plus exactement 4 régions cardinales, l'est, l'ouest, le sud et le nord ; ce sont, dis-je, des régions, dont nos directions est, ouest, sud, nord sont les axes. Les Chinois y ajoutent quelquefois le centre.

3. *Saisons.*

Il y en a 4, que j'ai définies au chapitre I, § 3.

4. *Éléments.*

Comme je l'ai dit plus haut, (annexe, § 1, nota 2°) il y a cinq éléments : métal, bois, eau, feu, terre.

5. *Planètes.*

Il y en a 5 : Jupiter, Vénus, Saturne, Mercure, Mars, bien entendu, je substitue les noms français de ces planètes à leurs noms chinois.

6. *Couleurs.*

Il y en a 5 : le vert (ou bleu), le jaune, le rouge, le blanc et le noir.

7. *Sons.*

La gamme chinoise comporte 5 sons principaux, dont

l'assimilation française est à peu près impossible, et qui sont désignés par les mots: kOUNg, chang, kiao, tcheu, yu.

8. *Saveurs.*

Il y en a 5 : acide, salé, doux, amer, âcre.

9. *Viscères.*

Il y en a 5 : reins, cœur, foie, poumons rate.

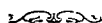
10. *Tableau de concordance des heures, des mois et des animaux cycliques avec les douze branches terrestres (ti-tcheu).*

Branches terrestres (TI-TCHEU)	Mois chinois	HEURES		ANIMAUX CYCLIQUES
		chinoises	CORRESPONDANCE	
tzeu	11 ^e	1 ^{er}	de 11 h. s. à 1 h. m.	rat
tch'eou	12 ^e	2	de 1 h. m. à 3 h. m.	bœuf
inn	1 ^e	3 ^e	de 3 h. m. à 5 h. m.	tigre
mao	2 ^e	4 ^e	de 5 h. m. à 7 h. m.	lièvre
tch'enn	3 ^e	5 ^e	de 7 h. m. à 9 h. m.	dragon
seu	4 ^e	6 ^e	de 9 h. m. à 11 h. m.	serpent
ou	5 ^e	7 ^e	de 11 h. m. à 1 h. s.	cheval
wei	6 ^e	8 ^e	de 1 h. s. à 3 h. s.	bélier
chenn	7 ^e	9 ^e	de 3 h. s. à 5 h. s.	singe
you	8 ^e	10 ^e	de 5 h. s. à 7 h. s.	coq
siu	9	11 ^e	de 7 h. s. à 9 h. s.	chien
hai	10 ^e	12 ^e	de 9 h. s. à 11 h. s.	porc

11. Tableau de concordance des lettres cycliques, points cardinaux, saisons, éléments, planètes, couleurs, sons, saveurs, viscères.

TRONCS CELESTES (T'IKEN-KAN)	Branches terrestres (TI-TOHEU)	POINTS CARDINAUX	les 4 saisons (seu cheu)	les 5 éléments (ou-hing)	les 5 planètes (ou-sing)	les 5 couleurs (ou-chee)	les 5 sons (ou-inn)	les 5 saveurs (ou-wei)	les 5 viscères (ou-isang)
kia i	inn mao	est	printemps	bois	Jupiter	vert (bleu)	kiao	acide	rate
keng sinn	chenn you	ouest	automne	métal	Vénus	blanc	chang	âcre	foie
ou ki	tch'eu wei	centre		terre	Saturne	jaune	koung	doux	cœur
jenn koei	hai tzeu	nord	hiver	eau	Mercure	noir	yu	salé	reins
ping ting	seu ou	sud	été	feu	Mars	rouge	tcheu	amer	poumons

OUVRAGES CONSULTÉS



- D^r L. WIEGER, S. J. Textes historiques, (3 volumes, Ho-kien-fou, 1903-1905)
- Rudiments de parler chinois, 1^{er} volume 2^e édition (Ho-kien-fou, 1899).
- Morales et usages populaires, (4^e volume des Rudiments).
- P. L. RICHARD, S. J. Géographie de l'empire de Chine, cours supérieur (Changhai, 1905).
- S. COUVREUR, S. J. Grand dictionnaire classique (Ho-kien-fou, 1904).
- S. COUVREUR, S. J. "Li-ki" (recueil des rites), traduction et notes (Ho-kien-fou, 1899).



L.A

JUSTICE DU SULTAN

(Traduit de l'Anglais de Leigh Hunt)

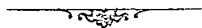
Sur son trône Sultan Mahmoud était assis,
Quand devant lui soudain, en poussant de grands cris,
Tout en pleurs et tendant les bras, parut un homme
Qui lui dit : « O Sultan mon maître ! Je te somme,
« Au nom de mon chagrin qui me donne ce droit,
« De venir, cette nuit, en personne chez moi. »
— « Ton chagrin, dit Mahmoud, est chose respectable,
« Et son droit, je l'admets, n'est pas plus contestable
« Que celui d'un sultan vis-à-vis d'un égal.
« Mais parle, explique-toi, fais connaître ton mal.
— « Un chenapan désole à son gré ma demeure
« Et, sans nulle pitié, nous torture à toute heure,
« Cet odieux vaurien, l'un de tes officiers,
« A jugé bon, chez moi, de prendre ses quartiers ;
« Il usurpe ma table et mon lit, et, l'infâme !
« Il traite indécemment mes filles et ma femme.
« S'il continue ainsi quelque temps, le coquin
« Me rendra fou, c'est sûr, par l'excès du chagrin. »
Le Sultan lui demande : « A cette heure présente
« Est-il encor chez toi pour que je m'y présente ? »
— « Non ! Quand, hors de mes sens, j'ai quitté mon logis,
« Il a suivi mes pas, m'accablant de lazzi,
« Ricanant après moi, tout le long de la rue,
« Parce que je jurais, dans ma rage éperdue,

« O prince des croyants ! que je t'amènerais
« Et que dans son linceul tu l'envelopperais.
« Je suis fou de douleur, de besoin, d'indigence ;
« Sultan ! qu'Allah t'inspire ! Accours à ma vengeance.
Le Sultan consola le pauvre homme, en disant :
« Rentre chez toi ; je vais t'envoyer à présent
« La boisson et le pain qui te sont nécessaires.
« Si ce mauvais sujet te fait d'autres misères
« Reviens, pour que Mahmoud soit vite prévenu. »
Jusqu'au troisième jour l'on était parvenu,
Quand le plaignant revint, la barbe hérissée,
L'œil hagard, par l'émoi la voix toute cassée,
Disant : « Il est rentré ! » — Le Sultan aussitôt,
Sans rien manifester, sans prononcer un mot,
Se levant désigna, parmi ceux de sa suite,
Pour s'en faire escorter, quatre esclaves d'élite
Chacun armé d'un sabre ; et, ce choix ainsi fait,
Il partit, emmenant l'homme qu'on molestait.
Son habitation fut promptement atteinte.
Là, s'entendaient des cris qui dénotaient la crainte ;
Et puis à la fenêtre une femme fit voir
Ses traits où se peignaient terreur et désespoir.
— « Entre ! » Ordonne Mahmoud. « Cache ta lampe à terre
« Dans ton appartement pénètre sans lumière
« Et vas toi-même enjoindre aux femmes d'en sortir.
« Après elles l'ivrogne aussi voudra courir ;
« Alors nous entrerons, nous tous, pour les défendre. »
L'homme obéit ; il entre. Un cri se fait entendre.
La fenêtre se ferme avec un grand fracas ;
Dans un heurt projetée une table est à bas,
Chûte que suit le bruit des femmes désolées
Vers la porte, pour fuir, se ruant affolées.
Contre elles l'ennemi s'acharne, en proférant
Des imprécations, jurant, vociférant.
Mais elles ne sont plus à sa poursuite en butte
Les sabres ont déjà supprimé toute lutte.
Le forcené par eux en pièces est taillé
Et trempé dans son sang le fer en sort souillé.
« Qu'on apporte la lampe et que clarté soit faite ! »

S'écria le Sultan, après l'œuvre parfaite.
On obéit. — Mahmoud prend la lampe à la main,
Ensuite se penchant sur ce cadavre humain
Avec attention il en fixa la face,
Puis se tournant, se mit à genoux, sur sa place,
Disant une prière où sa voix murmura
Des mots qui révélaient quelque joie. Il pleura.
Chacun des assistants, en grande révérence,
Conservait près de lui le plus profond silence,
Prêt à remplir son ordre. Il se dresse à la fin,
Demande qu'on lui serve à boire, aussi du pain ;
Et lorsque faim et soif se furent apaisées.
Lorsque son noble cœur eut calmé ses pensées,
Il alla vers son hôte afin de le bénir,
Et cela fait, se mit en marche pour sortir.
Mais son hôte, surpris, l'âme toute attendrie,
Pleurant, se jette aux pieds du Sultan et le prie
Humblement de vouloir lui faire tant d'honneur
Que de bien daigner dire à lui son serviteur :
« Pourquoi d'abord Il fit écarter la lumière,
« Et quand fut consommé le châtiment sévère,
« Pourquoi regarda-t-il la figure du mort
« Et s'agenouilla-t-il après ; et puis encor
« Quel motif avait pu faire que sa Hautesse
« Se restaurât si mal dans ce lieu de détresse ? »
Le Sultan, dont les yeux brillaient d'humanité,
Répondit en ces mots que dictait sa bonté :
« Quand la première fois tu parus à ma vue,
« Que j'entendis tes cris et ta parole émue,
« D'une crainte aussitôt j'éprouvai le frisson.
« Et ne pus repousser loin de moi le soupçon
« Que le coupable auteur de cette vilenie
« Ne fut quelqu'un des miens, tenant de moi la vie,
« Quelque fils sans pudeur, sans frein, sans foi, ni loi.
« Quel qu'il fut, je savais trop bien mon devoir, moi.
« Mais, le cas exigeant une énergie entière,
« J'avais à redouter la faiblesse d'un père.
« Voilà pourquoi je fis éloigner le flambeau ;
« Aussi quand rayonna sa flamme de nouveau

« Et que j'eus vu les traits d'une face étrangère,
« Je me mis à genoux pour faire une prière
« Au Souverain Arbitre et lui dire : Merci
« D'avoir pu, malgré peur et transes et souci,
« En étendant sur toi la Force protectrice,
« Accomplir jusqu'au bout son œuvre de Justice.
« Quand je me suis dressé j'ai dû, chez toi, rester
« Par le besoin de boire et de me sustenter ;
« Car, dès tes premiers cris, rongé d'inquiétude,
« J'ai vécu dans le jeûne et dans la solitude.

AD. LEJOURDAN.



POUR LES REQUINS !

(*Journal de bord*)

6° 46' de latitude N. ; 85° 57' de longitude E. : l'Océan Indien... mais si exquisement bleue, la mer, et tellement calme, que, sans efforts d'imagination, l'on se croirait dans le golfe de Naples !... Le navire, en avaries, sa machine démontée, est sous voiles ; poussé par une faible brise, il marche, glisse plutôt, avec une insignifiante vitesse de 2 nœuds : à peine l'allure d'un promeneur peu pressé ; Il semble ou peu s'en faut, qu'on soit au mouillage, en quelque rade bien close. Si engageante dans sa placidité est l'immense nappe indigo que, vers 4 heures, le commandant, faisant mettre à l'eau la bonnette, autorise la baignade : trois canots se tiennent du reste sur les avirons, entourant d'un demi-cercle protecteur la piscine improvisée, prêts à la moindre alerte à porter secours... Et les hommes du transport, matelots de l'équipage, soldats, passagers, que l'éternelle sirène attire toujours à elle, les hommes ont vite fait de jeter bas leurs vêtements légers, et, du bout des tangons ou des degrés de l'échelle en corde, de se plonger dans le bain désiré...

Ils y sont depuis quelques moments à peine, gais, bruyants, tirant la coupe, faisant la planche, se harcelant à qui mieux mieux d'éclaboussures, quand les spectateurs qui, de la dunette, s'amuse de ces ébats de Tritons, voient, presque à la surface de la mer, s'acheminer rapidement vers les baigneurs des masses fuselées,

glauques, suspectes, à l'instant reconnues... « Les requins !.. » murmure-t-on à mi-voix, un frisson passant à fleur de peau... Les nageurs imprudents, déjà écartés de quelques brasses, reçoivent, sans plus d'explications, l'ordre de rallier immédiatement la grande poche de toile.. Les embarcations vigilantes se rapprochent et nos gens désappointés de remonter à bord, lestement... A présent que les voilà en sûreté, on peut tout leur dire : il n'y a plus à redouter de les paralyser d'effroi !.. Allons ! courte aura été l'alarme ; on peut en rire... bien mieux !.. il serait plaisant et de bonne guerre de s'en venger... Ah ! les odieux forbans ! ils comptaient sur un régal de chair humaine !... on va leur servir d'un autre plat, à ces « mangeurs de chrétiens !... »

Les canots sont prestement hissés aux portemanteaux, et, un moment plus tard, à l'arrière du transport, au bout d'une glène résistante, pend et s'agite, à un pied sous la nappe bleuâtre, un alléchant morceau de lard, embroché à l'émerillon qu'il dissimule. Le flair des squales les guide d'un élan brusque vers l'appât livré à leur voracité... L'un d'eux, très gros, après quelques hésitantes coquetteries à l'adresse de si succulente friandise, se renversant à demi sur le dos, tournant vers nous son ventre pâle, happe avidement la proie et s'enferme. Il veut fuir, se débat furibondement, mais le croc acéré est solidement implanté dans les tissus... Alors, parmi l'équipage et les passagers, ce sont des exclamations de badauderie et de plaisir, tout, au cours de ces longues traversées, sobres en incidents, étant prétexte à distractions, du cétacé qui vous convoie aux noctiluques du sillage... D'ailleurs, l'homme de mer est l'ennemi juré du requin... Et puis, quelle satisfaction de songer qu'on a si bien exploité la gourmandise des monstres.

« Il est pris... il est pris. . » Tous s'empressent, tous se penchent, voulant voir le goulé puni, tenant à déguster

les moindres péripéties de la capture... La hâte des curieux n'a d'égale que la précipitation des pêcheurs, remontant-trop vite, trop étourdimement, leur butin. Un heurt !... l'énorme hameçon se fausse, déchirant la gueule béante du pendu, et celui-ci blessé, pantelant, mais libre, retombe en son domaine, dans un vaste giclement... Un murmure de déception, fugace... Bah ! il reviendra... lui ou un autre... leur gloutonnerie nous assure une revanche... Le piège est réparé sans retard, l'amorce remplacée, et de tous les bons postes de *l'Annamite*, on se remet à suivre les phases de la pêche... Un nouvel affamé se hasarde, goûte finement, du bout du museau, et virevolte... Des minutes s'écoulent dans la vaine attente de son retour au garde-manger perfide ; enfin, la sonnerie du dîner enlève à leur contemplation les amateurs de ce sport peu banal...

Seul, le maître d'équipage demeure, assisté de quelques gabiers, à surveiller sa ligne, confiant dans le tenace et formidale appétit des squales... Et, dans tous les carrés, le repas s'achève en histoires de pêches océaniques mêlées à de lugubres récits de noyades... « A Cayenne, un certain soir... » Le café fume encore dans les tasses, quand, de là-haut, à travers la claire-voie, jaillit un appel, un cri de triomphe... « Cette fois, ça y est, et solidement... » On quitte sur le champ les tables, on remonte au plein air, en se bousculant un peu dans les échelles... Entre ciel et onde, à l'arrière, l'animal se démène, la mâchoire enbrochée, fouettant l'eau, qu'elle effleure encore, de sa queue aux muscles puissants. « Un nœud coulant... bien !.. là, au dessous des nageoires, pour l'assujettir... » Et tous, penchés sur les rembarde, veulent ne pas perdre une des convulsions agoniques de l'adversaire abhorré, qu'on étalera sur le pont une fois mort, seulement... En attendant, l'on rit... on plaisante... Au surplus, cette soirée s'annonce merveilleuse... L'air est

frais ; là-bas, à l'infini, à l'extrême limite du grand cercle dont nous constituons le centre, l'horizon se nuance de teintes intraduisibles, passant du bleu-pâle, lavé de vert très clair, au rouge incandescent et à l'or en fusion. De menus nuages déchiquetés, roux et noirs, flottent, esquifs légers de ce ciel en flammes ; le soleil descend à vue d'œil ; son large disque rougeoyant s'immerge, s'évanouit en une gerbe de lumière, éclaboussant de son adieu royal ces deux immensités, l'air et l'eau... Oui, cache-toi, Divin, cache-toi ; que ta sublime face ne contemple point la scène de pitié qui va se dérouler à cette heure !...

Il n'a jamais vu de requins, le petit soldat... C'est un fils de la grande ville, presque un enfant encore... vingt ans ! Engagé depuis quinze mois, il est venu, de Paris à Toulon, pour « son service ». Sur les côtes de Provence, en ces flots idéalement bleus de la Méditerranée, que lui rappellent ceux-ci, il savait bien qu'aux creux des calanques ne s'embusquent point de ces hôtes d'épouvante, de ces gueules formidablement dentées... Un jour, on l'a informé qu'il allait partir pour les colonies, deux ans à dépenser là-bas, et, sauf le chagrin d'appareiller sans avoir pu embrasser ses vieux, il s'est embarqué, insouciant, ravi même, avide d'inconnu, augurant bien de l'avenir...

Non ! des requins, jusqu'à présent, il n'en a pas aperçu, de sa vie .. Brrr ! les sales bêtes ! tout à l'heure, elles auraient bien aimé tâter de lui ou des camarades !... Bandits, cela vous apprendra !... Il veut regarder, comme tout le monde, parbleu... ! La représentation est gratuite et la troupe dramatique des Océans n'est pas, tous les jours, en si belles dispositions... Monter de sa batterie sur le pont ?... trop long, ma foi ! Le sabord de charge est là, offrant une plate-forme qui vaut une avant-scène... Il s'y aventure... C'est défendu, sans doute, il ne l'ignore

point... mais, rien qu'un instant... il sera aux premières places pour ce spectacle inattendu, unique... Il en pourra plus tard détailler aux Parisiens les épisodes intéressants... Ce qu'il « épatera » alors les amis d'atelier ! Et il s'avance sur la planche carrée, se penchant le plus qu'il peut au dehors, le cou tendu, les regards fixés vers l'arrière du transport... Tout d'un coup, les chaînes, mangées de rouille, se cassent sous le poids de l'imprudent ; dans une chute soudaine, le sabord se rabat... D'instinct, la main contractée ébauche un geste... Où se retenir ? rien... ! il perd pied, il tombe à l'eau, l'infortuné pioupou, sous les yeux de ses compagnons stupéfiés, immobilisés, muets... oh ! muets !... une seconde d'hésitation tout au plus ! Ensuite, un brouhaha confus, et, de suite, précis, angoissant, sinistre, le cri traditionnel : « Un homme à la mer ! » courant, impérieux, de l'avant à l'arrière, et, subitement, assombrissant, pâlisant, terrifiant les physionomies tantôt si gaies ! Silence ou chuchotements étranqlés de la foule, et dominant seule, impérieuse et émue, la voix du commandant, jetant des ordres précis, aussitôt exécutés !... Tout s'accomplit à miracle... Déjà nous voilà en panne, sous le grand hunier, en même temps que la baleinière de sauvetage, prestement armée, est mise à l'eau...

Non ! certes !... il ne veut pas mourir, l'artilleur !... Il se débat, tout en longeant, au fil du flot, le navire... A toucher, il est à toucher "son" bord... Le voilà qui passe à portée de l'échelle, restée providentiellement amenée... de là, un matelot, s'agrippant aux montants, lui tend le pied, pour qu'il s'y cramponne... « Manqué !... » *L'Annamite* file encore, insensiblement, sur son aire... De la coupée, le chef de timonerie jette une ligne de loch... l'homme est ahuri, comprend mal, n'aperçoit rien... et s'éloigne !... Un coup de hache a tranché la corde des bouées ; celles-ci tombent, l'une d'elles à 4 mètres au plus

devant lui .. C'est le salut... Il ne réussit pas à la rejoindre, à la saisir!.. Ah ! mais ! . c'est donc sérieux, puisqu'il a, maintenant, dépassé les flancs de son bâtiment!.. « A moi !... à moi !... », clame t-il d'une voix étranglée, s'obstinant à regarder en arrière cet asile de repos, ce refuge certain, où treize cents personnes, haletantes, tournent vers lui leurs yeux, leur pensée, leur âme, plus anxieuses à mesure que s'écoule un temps en apparence infiniment long... « Bon courage !... les bouées sont là, attention, tout près!... » Fait étrange ! nul ne s'est élancé à la mer pour secourir le malheureux. La peur du danger qui rôde autour du bord ?.. a-t-on murmuré plus tard... Non ! le marin est l'homme de toutes les audaces, des héroïsmes les plus spontanés .. S'il y a eu hésitation, soyez-en très convaincus, c'est qu'en la première minute où était à tenter ce beau coup de hardiesse, personne n'a admis que, par ce calme absolu, à frôler ce navire à peu de chose près immobile, et avec l'instantanéité des manœuvres d'usage, le pauvre pût rester en perdition...

Il n'a jamais vu de requins, l'enfant de Paris !.. Ah ! il en voit maintenant !.. Devant ses prunelles dilatées, hypnotisées, hagardes, dans son cerveau terrorisé, affolé, ils surgissent, féroces, harcelants, innombrables, enfantés par son imagination qui délire !... L'effrayante hallucination, le cauchemar atroce le paralyse. . il nage de plus en plus mal... sa confiance le trahit... ses forces morales et physiques s'épuisent, s'anéantissent .. La baleinière est là qui, pourtant, vole vers lui de toute la vitesse rythmée de ses dix rames .. « Courage, garçon !.. » lui soufflent tout bas, du fond de leur cœur en détresse, les témoins atterrés de ce drame imprévu et poignant.

Hélas!.. Il ne sait plus, il ne peut plus lutter... il est sans énergie... il est perdu... il coule!.. La tête hâve disparaît sous le flot paisible... un suprême effort la ramène

un court instant à la surface... puis, quelques mouvements de bras, cherchant d'instinct à se cramponner, battant convulsivement le vide ; puis, plus rien !.. c'est tout, c'est fini !.. le petit artilleur vient de mourir !.. Un être que ses parents avaient élevé, choyé, aimé, jusqu'à cet âge, et qui, plus tard, eût dû revenir fermer leurs yeux, un soldat qui, du moins, avait le droit de rêver l'utile et glorieux trépas des champs de bataille, une créature humaine — espoir, jeunesse, joie et santé — vient de quitter la vie, pour tes mystérieux abîmes, ô mer traîtresse, pâture destinée aux sombres écumeurs de tes gouffres ! Et les ultimes frémissements du noyé ont devancé les derniers spasmes de la bête vivace, cause maudite de cette mort, de la bête qui, un croc entre ses quatre rangées de dents aigües, pend toujours, sanglant trophée, à l'arrière de la dunette !.

Parvenu sur le point de la catastrophe, à deux ou trois encablures, à peine, du transport, l'officier qui commande l'embarcation de sauvetage, n'a plus rien aperçu : pas un remous, plus une ride précisant la place exacte, où les flots se sont refermés sur la victime... Un instant, le képi a surnagé, à la traine : tels les insignes étalés sur un cercueil, pour apprendre aux vivants ce que fut celui qui s'en va !..

Et la nuit est arrivée, majestueuse, sereine, très peu étoilée, radieuse néanmoins avec son clair de lune étalant une longue draperie argentée sur cette tombe, sur cette fosse profonde de 3500 mètres.

Une heure encore, les recherches continuent persévérantes, obstinées, malgré la certitude absolue de leur inutilité !

Enfin, la baleinière regagne le bord consterné, remorquant les deux bouées lumineuses qui ont l'air de deux cierges allumés pour une veillée funèbre !..

Pauvre petit noyé ! pauvre père, pauvre maman qui,

là-bas, sur la terre de France, à cette même heure, faites peut-être, le sourire aux lèvres, de doux projets de retour, d'avenir, pour le cher voyageur à tout jamais disparu !...

Océan Indien, 4 février 1889.

CHARLES SÉGARD.



MON AMI LORGELET

NOUVELLE

L'affaire que j'étais venu plaider dans cette ville du Sud-Ouest devait, contre mon attente, se prolonger le lendemain. L'avocat de la partie adverse, une des gloires du barreau local, s'était cru obligé, en présence d'un confrère parisien, de submerger le tribunal dans les flots d'une éloquence encore aggravée par l'accent du terroir.

Au diable ces bavards ! j'avais tellement compté reprendre mon rapide après l'audience, que ma désillusion fut énorme et assurément disproportionnée à son objet. Mais qui n'a pas sa faiblesse ? Le séjour forcé dans une ville inconnue m'a toujours été profondément désagréable. Il me souvient, déprimé peut-être par la fatigue du voyage, d'avoir eu le spleen en pareil cas. Et ce soir-là, je le crois bien, je frisiais la crise de neurasthénie.

Je promenais ma mélancolie à travers les rues où s'éclairaient les étalages, coudoyé par une foule indifférente, que dis-je, hostile, au milieu de laquelle je me sentais perdu et ballotté comme le naufragé en plein océan.

Un cri de joyeuse surprise et de délivrance m'échappa soudain. Immobilisé par l'encombrement d'un carrefour, je venais d'apercevoir à quelques pas un ancien copain du Quartier Latin.

« — Lorgelet ! » m'exclamai-je, et tout aussitôt je vis tressaillir l'interpellé. Je ne m'étais donc pas trompé. Déjà je m'élançais la main tendue, décidé à m'accrocher à lui comme à une bouée de sauvetage. Mais je dois avouer que mon enthousiasme ne paraissait pas partagé. Je n'étais pas reconnu, parbleu ! Et je me nommai.

Après une brève hésitation, il se décida à serrer chaleureusement ma main toujours tendue. Et il la retint entre les siennes. Enfin ! je retrouvais cet excellent... comment s'appelait-il déjà ? Il faut vous dire que Lorgelet n'était qu'un surnom. Un petit effort de mémoire me permit de retrouver le jeu de mots par lequel nous avions fait de l'étudiant en médecine Lorillaud, d'abord le Compère Loriot, puis Lorgelet, ce qui était, disait-il lui-même, plus scientifique. Et, ma foi, ce sobriquet nous avait fait peu à peu oublier son véritable nom.

Mais était-ce bien là mon Lorgelet du Soufflet, du Panthéon et autres facultés mixtes où fraternisent étudiants en droit, en médecine, en pharmacie, voire en... calicot, car nul diplôme n'est exigée à l'entrée ? Le snob Lorgelet, à prétentions de Pétrone moderne, un peu comiques certes chez ce gros garçon plutôt balourd, et cependant justifiées en un sens par la recherche de sa toilette, la coupe de ses vêtements et maint autre signe extérieur de la générosité paternelle ?

Rien de tout cela ne subsistait. Sur les joues et le menton, jadis impeccablement rasés à l'anglaise, une barbe hirsute avait poussé. Le huit reflets et l'élégante jaquette d'antan faisaient place à un feutre de forme indécise et à une vague redingote qui n'avait même pas la prétention d'évoquer les laissés pour compte des grands tailleurs. Est-il possible que la province vous transforme, vous éteigne un homme aussi complètement ?

Ces réflexions traversaient mon esprit, tandis qu'avec un certain embarras il répondait à mes effusions. Cependant à la révélation que j'étais seulement de passage et que je repartais le lendemain, sa gêne parut se dissiper. Il se remit à marcher à mes côtés et nous causâmes, heureux tous deux de cette rencontre où revivait le souvenir des années d'insouciance et de gaieté juvéniles.

Nous causions, ou plutôt il m'interrogeait sur ma profession, sur mes succès au barreau, sur l'affaire qui m'amenait dans cette région. Mais il ne me disait rien de lui. Au fait, que savais-je de sa vie ? Son diplôme conquis, il avait quitté Paris pour s'établir en province, quelque part dans le Midi. C'est tout. On ne s'inquiète guère des disparus au Quartier.

Ce que je me rappelais bien, par exemple, c'est qu'avant de partir, il m'avait donné un exemplaire de sa thèse avec une très aimable dédicace. Aussi m'étais-je cru obligé de lire cette thèse.

J'avais dévoré les pages du commencement, qui contiennent des inscriptions analogues à celle des cimetières :

A LA MÉMOIRE DE MA GRAND MÈRE.

A MES PARENTS.

A MES AMIS.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE.

etc., etc.

J'avais parcouru la préface où « arrivé au terme de ses études » le récipiendaire éprouvait l'impérieux besoin de remercier tous ceux qui l'avaient aidé à conquérir ses grades, depuis son professeur d'alphabet jusqu'à ses maîtres des hôpitaux. Tout cela m'avait beaucoup intéressé. Par exemple, la suite était un peu trop technique pour un étudiant en droit.

Il s'agissait d'une certaine maladie dont je n'avais jamais entendu le nom ; je serais encore incapable de le dire. Je crois que ça finissait en « ite », mais je n'en suis pas très sûr. La phrase de début seule m'avait frappé : « Cette affection, affirmait l'auteur, quoique très fréquente est encore peu connue, et nous ne saurions trop contribuer à la répandre ».

Cette conception de la profession médicale, absolument nouvelle pour moi, m'aurait légèrement choqué si Lorgelet ne l'eût mise sur le compte d'une erreur d'impression, non invraisemblable après tout. C'était, paraît-il, la connaissance de la maladie qu'il s'agissait simplement de répandre.

Mais que tout cela était loin !...

J'essayai d'interroger à mon tour :

« — Et toi, dis-je, tu t'es établi ici même ?

— Oui... c'est à-dire... aux environs.

— Et tu es content ? La clientèle ?..

— Excellente : oh ! certes, excellente !

— Tu as pris une spécialité, je crois ?

— Une spécialité ? Pas précisément... »

Puis, comme honteux de ses réticences, il me prit brusquement le bras :

« — Après tout, je peux bien te raconter mon histoire. Nous allons dîner ensemble au *Pâté Truffé*. C'est le meilleur restaurant », ajouta-t-il pour me décider, précaution superflue en l'espèce. Quelques instants plus tard, nous étions attablés en tête-à-tête, et dans un confortable propice aux confidences, mon ami Lorgelet commençait son récit.

« -- Je suis originaire d'un faubourg de cette ville. Mon père était ouvrier maçon. Mais il exerçait en outre une profession beaucoup plus lucrative, celle de rebouteur. Oui, cher ami, mon père faisait de l'exercice illégal de la médecine, et avec grand succès.

« Où avait-il acquis les connaissances nécessaires ? Je l'ignore et cela importe peu. Lui-même n'était point fâché que l'on crût à quelque mystérieuse révélation de l'au-delà. Bref il avait des secrets, et cela se savait à plusieurs lieues à la ronde.

« Le corps médical s'émut et mon père fut plusieurs fois cité en justice. Mais chaque procès était pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe. Une longue théorie de malades reconnaissants venait célébrer ses mérites devant le tribunal, et sa clientèle s'augmentait dans des proportions inquiétantes pour ses accusateurs. Il m'a même raconté que plusieurs fois des magistrats, mieux que cela, le procureur en personne... mais ce doit être une boutade.

« De toutes ces poursuites, mon père sortait donc non seulement triomphant, mais acquitté. On ne pouvait le convaincre d'exercice illégal de la médecine car, ses clients étaient unanimes à en témoigner, il ne réclamait jamais d'honoraires. Il acceptait les dons volontaires, voilà tout. Pure condescendance de sa part. Je ne te ferai pas l'injure, mon cher maître, d'insister sur ce *distinguo* capital.

« Par quel paradoxe ce rival heureux des sommités médicales de la région voulut-il faire de son fils un docteur ? Mon dieu, c'est moins compliqué que ce n'en a l'air. Mon père était presque illettré et avait eu maintes occasions de déplorer cette infirmité. De plus, malgré la confiance aveugle que lui témoignait sa clientèle, il ne se faisait pas illusion sur sa science empirique au point de méconnaître l'utilité des études de médecine pour le traitement des maladies. Ajoute à cela la rage qu'ont presque tous les ouvriers enrichis, de faire de leur fils un monsieur.

« C'est ainsi qu'après m'être nanti des bachots nécessaires je vins faire ma médecine à Paris. Je passe

sur cette période, la seule que tu connaisses de mon existence. Versons un pleur sur cet heureux temps à jamais disparu, mais ne nous laissons pas trop attendrir. Je continue.

« Me voilà donc reçu docteur et très embarrassé de ma personne. Je regagne le domicile paternel en attendant de prendre une décision, mais laquelle ?

Il faut de l'argent pour s'installer, et mon père venait d'être à peu près ruiné par de fâcheuses spéculations sur les mines d'or. Il continuait à exercer sa profession — celle de rebouteur, s'entend — mais déjà vieux et perclus de rhumatismes il était souvent obligé de s'aliter.

« J'eus ainsi l'occasion de recevoir à sa place les malades qui venaient chercher ses soins jusqu'en ce faubourg éloigné. Les premières fois, devant leur étonnement de rencontrer un jeune homme au lieu du vieux sorcier, je leur dis ma qualité et pensai les trouver ravis de leur bonne chance. Ah ! mon cher ami, si tu avais vu leur déception ! Un médecin ! Mais il n'en manquait pas en ville, et d'excellents, autant qu'un médecin peut-être excellent. La belle affaire ! Ce qu'ils voulaient, c'était l'homme aux secrets, l'empirique, et non pas un vulgaire échappé de Faculté avec tout son fatras de bouquins ! Tel fut du moins le fond de leurs discours.

« Et alors ?... Alors, les fois suivantes, je ne dis rien. Et je fis les signes que j'avais vu faire à mon père, et prononçai les paroles magiques. Oui, moi, le docteur Pierre Lorillaud, de la Faculté de Médecine de Paris, je jouai cette grotesque comédie. Ah ! Ce ne fut pas sans une profonde révolte et une tristesse plus grande encore, je te le jure, que je devins le complice de la superstition, de la crédulité insondable de notre pauvre humanité.

Voilà donc, me disais-je, voilà donc où nous en sommes, au XX^e siècle, après tant de luttes pour le triomphe de la vérité sur l'erreur et le préjugé ?..

« Et puis ?... Et puis, j'ai continué. Tu connais l'adage, évidemment étranger aux doctrines des stoïciens : *Primum vivere, deinde philosophari*. Le métier est bon, et après tout j'aurais été bien bête d'y renoncer. A la mort de mon père, j'ai pris sa suite. Oui, mon cher, tu as devant toi Pierroton fils, sorcier et guérisseur. Plus de Lorillaud, fini l'élégant Lorgelet. Envolés, disparus. Tu les as évoqués ce soir, mais demain, toi parti, ils rentreront de nouveau dans l'oubli.

« C'est que, vois-tu, mon diplôme est une tare très grave dans l'exercice de ma profession. Je tremble qu'on n'en connaisse un jour l'existence. J'ai eu une sérieuse alerte, il y a quelque temps. Le syndicat médical avait porté plainte contre moi et il y eut une enquête. Heureusement, je connais le commissaire de police qui en fut chargé et j'eus de lui l'assurance que rien ne serait divulgué. Mes confrères, devant l'insuccès de leur démarche, ont dû croire à de puissantes influences politiques.

« Et, au fait, pourquoi pas ?... Tu sais qu'il est question d'élever une statue à mon père ? Les journaux ont ouvert une souscription publique. Les dons affluent. Et tiens, si tu veux t'inscrire, j'ai justement là une liste....»

MAURICE GUIBAUD

EDMOND MOURRON

JUSQU'AU CRIME

Scène dramatique, en vers

PERSONNAGES :

MICHEL, 28 ans.

MATHILDE, 20 ans.

Un salon, porte au fond, porte à gauche.

MATHILDE devant une table, achève d'arranger des fleurs dans un vase.

MICHEL, entrant, l'air douloureux.

C'est moi.

MATHILDE, se retournant, surprise et gênée.

Bonjour Michel.

MICHEL

Mathilde, c'est à peine

— Tant l'angoisse m'étreint dont ma pauvre âme est pleine, —

Si mes lèvres pourront articuler les mots

Qu'il faut dire pour que vous connaissiez les maux

Dont je souffre...

MATHILDE

Michel...

MICHEL, l'interrompant

Ne parlez pas encore,
Ecoutez-moi d'abord ; ensuite...

MATHILDE

Je déplore...

MICHEL, vivement.

Ensuite vous pourrez me répondre. (Elle lui indique un siège qu'il ne
prend pas) Merci.

Mais vous savez déjà pourquoi je suis ici.
Hier j'ai tout-à-coup appris l'horrible chose.
J'arrivais... Le matin m'avait semblé plus rose,
La mer plus belle, l'air plus grisant que jamais.
Le bonheur de revoir la femme que j'aimais,
Après deux ans d'absence et cinq mois sans nouvelles,
Faisait battre mon cœur. Les blanches caravelles
Qui croisaient hors du port avaient moins de clarté
Dans leur voile, à l'éveil de ce beau jour d'été,
Que je n'avais, moi, de lumière au fond de l'âme.
Et je vous rapportais, toujours pure, ma flamme...
Ma mère m'a tout dit ! Oh ! Mathilde, est-ce vrai ?
Car je ne l'ai pas cru ; non, non, je ne croirai
Que si j'entends, sans que ma misère vous touche,
Le redoutable aveu tomber de votre bouche.
Répondez, maintenant, dites. C'est une erreur !
On m'a trompé ; c'est faux !

MATHILDE, osant à peine

C'est vrai, Michel.

MICHEL

Horreur !

Vous avez pu cela, vous, commettre ce crime ?
Ouvrir, vous, sous mes pieds, cet effroyable abîme ?

MATHILDE

Vous m'accusez à tort, Michel. C'est le destin,
Une aveugle fatalité qui nous atteint.

MICHEL

Je ne comprends pas bien.

MATHILDE, l'invitant encore à s'asseoir.

Ami, daignez m'entendre.

(Tous deux s'asseoient)

J'avais pour vous, Michel, une affection tendre,
Vous le savez...

MICHEL

Je sais qu'un amour insensé
Fut le mien et qu'un autre est votre fiancé.
Je sais — ce souvenir augmente ma détresse —
Qu'en vous donnant ici ma dernière caresse
Je reçus le serment, si doux à mon émoi,
Que vous me garderiez intacte votre foi,
Et que je vous retrouve infidèle et parjure.

MATHILDE

Je n'ai pas mérité cette cruelle injure.
Vous ne pouvez douter, Michel, que ce serment
Je l'aurais, comme vous, tenu loyalement,
Si de votre retour j'avais été certaine.
Mais les mois s'écoulaient : de votre île lointaine
Nul bruit n'était venu jusqu'à nous, que le bruit
De votre mort, hélas ! Alors l'affreuse nuit
Enténébra soudain mon âme désolée.
J'ai souffert, j'ai pleuré...

MICHEL

Je vous vois consolée.

MATHILDE

Il faut vivre sa vie et je suis jeune encor.

MICHEL, se levant

Et moi, qu'éblouissait l'éclat des rêves d'or,
Moi qui, sous les soleils funestes des tropiques,
Evoquant la grandeur des légendes épiques,
Luttai contre le mal et contre l'ennemi,

Qui, dans les longues nuits, les yeux perdus parmi
Les étoiles, voyais passer comme une aurore
Le lumineux reflet de vos traits que j'adore,
Moi qui vivais d'espoirs et qui comptais les jours,
Moi dans le cœur de qui chantait le mot toujours,
Et qui, me raidissant, ne ménageais ma vie
Que pour vous l'apporter à vos pieds asservie,
Je ne retrouve au port, amant humilié,
Qu'un être indifférent dont je suis oublié.

MATHILDE

Vous m'accablez, Michel, et je suis sans défense.
Les mots que vous avez osés sont une offense
Au sentiment profond que j'éprouvais pour vous.

MICHEL, doucement

C'est vrai. Pardonnez-moi. Je suis à vos genoux,
Succombant sous le poids de ma peine trop lourde.
Je vous prie : à ma voix allez-vous rester sourde ?
Oui, tout peut s'arranger, Mathilde. N'est-ce-pas
Que mon bonheur bientôt fleurira sous vos pas ?
Rappelez-vous ce soir où je vous ai connue,
Quand près de l'églantier vous êtes survenue,
Là-bas, au fond du parc où murmurait le vent.

(Il se lève)

C'était un lieu désert et je venais souvent
Y goûter le repos sous les sombres feuillages.
J'écoutais des oiseaux les derniers babillages.
Solitaire et pensif, j'errais sans but, les yeux
Tournés vers l'infini de l'azur radieux
Où de blanches vapeurs glissaient comme des voiles.
Parfois aussi, suivant les longs fils de ces toiles
Que tisse l'araignée au travers des chemins,
J'allais. et les buissons me déchiraient les mains.
Mais vous êtes venue à la source qui pleure
Vous asseoir un moment, sur le déclin de l'heure.

Vos pas ont éveillé l'écho du vieux sentier...
Et je n'ai plus cueilli la fleur de l'églantier,
Je n'ai plus écouté de chansons dans les branches,
Ni regardé flotter au ciel les vapeurs blanches.
Tout est rentré dans l'ombre et tout s'est effacé ;
Tout a sombré dans le fleuve noir du passé ;
Mes vœux d'antan s'en sont allés à la dérive.
Je n'ai plus vu, debout fièrement sur la rive,
Que vous, dont le regard vers moi s'est incliné...
Doit-il mourir déjà mon rêve à peine né ?
Non ! Puisque je reviens, la promesse vous lie
Que de vous j'ai reçue et doit-être accomplie.

MATHILDE, avec effort

Il est trop tard.

MICHEL

Trop tard ! En croirai-je mes sens,
Ou suis-je le jouet du mal que je ressens !..
Voilà tous vos remords ?... Votre amour de naguère,
Mon Dieu ! n'était-il donc qu'une flamme vulgaire,
Prête à se dissiper à l'épreuve du temps ?
(ironique)

Mais pour l'autre du moins, seront-ils plus constants
Ces feux qui ne devaient, pour moi, jamais s'éteindre ?

MATHILDE, froissée

Point de propos moqueurs, ils ne sauraient m'atteindre.
Ce que j'ai fait, j'ai cru pouvoir le faire.

MICHEL, sous l'aiguillon de la jalousie

Ainsi,

Je n'aurais mis mon être entier à ta merci,
Je n'aurais de toi seule occupé ma pensée,
Que pour voir de la sorte, un jour, récompensée
Cette ardeur dont je brûle encore et dont je vis !

Se peut-il que ces yeux aimés me soient ravis !
Non, non, ils sont à moi, pour moi tout seul. Qu'il vienne
Ce rival qui demain voudrait te faire sienne !

(il la saisit aux poignets)

Qu'il t'emmène, s'il peut !

MATHILDE, cherchant à se dégager

Oh ! vous êtes brutal,

Vous me blessez !

MICHEL, la maintenant

Renonce à cet hymen fatal.

Un serment, c'est sacré, sais-tu ! La même chaîne
Nous lie. Un coup de vent n'arrache pas un chêne !
Et mon amour est plus enraciné, vois-tu,
Qu'un chêne par l'orage inutile battu.
L'ouragan passera contre lequel il lutte...

MATHILDE, douloureusement

Ah ! vous me faites mal !

MICHEL, continuant

Nul ne verra sa chute !

Tombe le ciel, mais lui se dressera vainqueur :
La tempête n'aura pas raison de mon cœur.
Reviens-donc, je le veux.

MATHILDE

Lachez-moi.

MICHEL

Je l'exige.

MATHILDE

Impossible.

MICHEL

Il le faut !

MATHILDE, se dégageant

Non !

MICHEL, dont la fureur s'accroît, la resaisissant

Il le faut, te dis-je !

Comprends que la douleur égare mes esprits.

Reviens-moi, reviens-moi ! Ma vie est à ce prix.

MATHILDE, d: ns un cri de haine

Non !

MICHEL, qui l'a poussée sur un siège, la prenant à la gorge

Mais la tienne aussi, parjure !

MATHILDE, suffoquant sous l'étreinte

Ah !.. c'est infâme !

MICHEL, hurlant, fou.

La Mort passe !... (soudain, devant l'horreur de l'acte. il s'arrête)

[Pardon... Oh ! tuer une femme !

Non, non, je ne peux pas être cet assassin.

C'est l'autre dont je dois, sans peur, percer le sein !

Il faut que pas un jour encore il ne demeure,

Et que moi-même, après, je me délivre et meure.

Ainsi s'achèvera mon sinistre roman !

(Il sort dans un tragique désespoir).

MATHILDE, hors d'elle, debout.

Que dit-il ? Où vas-tu, Michel ?.. Maman ! maman !

(Elle sort en sanglotant par l'autre porte).

— RIDEAU —

Histoire du Monsieur

avec la vieille femme.

(Les Mille et une Nuits dites supplémentaires, conte dont la traduction est inédite, texte arabe, édition de Beyrout, tome V, appendices, p. 87).

Au nom du Dieu Clément et Miséricordieux ; c'est en Lui que je mets ma confiance, *Amen* ! Nous allons écrire également l'histoire qui s'est passée entre le monsieur et la vieille femme. On raconte — mais Dieu connaît le mieux les choses de son monde invisible ; Il est le mieux instruit des histoires des peuples qui se sont déroulées dans les temps passés, dans les siècles antérieurs et depuis longtemps écoulés — que vivait, au temps jadis et à une époque et un âge lointains, une femme sourde et si simple d'esprit qu'elle ne savait pas même distinguer la boue de la pâte de farine. Un certain jour d'entre les jours, ses facultés baissèrent encore, sa situation devint plus misérable et les ressources qu'elle possédait pour subvenir à ses besoins lui firent défaut. Elle avait chez elle une poule belle et grasse et elle se fit ce raisonnement : par Dieu ! je vais me rendre au marché et vendre cette poule. Je n'aurai plus le souci d'elle et elle ne me donnera plus de tracasseries. Or, rapporte le narrateur, ce jour là se trouvait être un vendredi. La vieille sourde prit donc sa poule et la porta jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à la porte de la mosquée où elle se posta, en attendant qu'en sortissent les gens qui y étaient venus faire leurs prières congrégationnelles et qu'on lui achetât sa poule. Pendant qu'elle était dans cette situa-

tion, voilà qu'un monsieur monté sur une mule, richement caparaçonnée, s'avança vers elle et, voyant la vieille assise à la porte de la mosquée, lui dit : Je te conjure, au nom de Dieu, ô noble matrone, de me tenir cette mule, pendant que je vais faire ma prière dans la mosquée et le Dieu Très-Haut te récompensera de ta bonne action. Or, le monsieur, propriétaire de la mule, était également dur d'oreille. La vieille sourde n'avait point entendu ce que lui avait dit le monsieur et elle s'imaginait qu'il lui avait adressé la parole au sujet de sa poule et qu'il lui avait demandé combien elle en voulait. Cette poule, monsieur, lui dit-elle, est grasse et superbe ; elle ne convient qu'à ta Seigneurie ; donne-m'en comme prix ce qui te plaira. Le monsieur qui était sourd, rapporte le narrateur, comprit qu'elle lui disait d'entrer dans la mosquée, d'y faire sa prière et de revenir ensuite prendre sa mule. Il sauta donc à bas de sa monture, entra dans la mosquée pour assister à la prière congrégationnelle et la mule [laissée libre] s'en alla son chemin. Le monsieur, après avoir accompli sa prière en commun, sortit de la mosquée pour demander à la vieille sa mule. Lorsqu'il aperçut cette dernière et qu'il ne vit plus sa mule, ô ma bonne vieille, lui cria-t-il, où est donc ma mule ? veuille bien me l'amener, et ce disant, il regardait devant lui, à tort et à travers, pour découvrir où elle était. O mon bon monsieur, lui dit la vieille, ne t'ai je point dit de me donner de cette poule grasse, superbe, excellente et bien nourrie le prix qu'il te plaira ? C'est un riche morceau qui ne convient qu'à toi. — O ma bonne vieille, lui dit le monsieur, où as-tu mis ma mule, afin que je t'épargne la peine d'aller la chercher, car tu es une personne respectable et d'une constitution débile. — Par ta vie de ta tête, ô mon bon monsieur, reprit la vieille, cesse de marchander, car ton marchandage, au sujet de cette poule, serait en pure perte ; il m'est impossible de la céder à moins de cinq piastres ; ainsi donc ne cherche plus à l'avoir à meilleur marché, parce que tu me soulèves le cœur.

Le monsieur, continue le narrateur, s'imaginait que la vieille lui disait qu'elle avait conduit chez elle la mule et qu'elle ne pouvait point la lui amener, aussi, il lui dit : O ma bonne vieille, j'irai chez toi la prendre ; la chose ne comporte point la nécessité que tu viennes avec moi, seulement, veuille bien me faire connaître le quartier et la maison où tu habites et je suis assez intelligent pour m'enquérir de ta maison et revenir avec ma mule. — O mon bon monsieur, reprit la vieille, je t'assure que cette poule sera un excellent morceau ; elle a été bien nourrie ; elle est grasse, dodue, superbe et il m'est impossible de la céder à moins de cinq piastres.

Le monsieur comprit que la vieille lui disait que sa mule était forte, magnifique, qu'il était manifeste qu'elle était soignée comme l'avait été sa poule.

En effet, ô ma bonne vieille, reprit le monsieur, ma mule ne mange que de l'orge émondé, tamisé et lavé sur l'aire du moulin ; c'est moi même qui m'occupe de lui donner à manger, ne me fiant à personne de mes serviteurs pour prendre soin d'elle ; voyons, ô ma bonne vieille, n'y a-t-il point un proverbe courant qui dit : Si ce n'était mon éducateur, je ne saurais point tout ce que je vaux et quoi que ce soit que l'on mette dans la marmite, la cueiller à pot l'en retire.

— O mon bon monsieur, reprit la vieille, si tu désirais avoir de plus amples informations sur ma poule, je te dirais qu'elle a été élevée de mes propres mains, que je l'entourais des soins les plus assidus, que c'était une poule apprivoisée, gentille et choyée ; je lui donnais sa pâture avant que moi-même je n'eusse mangé.

Là dessus, le monsieur lui dit : assez de cérémonies entre nous et ne prolongeons pas davantage ces pourparlers ; je suis un homme fort connu dans le monde ; j'ai des affaires nombreuses à traiter et à faire aboutir ; elles me préoccupent et la journée est si courte qu'on n'a pas le temps de lambiner ; en ce monde, il faut se démener ; cours donc chercher ma mule, afin que j'aille vaquer à mes affaires.

— O mon bon monsieur, lui dit la vieille, jusques à quand continueras-tu à te tracasser ainsi et à me tracasser moi-même ? Ne t'ai-je point dit de mettre un terme à ce verbiage et à ces façons entre nous qui ne servent à rien ; donne-moi cinq piastres et prends ma poule ; Dieu fera que tu en seras content.

— Voyons, plaisanterie à part ! lui dit le monsieur, pars et va me chercher ma mule.

— O mon bon monsieur, reprit la vieille, c'est mon dernier mot, je n'en veux pas moins de cinq piastres.

— A quoi bon pour toi, ô vieille de malheur, lui cria le monsieur, ces circonlocutions (?) et ces plaisanteries de mauvais aloi ! Cours [te dis-je], va me chercher ma mule et fais vite pour que je n'aie plus à entendre ces balivernes ; est-ce que pour toi le temps n'aurait aucune valeur ? (1)

— Par ta vie, ô mon bon monsieur, lui dit la vieille, avec cette avarice, cette lésinerie, cette ladrerie dont tu fais preuve, comment peux-tu manger et boire ? Si la poule te va pour la somme de cinq piastres, prends-la à ce prix, sinon, va-t-en ton chemin et, pour l'amour de Dieu, débarrasse-moi de ta personne !

— O ma vieille, lui cria le monsieur, je ne veux pas me disputer ; c'est toi qui as reçu ma mule de tes propres mains et j'aurai pour moi le témoignage des musulmans qui le certifieront contre toi ; pour moi j'estime que ma mule vaut cent pièces d'or.

— O mon bon monsieur, reprit la vieille, il m'est parfaitement indifférent que tu meures [d'un coup de sang] ou que la mort ne veuille point de toi, je ne te céderai cette poule pas à moins de cinq piastres.

— Attends un peu, méchante coquine, rouée friponne que tu es, lui cria le monsieur, je vais aller chercher un agent de police qui te traînera devant la justice. Or à

(1) Le texte arabe, qui est en langue vulgaire, est tellement corrompu, dans ce dernier passage, que je ne suis pas sûr de l'avoir interprété littéralement ; les arabisants en apprécieront la difficulté.

peine avait-il prononcé ces paroles, qu'un sergent de police vint de son côté. Arrive ici, ô sergent, lui cria le monsieur, et mène-moi cette vieille au palais de justice.

— Calme-toi, ô monsieur, lui observa le sergent, peut-être réussirons-nous à vous mettre d'accord, en sachant quelle est la cause de votre démêlé.

— Je suis un homme, lui dit alors le monsieur, qui m'acquitte ponctuellement des cinq prières aux heures déterminées; or, ayant été surpris par l'heure de la prière auprès de cette mosquée, j'ai confié ma mule aux mains de cette vieille et je suis entré pour prier et m'acquitter de la prière que j'avais à faire et qui est de prescription divine, puis, je suis sorti pour réclamer ma mule, mais la vieille a nié le fait et m'a dit : moi je n'ai pas vu de mule; c'est là ce qui vient de m'arriver, que le salut soit sur toi !

— J'ai parfaitement compris, monsieur, lui dit le sergent, la déclaration que tu viens de me faire, mais attends que j'ai entendu les explications de la vieille.

— Qu'as-tu à répondre à cela, ô vieille ? demanda le sergent de police, à cette dernière.

— O sergent de police, lui répondit la vieille, sache que je suis une personne respectable, débile, malheureuse et dénuée de ressources; je suis nue et ne possède pas même de quoi me couvrir; de plus, j'ai terriblement faim. J'ai songé alors à cette poule que j'avais chez moi et au dénuement dans lequel je me trouvais; je suis sortie pour la vendre et employer le prix qu'on m'en donnerait à apaiser ma faim, lorsque tout à coup ce monsieur s'est approché de moi et à voulu me prendre ma poule sans rien me donner; tel est mon cas, que le salut soit sur toi !

Or, rapporte le narrateur, le sergent de police était également sourd et n'avait rien entendu, ni rien compris.

O monsieur, dit-il, cette respectable vieille affirme qu'elle est ton épouse et que tu ne remplis point envers elle les devoirs qui t'incombent, que tu la laisses manquer de vêtements, tandis que toi tu es bien vêtu.

— Par Dieu ! ô mon frère, reprit le monsieur, je t'assure que je lui ai remis la mule en mains propres et j'ai des témoins musulmans qui attesteront contre elle le fait que j'avance.

— O ma bonne vieille, s'écria alors le sergent de police, tu n'es pas dans ton droit ; pourquoi donc, lorsque ton mari demande à cohabiter avec toi, le repousses-tu et lui cherches-tu querelle ? C'est là une chose qui n'est pas légale de ta part ; il est du devoir strict de la femme d'obéir au mari.

— O mon frère, répliqua la vieille, je ne lui cédaï cette poule qu'au prix de cinq piastres ; n'étais-je point raisonnable ? Mais, par déférence pour toi, je la lui donnerai maintenant pour quatre piastres.

— Par le Dieu Grand, s'écria là-dessus le sergent de police, j'ai passé toute ma vie à juger les différends des gens, mais je dois avouer que je n'ai jamais rencontré une affaire plus difficile à résoudre que la tienne ; chaque fois que je la dénoue d'un côté, elle se renoue de l'autre ; ah ! il n'y a de puissance qu'en Dieu le Haut, le Grand ! vraiment personne autre que le Qâdi ne saurait solutionner le cas qui te concerne. Nos trois personnages ne cessèrent de se chamailler jusqu'au moment où ils arrivèrent auprès de notre maître le Qâdi. Approche-toi, monsieur, dit le sergent de police à l'individu, et expose la plainte que tu portes contre elle.

Là-dessus, le monsieur s'approcha et dit : Sache, ô notre maître le Qâdi, que j'ai remis à cette vieille ma mule et que je suis entré dans la mosquée pour accomplir ma prière congrégationnelle. Lorsque j'ai eu terminé ma prière, je lui ai réclamé ma mule, mais elle m'a répondu par un refus.

— Voyons, vénérable matrone, dit le Qâdi, qu'as-tu à répondre à cela ? As-tu entendu ce que vient de dire ce monsieur, ton mari ?

— Parfaitement ! dit la vieille, je ne le conteste point ; sache, ô notre maître le Qâdi (puisse Dieu te donner une longue existence et t'accorder le Paradis comme dernière

demeure !) qu'il ne faut point t'attendre à ce que je te donne ni pièce d'argent, ni menue monnaie, car je suis une femme honnête, malheureuse, dans une situation précaire, débile et dans l'état que tu vois. Dans mon dénuement et souffrant de la faim, j'étais sortie pour vendre cette poule, lorsque j'eus la malchance de faire, par hasard, à la porte de la mosquée, la rencontre de ce monsieur — triste et fâcheuse rencontre d'un moment — qui a voulu me prendre ma poule, sans rien me donner et sans me la payer. Depuis ce matin jusqu'à cette heure, nous n'avons cessé de nous chamailler mutuellement ; il ne veut pas me lâcher, ni me laisser libre de la vendre à un autre ; voyons, ô notre maître le Qâdi (puisses-tu vivre de longs jours !), veuille bien, je t'en prie, examiner ma plainte ; a-t-il sur moi le droit de me prendre ma poule et de me faire mourir de faim ?

Or, le Qâdi, qui était également sourd, s'écria : ô monsieur, il est évident pour moi que les torts sont de ton côté et que tu dois être condamné à la répudier ; voyons, ô vénérable matrone [ajouta-t-il en s'adressant à la vieille], apporte-moi ton contrat de mariage, afin que je te fasse rendre par ton mari la portion de la dot qui te revient encore.

— Ce que vient de dire là le Qâdi, s'écria là-dessus le sergent de police, je vous l'ai déjà dit ; toi, ô monsieur, tu es condamné à lui fournir des vêtements durant sept ans et toi, ô vénérable dame, tu vas l'attendre ici le temps qu'il lui faut pour se rendre chez lui et t'en rapporter ce qu'il doit, sinon, dans ton intérêt, nous l'incarcérerons jusqu'à ce que tu sois contente de lui. Alors, la vieille, rapporte le narrateur, jeta la poule au visage du monsieur, en s'écriant : Tiens, la voilà la poule et fasse Dieu qu'elle ne soit point pour toi une source de bénédictions !

A ce moment, le sergent de police s'avança, s'empara de la poule et dit : je la prends en paiement de mes services ; quant à toi, ô monsieur, retire-toi et tâche de faire la paix avec ta femme. Là-dessus les assistants

pouffèrent de rire de cette histoire et de cette réunion de sourds ; ils cherchèrent la mule et l'ayant trouvée qui broutait, ils la saisirent et la ramenèrent au monsieur ; puis, ils firent pour la vieille une collecte de menue monnaie de bon aloi et la lui remirent, après quoi tout le monde s'en alla son chemin. Louanges soient rendues à Dieu.

G. RAT,

Membre de la Société Asiatique



Les Villages Gallo-Romains

AUX ENVIRONS DE TOULON



I

Le sol que nous foulons a gardé, à travers les temps, la trace du passage de ses anciens habitants ; et c'est une satisfaction pour le chercheur de trouver, sous ses pas, des preuves fidèles d'un passé lointain lui révélant les étapes des civilisations disparues.

Il nous a paru utile, au point de vue des études archéologiques, dans notre région, de relever soigneusement les endroits où se trouvent des vestiges gallo-romains, dans les environs de Toulon, en limitant nos premières recherches aux territoires des communes situées à l'ouest de notre ville.

Ces vestiges consistent en débris de toutes sortes de poteries, *tegulae*, *imbrices*, vases, amphores, *doliums*, fragments de bétons ou de mosaïques, qui gisent sur le sol, mêlés aux cultures, et que retourne fréquemment la charrue du laboureur.

À l cours de nos promenades, nous avons remarqué qu'en certains endroits, ces débris se rencontraient en plus grande quantité : il y avait eu là une agglomération, un village dont l'existence se trouvait ainsi signalée par les fragments de vases domestiques sortis inopinément du sol où ils étaient enfouis depuis des siècles.

La cabane du paysan qui habitait là, il y a près de de deux mille ans, a disparu, et nous nous reportons, par la pensée, à cette époque où l'homme des terres descendait au bord de la mer pour y échanger les produits de son industrie.

La somptueuse villa, elle aussi, s'est effritée sous la main impitoyable du temps, et, des restes informes de l'atrium, la pioche découvre à peine, çà et là, quelques fragments d'une délicate mosaïque.

Mais tout le sol est comme pétri des vestiges de ce passé et nous ramassons, à chaque pas, les débris de la vaisselle domestique qui a servi à l'ancien habitant de la contrée.

C'est le *dolium* énorme où se conservait l'huile, l'amphore qui versait le vin, la coupe fine de Samos où la lèvres s'est désaltérée. Le temps n'a rien pu contre ces témoins du passé ; il a pu moins encore contre la tuile à rebords, la *tegula* funéraire, enfouie profondément dans le sol, et protégeant les ossements du dernier gallo romain qui dort son éternel sommeil.

Il est de toute évidence que les vestiges anciens rencontrés dans notre région, n'appartiennent pas exclusivement à la seule période gallo-romaine.

De tout temps, des aventuriers venus de loin, avaient abordé les côtes celto-ligures.

Quand les pirates phocéens vinrent, à deux reprises, sur notre littoral où ils employèrent leur violence habituelle pour s'y établir et fonder Marseille, il y avait déjà plus de cinq cents ans que les Phéniciens entretenaient des relations commerciales avec les tribus liguriennes des côtes de la Méditerranée.

Les navigateurs venus de Tyr et de Sidon ont donc fréquenté les pays Celto-Ligures plus de mille ans avant J. C.

Mais les Phéniciens, qui ne bâtissaient que des huttes de bois ou d'argile, ont laissé peu de trace de leur séjour dans notre contrée.

C'est aux âges préhistoriques que se rapportent les quelques objets non gallo-romains que nous avons ramassés dans le cours de nos promenades. Ce sont des *haches* de la période néolithique trouvées à côté de fragments d'une poterie primitive, de cuisson rudimentaire.

Dans le cours de notre travail, nous nommerons simplement ces objets en indiquant la station où ils ont été ramassés.

Nous devons restreindre notre étude à la seule période gallo-romaine, celle qui suivit la conquête romaine, qui vit naître Toulon, et donna à la Provence, pendant plus de quatre cents ans, un haut degré de civilisation et une ère de tranquillité ; période qui ne finit qu'à la tourmente du V^e siècle, quand, sous la poussée formidale des invasions barbares, sombra la domination romaine dans la Gaule et que notre Provence, l'antique et belle *Provincia*, bouleversée par les envahisseurs, fut conquise par Euric, arrachée ensuite aux Visigoths par Gondebaud, puis aux Bourguignons par Théodoric et enfin livrée aux Francs par l'Ostrogoth Vitigès, en 540.

A l'époque où Jules César, vainqueur de Marseille, fit détruire les châteaux que les Grecs avaient, édifiés sur les côtes, les gens de Tauroentum, et du Brusq, s'étaient réfugiés dans un lieu désert de notre rivage, le quartier actuel de *Lagoubran* qui fut le berceau de Toulon et où, vers le II^e siècle, les Romains établirent une station maritime et, plus tard, la teinturerie en pourpre dont les auteurs se plaisent à parler.

Maîtres du littoral, les Romains se mêlèrent peu à peu aux Celto Ligures qui vivaient partout, dans les terres, sous la protection de leurs *oppida*. A cette époque, le sol se couvrit d'habitations, riches ou pauvres, surtout dans le voisinage des côtes ; et les tribus indigènes qui depuis nombre de siècles étaient en contact avec les peuples venus de loin, Phéniciens d'abord, avons nous dit plus haut, Grecs ensuite et enfin Romains, avaient

oublié les abris sous roche où les ancêtres menaient leur vie sauvage, pour se construire, eux aussi, des habitations plus commodes et jouir par leur travail, des aises de la vie, au même titre que les peuples conquérants à qui ils s'étaient mêlés.

C'est en présence du nombre toujours croissant des points habités que nous révélait la présence sur le sol des tessons de poterie romaine, que nous avons eu la curiosité de connaître le nombre de ces stations, ou villages, dans la seule région ouest de Toulon, c'est-à-dire aux environs d'Ollioules, sur un rayon de cinq à six kilomètres. Nous avons ainsi limité nos promenades dans une sorte de circonférence ayant pour centre le Castellas qui domine le vieux château féodal d'Ollioules, lequel semble garder l'entrée du vallon de la Reppe, comme une sentinelle avancée des *Gorges*.

Les bords de cette circonférence touchent, à l'est, le quartier des Routes, passent par Malbousquet et La Seyne, prennent une partie de la presqu'île Sicié et toute la charmante route de Sanary ; ils coupent à l'ouest, la pointe de la Cride et l'extrémité occidentale du Cerveau. Se dirigeant ensuite vers le nord et de là vers l'est, notre courbe passe d'abord au mont Cimaï, ensuite au point trigonométrique des Aiguilles et au Brousan ; enfin, après avoir traversé le plateau supérieur du *Bau de quatre heures*, elle rejoint, aux Routes, son point de départ.

Dans cette surface circulaire, relativement restreinte, si nous la comparons à la bande du littoral qui de Forum-Julū à Massilia a été le lieu de prédilection où sont venues les familles patriciennes de Rome, pour jouir de la douceur de notre climat, nous avons relevé trente trois centres d'habitations ou villages, auxquels, pour faciliter les recherches, nous avons donné le nom cadastral du lieu et un numéro d'ordre.

De nouvelles recherches feraient sans doute découvrir d'autres vestiges et viendraient grossir le nombre de stations relevées jusqu'ici ; surtout si, au lieu de n'explorer que les endroits actuellement habités, on poussait plus loin les investigations. Mais, si les débris de poterie ancienne qui gisent à la surface du sol, sont faciles à remarquer dans les endroits, où, à tout hasard, ils ont été sortis de terre par l'agriculteur, il n'en est pas de même des grandes surfaces couvertes de bois où seul pénètre le bûcheron et où la terre n'est presque jamais fouillée.

Nous apprendrions avec plaisir qu'intéressé par la lecture de notre étude, un amateur de la région concût le désir de continuer nos recherches. La chose est facile, car c'est un simple travail d'observation qui est à la portée de tous.

A ce sujet, quelques notes sur les poteries romaines ou grecques dont on rencontre tant de débris sur notre sol, compléteront avec fruit cette introduction.

Nous avons dit qu'à côté des fragments de tuiles plates à rebords nommées *tegulae* qui avec *l'imbrex*, ou tuile faîtière, servaient aux sépultures, on rencontre fréquemment des tessons de *dolium*.

Ce dernier mot s'applique aux vases de très grandes dimensions dont les Romains se servaient pour divers usages et notamment pour mettre le vin où il achevait de fermenter, avant de passer dans les amphores. Ce vase servait aussi à conserver l'eau ou les céréales. C'est la jarre, le cuvier antiques. Nous rencontrons ici cette poterie par gros morceaux et nous en avons conservé un qui n'a pas moins de 15 centimètres d'épaisseur ; c'est dire qu'il a appartenu à un *dolium* d'une énorme capacité. Nous citons, dans deux de nos villages gallo romains, les n° 9 et 31, des fonds de ces grands vases antiques qui, placés près de la ferme, reçoivent

l'eau de la pluie et servent d'abreuvoir aux animaux de la basse cour. Les grecs qui ont été les prédécesseurs des Romains et leurs maîtres dans l'art de la poterie, fabriquaient ces jarres — que par extension on nomme aussi amphores — de dimensions si grandes, qu'elles ne pouvaient être travaillées au tour de potier, mais construites à la main, à l'aide de plaques courbes de terre battue, placées par zones circulaires superposées et qu'on pressait pour les faire adhérer. On a pu ainsi construire des *dolia* de deux mètres de profondeur et le fameux *tonneau* où s'abritait Diogène-le-Cynique n'était autre chose qu'une grande jarre de potier.

Avec le *dolium* se ramassent fréquemment des débris d'amphores ou de diotras, de forme plus petite, vases communs à cette époque et servant à divers usages domestiques. Nous n'essayerons pas de les décrire car il en existe des spécimens de toutes dimensions dans les musées et dans des collections particulières.

Nous parlerons maintenant de la belle poterie de Samos dite aussi poterie sigillée à cause du *sigillum* qui est ordinairement gravé au fond du vase, et qui est la marque du potier. Ce genre de vase est de petite dimension; il en existait de diverses formes suivant l'usage auquel le vase était destiné : la coupe à boire était hémisphérique, le vase à onguent ou à parfum était allongé. La finesse de cette poterie est remarquable. Nous en avons trouvé des débris dans presque toutes les agglomérations mais nous avons remarqué qu'aux endroits où devaient se trouver les villas des riches familles romaines, les vases de poterie samienne étaient décorés d'ornements, de figures et de scènes mythologiques en relief. C'est à la station n° 8 que nous en avons ramassé les plus jolis échantillons

Ce nom de poterie samienne a été donné aux poteries romaines fabriquées de la fin du 1^{er} siècle avant Jésus-

Christ, à la fin du troisième de l'ère chrétienne, qui avaient une grande analogie avec celles provenant des célèbres fabriques grecques de l'île de Samos. La pâte de ces poteries est d'un rouge de cire à cacheter, avec un lustre brillant, vitreux, très mince, qui par lui même paraît sans couleur, mais qui rehausse le ton de la pâte. Les vases de cette sorte de poterie ne sont jamais recouverts de peinture, mais les ornements en relief dont ils sont enrichis sont de même couleur et de même nature que la pâte.

La poterie dite de Samos, dont nous trouvons ici tant de débris, est connue dans tous endroits où sont allées les légions et où les familles romaines ont habité. Les potiers romains de cette époque ont adopté un style tranché, particulier qui fait reconnaître le plus petit fragment de cette poterie, de quelque lieu qu'il vienne.

Les musées possèdent des vases entiers de cette délicate céramique. Dans nos champs, une pièce découverte dans le cours d'un défonçage agricole, tombe rarement entre les mains d'un connaisseur, et l'ouvrier des champs a tôt fait de briser volontairement en mille morceaux le vase antique qui ferait la joie d'un collectionneur.

Un jardinier d'Ollioules nous a raconté qu'il y a une quinzaine d'années, en défonçant son terrain, il trouva une certaine quantité de tombes contenant des urnes funéraires que son fils se plaisait à placer à quelque distance et qu'il cassait à coups de pierres. Ces urnes dont toute trace a ainsi disparu, appartenaient à des sépultures à incinération.

Que de documents intéressants se trouvent ainsi journellement perdus pour la science, par l'ignorance ou l'insouciance de l'homme qui n'a pas de culture intellectuelle !

Comme objets funéraires nous n'avons pu recueillir au cours de nos promenades, qu'un col de « fiole lucrymatoire » en verre irisé et un pot en forme de petit *pichet* ; mais ce dernier objet est moins ancien ; il a été trouvé dans une tombe de la période chrétienne.

Nous reparlerons ci-après de ces objets, en décrivant succinctement chacune des stations que nous avons relevées. Nous indiquerons les endroits où ont été ramassées des médailles et surtout ceux où l'on rencontre encore des restes de béton et de murs antiques qui ont résisté, jusqu'à ce jour, à l'action destructive du temps.

II

Dans la course à travers champs que nous allons faire, nous nous bornerons à donner une courte description des lieux, à en préciser la situation par le nom cadastral du quartier, suivi de celui du propriétaire du terrain et à fournir l'énumération des objets trouvés.

Pour rendre plus profitable notre promenade, nous nous servirons de la carte ci-jointe où se trouve indiqué l'itinéraire qui nous guidera successivement vers les trente trois stations qui font l'objet de notre étude.

1. Lagoubbran

Nous commencerons par le quartier de Lagoubbran qui est le plus rapproché de Toulon. C'est aussi l'endroit, avons-nous dit plus haut, voisin des lieux où les peuplades gallo-romaines, mêlées aux grecs de Tauroentum, ont fondé Telo-Martius.

Le point où nous avons trouvé le plus de vestiges est au bas de la propriété du baron Martin-d'Anos, au bord de la route de Toulon à La Seyne, et en face de l'entrée de l'école de Pyrotechnie. Ce lieu dénommé jadis *Port-d'Ollioules*, forme la limite Est du territoire de cette commune qui vient se terminer en pointe, tout près du bord de la mer, entre ceux de Toulon et de la Seyne.

Nous avons trouvé là des débris de toute sorte ; *tegulae*, *imbrices*, vases et amphores. De petits cubes provenant de mosaïques et des fragments d'enduits coloriés nous montrent qu'en cet endroit étaient bâties des habitations luxueuses, aussi les échantillons de la belle poterie samienne y sont nombreux ; le fond d'un vase de cette poterie porte le sigillum THATA (fig 7).

Il y vingt-cinq ans environ, lors d'un défoncement pratiqué à gauche du portail qui donne accès sur la route, on découvrit plusieurs tombes à *tegulae* et *imbrices*, c'est-à-dire, avec des tuiles plates disposées en forme de tente.

2. Petite Garenne

Nous suivons, à l'ouest, la ligne du chemin de fer, et, après un parcours d'un peu plus d'un kilomètre, nous arrivons à la « Petite Garenne ».

Là, dans les propriétés de MM. Debenez et le comte d'Es'ienne d'Orvès, nous ramassons des débris de tous les genres de poterie de l'époque qui nous occupe, y compris des spécimens de la poterie noire grecque.

Le principal centre de cette station est sur le petit chemin qui se dirige vers la route d'Ollioules. Après une grande pluie qui avait raviné ce chemin, on y voyait à fleur du sol, l'orifice d'un grand dolium.

Sur une longueur d'environ 80 mètres, une muraille en maçonnerie de construction moderne, a été posée sur un béton gallo-romain en briques concassées.

Le chemin dont il est ici question, nous conduira à « Quiez ».

3. Quiez

Le quartier de Quiez, dont le nom semble rappeler que les Romains en auraient fait un lieu de *repos*, est l'emplacement d'une station de grande étendue.

Les restes gallo-romains n'y sont plus bien nombreux, mais on en rencontre un peu partout, depuis la propriété Barry, au-dessous du chemin de la Cagnarde, jusqu'à la ferme de M. Dutheil de la Rochère, au-dessus de la route Nationale n° 8.

Les principaux dépôts sont près de la ferme du château de M. Robillard où, en outre des céramiques ordinaires rencontrées ailleurs et des tessons de poterie samienne, nous remarquons cette belle céramique grise, de pâte homogène et de cuisson parfaite, fréquente aux ruines des Gorges.

Nous pensons que ce village s'étendait jusqu'à la crête du mamelon des Darboussons où M. Ferrand mit à jour des tombes à tuiles plates.

La route nationale traverse à Quiez, la partie la plus importante de cette station. Lors du placement des fils télégraphiques souterrains les ouvriers découvrirent une tombe gallo-romaine. Sur le bord même de la route, au droit de la maison Bernard, se trouvent de nombreux échantillons et notamment du béton en briques concassées. Ce béton existe sur une longueur de cent mètres environ, à partir de l'origine du petit chemin qui conduit à la Cagnarde. Nous ne quitterons pas Quiez sans dire que les agriculteurs y trouvent assez fréquemment des monnaies romaines.

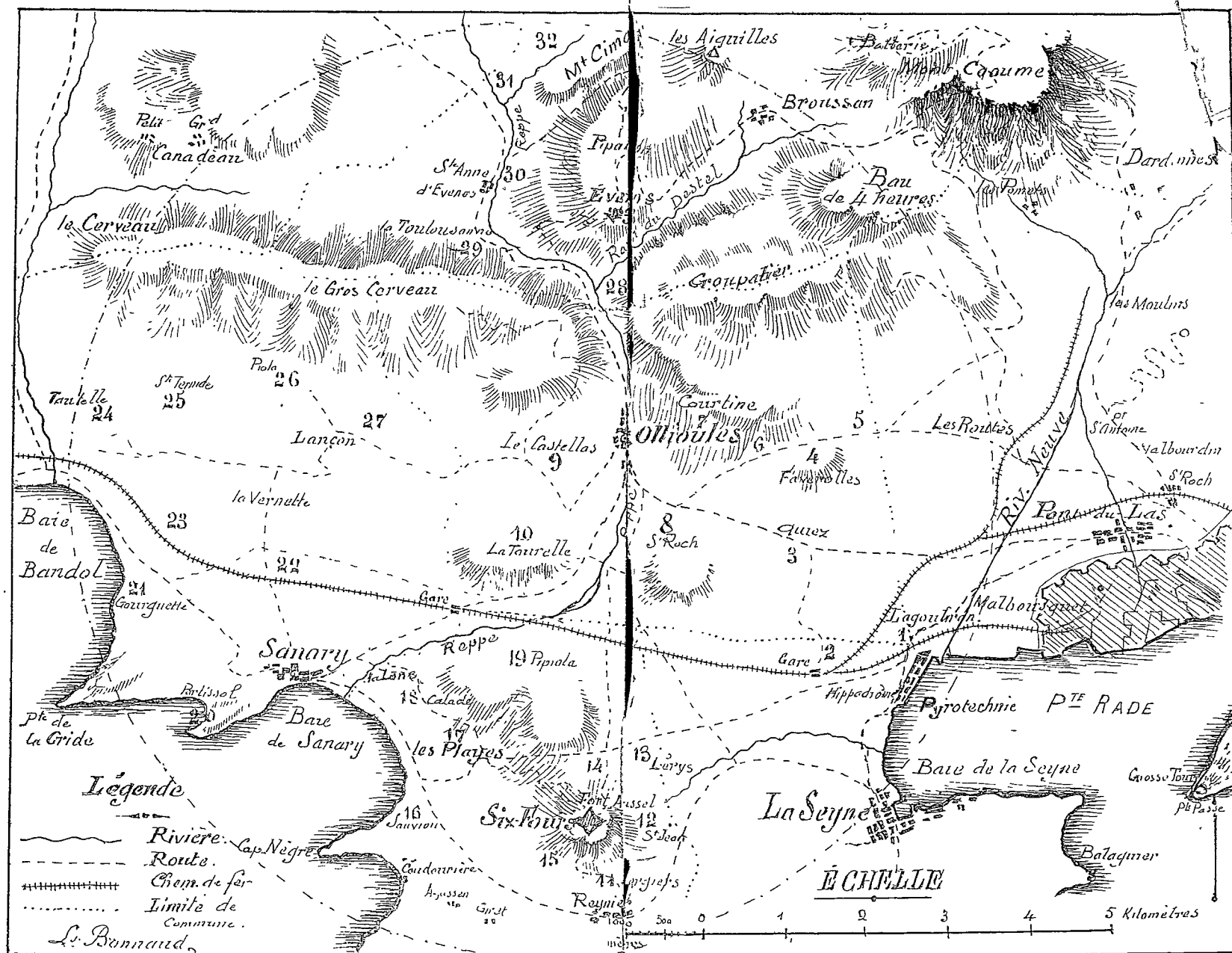
4. Faverolles

A deux kilomètres au nord de Quiez sont les restes du village disparu du quartier de Faverolles.

Cette station est dominée, à l'est, par un mamelon qui a dû servir d'oppidum.

La villa du Dr Rit est coquettement placée sur cette hauteur d'où l'on découvre la mer, à travers le paysage.

De nombreux débris gallo-romains se trouvent sur la propriété de M. Fauchier-Auban, depuis le chemin qui



2-2-2

1

1

passé devant la chapelle, jusqu'à la terre de M. Courdouan, au Sud.

Au pied d'un vieux mur qui limite la propriété de ce dernier, a été découverte une tombe formée de tuiles plates.

5. La Cordeille

Au quartier de la Cordeille, dans les propriétés de MM. Fabre et de Martinenq, et tout particulièrement sur le versant sud du parc de M. Fabre, nous avons trouvé des tessons de poterie grossière (tégulæ, doliums, amphores, etc.) ainsi que quelques échantillons de poterie sigillée.

A l'ouest de cette station, le fermier, M. Davin, pratiquant un défoncement, en 1891, découvrit des fondations formées de poudingue et d'un béton fait de gravier et de fragments de poterie ancienne.

6. La Rouvière

Nous suivons, à l'ouest, l'ancien chemin d'Ollioules, et nous atteignons le plateau du quartier de la Rouvière, où dans les propriétés de MM. Infernet et Clarian, et sur un espace d'environ un hectare, se rencontrent des échantillons de diverses poteries gallo romaines.

7. La Courtine

Nous continuons à nous rapprocher d'Ollioules et nous arrivons à la station de la Courtine, située au chemin de la Tour, dans la propriété de M. Chabrier. Cet endroit est dominé, au nord, par la montagne nommée Courtine d'Ollioules, où se trouve un oppidum remarquable, le plus beau de la région, signalé en 1892 ⁽¹⁾ et dont nous ferons prochainement le relevé graphique pour être transmis à la Commission des Enceintes de la Société Préhistorique de France.

M. Fillon, ancien propriétaire du terrain, y a découvert

(1) C. BOTTIN. — *Le Camp de la Courtine*. — Draguignan, imprim. Burles.

lors d'un défoncement, plusieurs tombes gallo romaines.

Nous y avons trouvé un bronze de Gordien-le-Pieux, une petite meule en basalte ainsi que deux *haches gauloises* de l'âge de la pierre polie. (fig. 7).

8. Saint-Roch

C'est à Ollioules même que se trouve cet habitat gallo-romain, un des plus importants de notre série.

Les débris en sont parsemés sur les propriétés de MM. Marguerite et Fenouillet (ancien domaine Couret) ; ils se rencontrent, en descendant jusqu'aux bords de la Reppe, depuis la partie élevée sud-est du magnifique parc actuel qui est un des ornements de la petite ville d'Ollioules.

Dans ce vaste espace, on rencontre des vestiges de tout ce qui se rapporte à la période gallo-romaine et surtout des restes indiquant que de riches villas y ont été bâties par des familles patriciennes.

En effet, on ramasse là des cubes de mosaïques, des fragments d'enduits coloriés et de belle poterie samienne avec sigillum. La poterie rose nous donne des dessins en relief de toute beauté représentant des ornements très variés et des sujets mythologiques. (fig. 9, 10, 11).

On a trouvé à Saint-Roch de nombreuses médailles romaines.

La crête du mamelon qui domine l'emplacement du village a pu servir d'oppidum, et ce qui est à peu près certain, c'est qu'il y a existé un tumulus. Nous y avons ramassé un dé en bronze, quelques tessons de poterie noire presque sans cuisson, de la période néolithique et quelques échantillons de la période celto-ligure.

Le baron Godinot, qui possède ce terrain, nous dit que ses fermiers avaient trouvé des ossements humains sur la partie la plus élevée du monticule et que dans un sentiment de respect, il a fait ramasser et enterrer ces restes. Il avait, sans s'en douter, laissé détruire un tumulus dont l'étude aurait fait les délices d'un archéologue.

La partie la plus basse, vers Ollioules, appartient à M. Audibert ; celui-ci, lors du défoncement de son jardin, en 1884, découvrit une grande quantité d'ossements humains, des tombes à *tegulæ*, des poteries de toute sorte, et surtout des vases sans anses, à col assez étroit que son fils, alors jeune, se plaisait à casser et dont quelques uns renfermaient des crânes humains.

C'étaient des urnes funéraires, ou mieux, cinéraires.

On sait que tant que dura l'usage de brûler les corps, chez les Romains et dans les Gaules, c'est-à-dire pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, les cendres étaient recueillies avec les restes d'ossements et placées ensuite dans des urnes assez grandes, à ouverture large et fermées ensuite.

Nous avons encore trouvé, dans cette station, un col de fiole lacrymatoire (fig. 5) en verre irisé et la meule gisante d'un petit moulin à huile en basalte. (fig. 16).

9. Le Castellas

Pour aller au quartier du Castellas il nous faut traverser Ollioules et prendre le chemin qui serpente sur les flancs pittoresques de la colline qui porte le vieux château.

Nous sommes maintenant à l'opposé de Saint-Roch, au nord-ouest et au dessus d'Ollioules, sous l'ancien camp de Sainte-Barbe, près de la route du Gros Cerveau, dans les propriétés de MM. Rebufat, Long et Tassy.

Objets trouvés : débris de poterie grossière ; quelques échantillons de samienne ainsi que de celle vernissée d'un beau noir de la période grecque ; une petite meule en basalte. Fond d'un grand dolium, chez M. Long, servant d'abreuvoir pour ses poules. De plus, quelques haches de la période néolithique, ramassées par M. Emeric.

Nous avons remarqué que les ruines du château féodal reposaient sur des restes gallo-romains.

10. La Tourelle

A deux kilomètres, sud ouest du château d'Ollioules, se trouve le quartier de la Tourelle qui prend son nom des deux tours qui décorent le château moderne de M. Dutheil de la Rochère.

L'emplacement du village gallo-romain empiète sur les territoires des deux communes d'Ollioules et de Sanary.

Les quelques collines basses qui l'entourent ont une ouverture qui débouche, au sud, vers l'usine électrique.

Objets trouvés : Grosse plaque de béton en briques concassées provenant du sol d'une maison de l'époque gallo-romaine — Le fermier Artigues a ramassé de nombreux tessons de poterie sigillée et un grand bronze de Claude. M. Bagnès, fermier de M. Levens, a découvert des ossements mêlés à des fragments de tuiles plates à rebords.

Les neuf stations qui suivent (numéros 11 à 19) appartiennent à la commune de Six-Fours dont le territoire est semé de petits hameaux disposés gracieusement dans la plaine, tout autour de la haute montagne, au fort superbe qui protège, au loin, les côtes ensoleillées de la presqu'île de Sicié.

11. Les Vergiers

Les Vergiers se trouvent au dessus de Reynier, vers Six-Fours, à l'est de l'ancien chemin de la Calade, au bas de la première lisière de pins, dans les propriétés Ayasse et Gardon.

Les débris de céramique se rencontrent tout particulièrement dans la première *faisse* cultivée. Le propriétaire du terrain s'est servi de débris de doliums dans la construction des murs de soutènement de ses planches de culture.

Pas de poterie samienne, mais des fragments de vase

vernissé d'un beau noir de la période grecque et une rondelle percée de deux trous, comme on en rencontre dans quelques stations, et qu'on considère comme des poids de filets ou des opercules d'amphores.

12. Les Crottes

Située à l'est de Six-Fours, cette station qui peut aussi porter le nom de Saint-Jean-le-Vieux — *Sancti-Johannis-de-Crotta*, dans les archives — est dans la propriété de M. Aiguier, au pied d'une colline de pins et de chênes verts et près d'un vieux chemin *caladé* qui se dirige vers le fort.

Le sol gallo-romain y est recouvert ou mélangé de restes de constructions moins anciennes. Il y aurait eu là, dit-on, une chapelle, ou un petit couvent, ayant appartenu aux moines de Saint-Victor.

Un défoncement, fait en 1900, mit à jour une grande quantité de squelettes humains, des débris romains ainsi que les deux tiers du *catillus* d'une petite meule en basalte. Les squelettes appartenaient probablement au cimetière du couvent, puisque M. Giloux, occupé à ce défoncement, nous donna un petit vase funéraire, sorte de *pichet* trouvé près d'un squelette et qui appartient à une sépulture de la période chrétienne. — On sait que les chrétiens, sans adopter entièrement les usages des Romains et des Gaulois, ont placé, pendant longtemps, et jusque vers le XIV^e siècle, de petites urnes dans leurs sépultures, à côté des squelettes, dans des positions constantes que les antiquaires ont reconnues et même cherché à expliquer.

13. Lerys

Ce village occupait le mamelon boisé du quartier cadastral de Lerys.

Gros débris gallo romains au versant nord du mamelon, sur le sentier qui de la route des Playes, conduit à celle d'Ollioules - La Seyne. Au versant sud, les débris sont nombreux et variés, surtout dans la propriété Davin où nous avons aussi trouvé un fragment de meule en basalte.

14. La Pelugue

Station non loin de la précédente, au nord de Six-Fours, dans propriété du colonel Derbès. Il n'a été trouvé des tessons de poterie romaine que dans les endroits où le sol a été fouillé pour les défonçages culturaux.

15. La Meynade

A la Meynade, située près des Catalans, au sud de Six-Fours et dans la propriété de M. Timond, nous avons remarqué les genres de poteries rencontrées ailleurs, plus des fragments *d'ampulla* et d'une sorte de céramique de pâte blanche, émaillée d'un beau vert ; ce dernier échantillon nous paraît appartenir à une période moins ancienne.

16. Sauviou

En nous dirigeant, à l'ouest, vers la mer, nous trouvons une station gallo-romaine, au quartier de Sauviou, dans la propriété de M. Vernier.

Outre les débris ordinaires disséminés sur le sol, nous trouvons ici des plaques d'enduits coloriés, le fond d'un vase vernissé en noir de la période grecque, quelques pans de murs anciens et un sol de maison en béton de brique concassée. M. Vernier nous a dit que l'ancien propriétaire du terrain y avait découvert plusieurs tombes à tuiles.

17. Les Playes

L'emplacement où est situé l'important hameau des Playes a été occupé par un village gallo-romain d'une grande étendue. Les vestiges se trouvent sur les propriétés de MM Reymonenq, Boyer, Minjaud, Bernard Bruno et Imbert.

On trouve, au bas du terrain de M. Minjaud, un *clappier* de pierres contenant une grande quantité de fragments de grosse poterie gallo-romaine ; un bord de dolium a une épaisseur de 15 centimètres et l'ouverture de ce vase — formant un cercle dont il nous a été facile de déterminer le rayon — avait eu un diamètre de 0^m, 70. Une brique porte la marque du potier L. HER. OP. (*Lucius Herennius opifex*) fig. 4.

18. La Calade

Le chemin de la Calade est l'ancienne voie pavée qui partant des hauteurs de Six-Fours, descend à la Rouvière, près de l'ancien bassin, traverse la plaine des Playes et vient aboutir au quartier de la Lône, près de Sanary, aux bords marécageux de la Reppe, aujourd'hui assainis. Ce chemin porte l'appellation provençale, bien significative, de *Camin Roumiou* (romain).

C'est dans la propriété Pignol, à mi-chemin entre les Playes et la Reppe, que nous trouvons notre station gallo-romaine.

En 1895, au cours d'un défoncement, M. Pignol mit à jour des tombes faites avec des briques à rebords.

19. Pipiola

De la « Lône », on se dirige, au nord-est, par un sentier bordé d'un frais gazon, vers l'antique quartier de Pipiola, situé, non loin de la gare du chemin de fer, sur la rive gauche de la Reppe, où était bâtie la plus ancienne chapelle des environs.

On rencontre les débris gallo-romains sur le petit chemin qui contourne les propriétés de MM. Bourdin et Fournier Cartier. Papiola est la dernière de nos stations trouvées sur le territoire de Six-Fours.

Nous descendons vers Sanary par les méandres de la Reppe, et nous profitons d'une halte dans cette charmante petite ville pour aller à la Mairie, consulter le plan cadastral. Nous y puisons d'utiles indications pour la topographie des huit stations suivantes, rencontrées sur différents points du territoire de la commune.

20. Port-Issol

A quelques centaines de mètres, à l'ouest de Sanary, se trouve la petite anse de Port-Issol à laquelle on accède par un chemin bordé de charmantes villas. L'étymologie latine de ce lieu (*portus solis*) laisserait croire que la position de cette plage, abritée des vents d'est par la hauteur d'une presqu'île qui s'achève, au sud-ouest, en un pittoresque promontoire, aurait séduit les Romains qui y avaient établi des constructions dont nous voyons des traces nombreuses.

La nature argileuse du terrain leur avait permis d'y construire un four à céramique dont on reconnaît encore les restes. La grande quantité de fragments de vases de toute sorte et surtout d'amphores à deux anses, sortis du sol, lors du défoncement opéré par M. Gilardo, ne laisse aucun doute sur l'importance de la fabrication de grosse poterie qui s'y est pratiquée pendant la période historique dont nous nous occupons.

Nous avons aussi trouvé de la poterie fine de Samos.

Un fait naturel, assez curieux, s'est produit à Port-Issol où le sol descend en pente douce vers la mer : l'argile du terrain s'est diluée peu à peu sous l'action de la

mer, celle-ci, gagnant insensiblement l'intérieur des terres a fait reculer le rivage et elle a formé, sur ses bords, une falaise à pic au haut de laquelle on voit avec stupéfaction, le sol en béton des anciennes maisons gallo-romaines, suspendu en voûte, à trois mètres au-dessus du sable. De temps à autre, d'énormes fragments de ce béton tombent sur la grève, et les eaux ensevelissent dans un éternel oubli ces derniers vestiges du passé.

Cette situation rend plus intéressante encore cette plage que les amateurs de bains ont choisie pour y placer des cabines qui décorent gracieusement le paysage.

Un antiquaire de nos amis, M. Icard Nazaire, a ramassé à Port-Issol et dans les alentours, de nombreuses médailles romaines ; il nous a montré notamment trois pièces de Tibère, une de Claude 1er, un grand bronze de Néron (Rome assise), une monnaie de Tranquilline, femme de Gordien III.

La Gorguette

Nous trouverons, à la Gorguette, une station encore au bord de mer, tout aussi importante, sinon davantage, que celle que nous venons de décrire.

Pour y parvenir, nous ne suivrons pas le rivage dont les accidents nous fourniraient une route fort pittoresque, sans doute, mais difficile et surtout trop longue. Nous remontons la côte nord qui domine l'anse de Port-Issol, et après avoir traversé un joli bois de pins, nous accédons au chemin de Grande communication, N° 16 qui va de Sanary à Bandol. Cette voie, d'un état parfait d'entretien, nous conduit en ligne droite à la Gorguette.

Ce village gallo-romain se trouvait à la naissance du cap de la Cride dont on voit, au sud, la pointe avancée.

Le nom bien significatif de ce quartier est évidemment tiré de la disposition heureuse du terrain qui est en forme de berceau, de gouttière (*gouargo*, en provençal).

L'anse de la Gourguette forme une plage magnifique pour la saison des bains, elle est formée, au nord, d'un dépôt d'alluvions de terre à céramique et, au sud, d'un poudingue assez compacte pour recevoir un polissage et servir aux constructions de luxe.

Les restes du village gallo-romain se montrent depuis la lisière maritime, sur une longueur de plus de 600 mètres, du sud au nord, en partant des villas de MM. Nègre, Argalier et Cadière, ils traversent la route de Sanary à Bandol ; on les remontre dans les propriétés Canolle et Andrac et ils atteignent la limite sud de la « Plaine du Roy », dans la propriété de M. Gastinel où subsiste une ancienne muraille en moyen appareil et un gros banc de béton en briques concassées.

Près de la plage, on voit les débris d'un four à céramique. En 1907, lorsque M. Nègre faisait les fondations pour sa villa, on mit à jour des pans de muraille ancienne et le sol d'une maison formé de plusieurs couches de béton.

Les Romains ne sont pas les seuls à avoir profité de la beauté de ce site, car en ce moment, une Société ayant fait l'acquisition du vaste domaine de M. Nègre, a opéré, à travers les belles pinèdes, le tracé de boulevards, de l'emplacement de jolies villas et d'un vaste hôtel pour attirer à la Gourguette les amateurs de la belle nature.

Les gallo-romains paraissent s'être portés de préférence, vers le nord de cette région, afin sans doute, d'éviter les rafales du mistral, car ainsi qu'on peut s'en rendre compte au moyen de la carte, la plage de la Gourguette, comme celle de Port-Issol, est exposée aux vents de nord ouest.

22. La Millière

Sous un même numéro, nous groupons quelques stations que nous avons relevées au nord-est de cette

région. Ces stations sont *La Millière*, *Luide*, *La Picotière* et *La Vernette*, toutes situées dans une même plaine en pente vers Sanary, traversée par le chemin de fer et limitée, à l'ouest, par les bords du plateau déjà nommé sous le titre de « Plaine du Roy ».

Le château de Millière est au sud-est et au commencement de cette plaine. Le propriétaire, M. Canolle, nous a dit qu'au cours du défoncement de son terrain, des tombes à tuiles plates à rebords ont été découvertes. Le nom de Millière semblerait avoir été tiré de l'existence, en cet endroit, d'une borne milliaire romaine qui aurait servi à désigner le quartier.

La station toute proche de *Luide* se trouve entre le chemin de fer et la naissance d'un sentier qui conduit au port de la Gourguette, au coin de la propriété de Châteauvert appartenant à M. Giraud. On voit là de nombreux débris gallo-romains, dans la construction d'une muraille ancienne où l'on a employé surtout des tessons de tuiles à rebords, en guise de moëllons. Autres objets : grand bronze romain et fragment de meule en basalte.

La Picotière est plus vers l'ouest, sur la propriété de M. Roche, au sud de la ligne du chemin de fer et à l'ouest du pont dit « de la Conférence ». Débris gallo-romains entassés sur un terrain inculte et provenant des défoncements voisins ; fragments de béton et meule en basalte.

La Vernette est au nord de la plaine, sur les propriétés de MM Pignol, Bruno et Gaudimas. Cette station occupe une assez grande étendue et c'est dans le terrain Bruno que les vèstiges se montrent le plus nombreux. Parmi les objets ramassés, nous citerons un fond de vase de poterie samienne avec le *sigillum* NEL.

23. Logis-Déprad

Station située au pied du versant nord de la « Plaine du Roy » sur les propriétés de MM. Sayou, Boyer et Toussaint, dominée par un mamelon qui semble avoir servi d'oppidum. On y trouve tous les genres de céramique rencontrés ailleurs et quelques beaux échantillons de poterie sigillée. Chez M. Boyer, beaux bétons gallo-romains.

24. Tautelle

Les vestiges de ce village se trouvent sur le mamelon de la Tautelle, propriété de M. Gast. Il y a quelques années en faisant un défoncement à l'est de la colline on mit à jour une tombe à tegulæ et imbrices, contenant des vases qui ont été brisés, et une pièce de monnaie qui fut déposée à la mairie de Sanary ; le squelette que renfermait la tombe fut porté au cimetière de cette ville.

25. Sainte Ternide

Sur les propriétés de MM. Claude Brun et Audiffren, au quartier de Ste-Ternide, on rencontre de nombreux débris gallo-romains tels que vases, doliums, tegulæ, imbrices et principalement le long d'une muraille qui sépare les deux propriétés où l'on voit encore un fragment de meule en basalte.

26. La Piola

La Piola se trouve, comme la précédente station, au pied des derniers contreforts du Cerveau, dans la région nord du territoire de Sanary). Les vestiges gallo-romains, d'une certaine importance, se trouvent dans les propriétés de MM. Baylon et Brun et sur une longueur d'au moins 500 mètres. — On y ramasse de nombreux échantillons de poterie rose samienne et aussi de la belle vernissée noire de la période grecque. — Petite meule en basalte.

27. Lançon

Nous continuons à nous diriger, vers l'est, dans la même zone, c'est-à-dire, au pied du gros Cerveau, et nous arrivons à la station de Lançon, la dernière du territoire de Sanary, qui est assez étendue pour atteindre les limites de la commune d'Ollioules.

Lançon où, sauf pour la céramique fine, nous ramassons des débris de toutes les grosses poteries gallo-romaines, se trouve principalement au confluent des deux torrents, celui de la Demique à l'est, et la Fontette à l'ouest, sur les propriétés Brun, Tremellat et Becco.

Une trouvaille assez importante y fut faite, en 1903, au cours d'un défoncement pratiqué par M. Brun. Celui-ci recueillit dix pièces grecques, qui nous furent offertes, mais à un prix trop élevé.

Sur le sol de cette station qui s'étend au loin, en amont du torrent de la Démique, on rencontre encore des fragments de meules en basalte et des débris de grands doliums.

28. Gorges d'Ollioules

La première des six stations que nous avons trouvées sur le pittoresque territoire d'Evenos, est située en pleines Gorges, à l'endroit où elles se montrent d'une saisissante beauté sauvage.

Nous sommes au confluent de la Reppe et du Desteou; l'ampleur et le silence du paysage sont impressionnants.

Les vestiges gallo-romains occupent l'étroit plateau qui s'est formé entre la rive gauche de la Reppe et la droite du Desteou, à l'endroit même où les deux cours d'eau se joignent. C'est un lieu plein d'attraits pour l'archéologue.

Nous trouvons là les restes d'un pauvre village du moyen âge qui fut assis sur des débris néolithiques. A

quelques pas, sur les bords escarpés du Desteou, est l'entrée d'une grotte profonde qui a certainement abrité l'homme préhistorique. Nous ne nous attarderons pas sur l'étude de ces lieux d'ailleurs déjà décrits ⁽¹⁾ et qui malgré les fréquentes visites des chercheurs, nous ont encore fourni quelques monnaies, dont un argent moyen de Domitien, une belle pièce d'or d'Honorius (fig. 17) et une quinaire d'arg. de la Républ. Marseillaise représentant la tête de Diane.

29. La Toulousanne

Si, du confluent du Desteou, nous remontons, au nord-ouest, le cours sinueux de la Reppe, nous jouirons de tous les charmes que présente l'étrange *défilé* que les auteurs de « guides » ne manquent pas de recommander aux touristes.

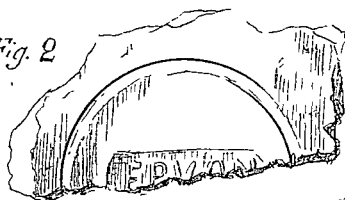
Après un parcours de quelques centaines de mètres, nous apercevons, à droite, le pont de la Venette où débute le chemin raboteux qui monte au vieux château d'Evenos dont les massives murailles se montrent sur les hauteurs et semblent protéger le voyageur engagé dans le sombre et légendaire couloir des Gorges.

Encore un kilomètre de chemin et nous sommes dans la belle plaine de Sainte Anne. A notre gauche se trouve la Toulousanne.

Cet habitat gallo-romain qui est dans la propriété de M. Chancel, ne manque pas d'intérêt. Outre les débris de vases de toute sorte, sortis de terre au cours d'un défoncement agricole et portés en tas sur les bords du bois voisin, nous rencontrons une grande quantité d'éclats de silex. Cette circonstance semblerait indiquer sinon un atelier de fabrication de l'âge de la pierre — ce qui, pour

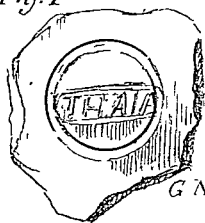
(1) BOTTIN, *Mémoire sur les Ruines des Gorges d'Ollioules*, Bulletin de l'Académie du Var, 1897.

Fig. 2



Grand'Nauvrette

Fig. 1



Poterie
sigillée

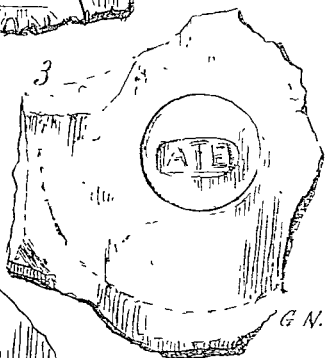
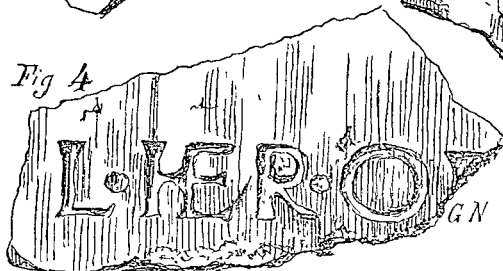
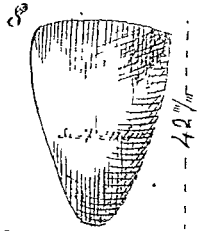
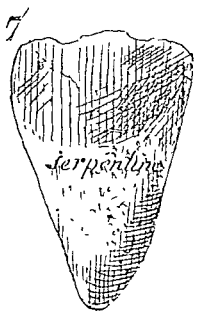
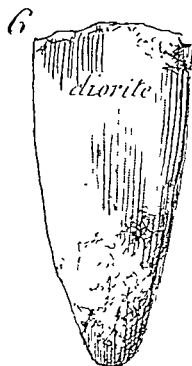
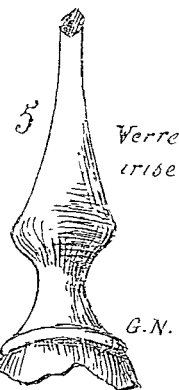


Fig. 4

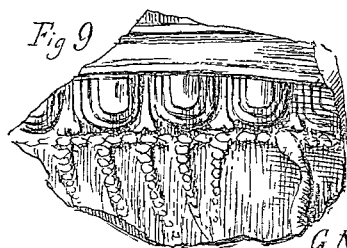


Brique de 29^{mm} d'épaisseur.



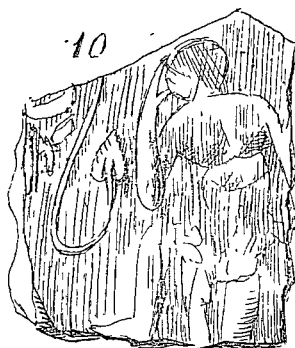
L. Bonnaud

Fig 9



G.N

10



G.N

11



1/2 G.N

Poterie samienne

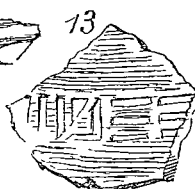
12



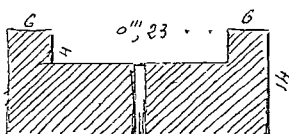
1/2 G.N

Poterie grise

13

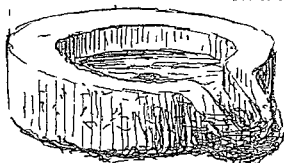


1/2 G.N



16

Basalte



20



1.13

Basalte

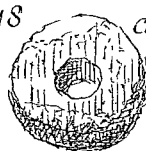
17



0.7

G.N

18



Calcaire

G.N

L. Bonnaud

le moment, nous paraîtrait une hypothèse un peu risquée — mais un lieu d'exploitation de « pierres à fusil ».

Des monnaies romaines (que nous ne possédons pas) ont été trouvées à la Toulousanne. A côté de cette station est le vaste terrain occupé par les fameux *Grès de Sainte-Anne* dont l'aspect mamelonné est si curieux.

30. Les Ermites

Cette station pourrait s'appeler « Sainte-Anne-d'Evenos »; en effet, le quartier des Ermites touche aux maisons du village et c'est à une centaine de pas des bords du torrent, rive gauche, sur les propriétés Bardin et Barry que nous voyons les vestiges anciens. La maison de campagne Bardin a évidemment été édiflée sur des ruines gallo-romaines, car le sol de la terrasse est composé de plaques d'un béton fait de briques concassées.

En 1887, un défoncement y mit à jour des tombes à briques.

Fond d'un grand dolium, dans l'écurie de M. Barry. — Fragment de béton de 1^m,10 X 0^m,90, avec bordure et creux au milieu, laissant supposer qu'on est en présence d'un *lit* de presse à raisin.

31. Plaine de la Reppe

Au sortir de Sainte-Anne d'Evenos, en allant au nord, vers le Beausset, s'ouvre une longue plaine, formant berceau, où la Reppe commence son cours.

C'est au droit de la borne kilométrique 15, dans la propriété Daumas, et autour d'une vieille bâtisse, que le sol est jonché de tessons de poterie gallo-romaine.

L'existence de cette station située en partie sur le territoire du Beausset, nous a été signalée par M. le Curé de Ste Anne qui s'est intéressé à nos recherches.

— Cols d'amphores, béton, un moulin en basalte presque complet avec *méta* et *catillus*. Un défoncement très récent

a mis à jour des restes de constructions gallo-romaines et quelques débris de poterie samienne.

32. Courentille

Ce village se trouvait sur la lisière d'un mamelon planté de pins, appartenant à M. Chancel ; il s'étendait, à l'est, dans la partie aujourd'hui cultivée de la propriété Durbec où l'on remarque des pierrailles mêlées à une grande quantité de débris de grossière céramique gallo-romaine.

Un de ces tas recouvre un solen béton ancien avec, au centre, une sorte de cuve, (peut être une tombe commune) d'environ $3^m,00 \times 1^m,50$, sous une voûte de $1^m,50$ de hauteur.

M. Durbec nous a dit avoir trouvé, à quelques pas de là, un puits et des tombes qu'il a de nouveau recouverts de terre.

33 Evenos

Nous arrivons au terme de nos promenades.

La dernière station qui nous reste à visiter, celle d'Evenos, est la plus intéressante à tous les points de vue. Géologie, archéologie, histoire, tourisme, tous les attrails s'y trouvent réunis pour l'homme d'étude et l'amateur.

La présence à Evenos d'objets provenant de la période néolithique ne laisse aucun doute sur l'existence d'un *oppidum* dont la nature aurait fait presque tous les frais de défense. L'homme des temps préhistoriques a occupé cette hauteur d'où il apercevait le défilé des Gorges et les plaines d'Ollioules s'étendant jusqu'à la mer.

Les pierres des murs cyclopéens de cette époque primitive ont servi, quelques milliers d'années plus tard, à l'édification des hautes murailles du donjon féodal encore debout, ainsi qu'à la construction des pauvres maisons du moyen-âge qui sont à ses pieds ; mais les traces de l'oppidum n'ont pas complètement disparu. En dehors

des remparts, qui forment une première enceinte, on peut distinguer les restes de deux enceintes en pierres sèches, distantes de dix à vingt mètres l'une de l'autre. Du côté de l'est, la plupart des pierres ont été utilisées pour dresser les murs de soutènement des terrains mis en culture ; au-dessous du cimetière, il reste des vestiges sur une longueur de cinquante mètres. Au sud, les murs montrent une épaisseur de deux mètres. Au sud-ouest, on remarque, sous un grand éboulis de pierres de la troisième enceinte, une dépression circulaire qui semble indiquer l'emplacement d'un ancien puits.

Les objets que nous avons ramassés, appartenant à la période néolithique, sont : quelques tessons de poterie de cuisson rudimentaire, deux haches polies (fig. 6), une « perle gauloise » en calcaire tendre (fig. 18), plusieurs beaux silex dont une flèche à ailerons, pedunculée, mais dépourvue de sa pointe (fig. 19).

Nous avons trouvé aussi des échantillons d'une céramique moins ancienne, formée d'une pâte d'un gris cendré, assez bien cuite. Le vase dont nous possédons un fragment est de forme basse ; il était d'une dimension à peu près équivalente à celle d'un plat ordinaire de table, car l'orifice, bien plus étroit que la panse, offrait un diamètre de 14 centimètres. Un dessin à combinaisons de lignes droites règne sur le pourtour extérieur du col ; cet ornement n'étant pas répété symétriquement, laisserait supposer qu'il représente une inscription de genre hiéroglyphique.

La période gallo-romaine est représentée à Evenos par quelques tessons de poterie et surtout par le bas-relief du « dieu Mars » dont nous parlerons ci-après. On pourrait objecter que ces trouvailles ne sont pas nombreuses ; mais il faut tenir compte des bouleversements que le sol a dû subir, au Moyen-Age, lors de la construction du château féodal et des maisons du village ; bouleverse-

ments suivis, dans les temps modernes, de faits historiques violents dus à l'importante situation stratégique du lieu.

Comme marque de leur séjour sur la hauteur d'Evenos, les Romains ont donc laissé un bas-relief taillé dans un bloc de basalte de 1^m,13 de hauteur sur 0^m,70 de largeur, dont le poids n'est pas inférieur à 300 kilos.

L'existence de cette pierre aux trois quarts enfouie sous les ronces de la 3^e enceinte, vers la pointe sud-est, nous avait été signalée par M. Pelissier. Les gens d'Evenos appelaient « Télémaque » le personnage représenté, à cause de son costume guerrier formé de la cuirasse collante, avec la jupe qui en est l'appendice ordinaire et le casque (fig. 20).

Dégagée et mise au jour, la pierre fut photographiée. le dessin fut soumis par le D^r Guébbard à la Société des Antiquaires où M. Espérandieu et M. Héron de Villefosse trouvèrent à l'ensemble une allure de « dieu Mars ».

M Espérandieu qui a publié, sous les auspices du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, le *Corpus* de tous les bas-reliefs romains, a désiré recevoir personnellement une photographie du « Télémaque » qui se trouve maintenant décrit et figuré dans le 2^e volume de cette grande publication que possèdent toutes les Sociétés savantes de province qui, comme l'Académie du Var, sont correspondantes du Ministère.

Le « dieu Mars » est maintenant la propriété du comte de la Phalègue qui l'a fait placer dans la « Salle des Gardes » de l'antique manoir.

L'opulent possesseur du château d'Evenos, amateur éclairé d'archéologie, a eu l'heureuse idée d'affecter cette « salle » à la création d'une sorte de musée où seront réunis les objets de tout genre, ayant un intérêt scientifique, trouvés dans son domaine et dans les environs. Il

nous a montré le col d'une fiole lacrymatoire en verre ramassée à Evenos

Nous espérons que les quelques lignes que nous donnons sur notre dernière station, ainsi placée en un si pittoresque paysage, décideront quelques amateurs à visiter le ravin du Destel et à faire l'ascension, facile du reste, de la montagne d'Evenos.

Nous nous sommes dispensés d'écrire la description archéologique du « château » non seulement parce que ce travail eût été en dehors du cadre que nous nous sommes tracé, mais surtout parce que cette étude a déjà été faite par M. Vidal, notre regretté collègue. Nous terminerons en signalant à l'attention des touristes le récit très documenté que M. Alexandre Paul a publié sur une *visite à Evenos*, dans le Bulletin de la Société des Excursionnistes Toulonnais, année 1907, pages 194 et suivantes. Dans la partie descriptive de son travail, notre excellent ami a donné sa note personnelle, et nous sommes persuadés que le charme captivant de son style attirera les curieux à « l'antique manoir », mieux que ne le feraient nos propres exhortations.



III

Nous ne voudrions par clore notre étude sans donner une conclusion à l'hypothèse que nous avons émise de l'existence d'*Oppida* sur les hauteurs qui dominent l'emplacement des villages gallo-romains. Nous avons trouvé ces habitats groupés, pour ainsi dire, sous la protection de murs de défense élevés sur tous les points culminants.

Les travaux d'investigation que poursuit à ce sujet la « Commission des Enceintes » de la Société Préhistorique de France donne à cette question une importance d'actualité que nous ne saurions négliger.

De même qu'aux époques préhistoriques, l'homme primitif, au moment du danger, quittait sa caverne pour gagner la hauteur voisine où il défendait sa famille et son avoir, sous la garde de murs en pierres sèches que, dans sa prévoyance, il élevait toujours plus haut et plus plus solides ; de même que le paysan du moyen-âge bâtissait sa cabane sous les remparts du château féodal où il se réfugiait, en cas d'alerte, avec tout ce qu'il possédait ; le gallo-romain n'a-t-il pas, lui aussi, cherché un abri dans l'oppidum voisin ?

Il suffit d'examiner notre carte pour se rendre compte de cette circonstance que les stations décrites se trouvent presque toujours au pied d'une montagne dont le sommet mis en état de défense, offrait une protection contre l'attaque d'un ennemi.

Les oppida dont l'existence est certaine sont ceux de Six-Fours, d'Evenos et surtout celui de la Courtine où l'on voit, où l'on sent encore les efforts de l'homme des temps passés, cherchant à défendre sa vie contre d'incessantes attaques, comme pour montrer que, de tout temps, l'existence humaine est une lutte sans trêve du faible contre la ruse ou la violence.

Louis BONNAUD,

Casimir BOTTIN.

Toulon, décembre 1909



TABLE DES MATIÈRES

LISTE des Membres de l'Académie du Var

Bureau.....	IV
Présidents honoraires.....	IV
Membres honoraires.....	V
Membres titulaires.....	VI
Membres associés.....	VIII

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE du 6 janvier 1909	XIII
Le Cinquantenaire de « Mireio ».	
Don d'ouvrages : <i>Fréjus</i> , par M. J. C. ROUX. — <i>Contributions à l'étude expérimentale de l'influence de la Musique sur la circulation de la respiration</i> , par le D ^r GUIBAUD.	
Rapport de M. le D ^r REGNAULT. Candidature du D ^r GUIBAUD.	
Renouvellement du Bureau.	
Lectures : M. BOURRILLY. <i>Le Denier de Judas</i> . — M. MAGGINI : <i>Les Sablettes</i> , poésie.	
SÉANCE du 3 février 1909	XIV
Don d'ouvrages : <i>Vocabulaire Français-Chinois</i> , par le Capitaine LOUVET. — <i>Claviers (Var)</i> , par M. Camille ROCK. — <i>Le Champ de Bataille de Wœrth</i> , par M. le D ^r SADOUL.	
Réception de M. le Docteur GUIBAUD.	
Lectures : <i>La Chronologie Chinoise</i> , par M. le Capitaine LOUVET. — <i>La Maison Abandonnée ; Protectrice</i> , poésies par M. le Docteur MOURRON.	

SÉANCE du 5 Mars 1909.....	XV
Congrès des Sociétés Savantes	
SÉANCE du 7 avril 1909....	XVI
Félicitations à M. le Docteur MOURRON : A M. Jean AICARD, de l'Académie Française.	
Le <i>Nouveau Règlement</i> de l'Académie.	
<i>Délégation</i> au Congrès des Sociétés Provençales.	
Don d'Ouvrage : <i>Feuilles et Pétales</i> , par M. Victor DUBARRY.	
Rapport de M. le Docteur REGNAULT, sur le <i>Petit Vocabulaire Français-Chinois</i> , de M. LOUVET.	
Lectures : <i>Les Iles de la Lagune Vénitienne</i> , par M. le Commandant PAILHES. — <i>Fourmis et Ciga- les</i> . par M. J. RIVIERE. — <i>Echo d'un Rêve</i> . poésie par M. MAGGINI.	
SÉANCE du 5 Mai 1909....	XVII
Rapport de M. le Secrétaire Général.	
Lectures : <i>Galéjade Bretonne</i> . par M. le Comman- dant COLIN. — <i>Murano</i> . par M. le Commandant PAILHES. — <i>Mots Français-Arabs</i> , par M. RAT.	
SÉANCE du 13 octobre 1909.....	XVIII
Don d'ouvrage : <i>Le Littoral du Var</i> . par le syndicat d'initiative de Provence.	
Lectures : <i>Mazzorbo-Burano (Venise)</i> par M. le Commandant PAILHES. — <i>Mots Français- Arabs</i> . par M. RAT. — <i>Anecdote enfantine</i> , par M. ALLEGRE. — <i>La quête des œufs le Vendredi-Saint</i> . par M. le Dr MOURRON	
SÉANCE du 3 novembre 1909..	XIX
Admission d'un membre associé.	
Don d'ouvrage : <i>Jeanne d'Arc</i> . par M. André CHA- DOURNE.	
Lectures : <i>L'oiseleur et le Passereau</i> , conte arabe par M. RAT. — <i>Pour la Corse</i> , poésie, par M. MAGGINI.	
SÉANCE du 1 ^{er} Décembre 1909.....	XX
Élection d'un Président.	

Nomination de deux délégués au Congrès des Sociétés
Savantes à Paris en 1910.

Don d'ouvrages : *Ephèse Romaine*, par M. LAFAYE.

— *Provence Médicale*, par M. le D^r BRÉMOND.

Commission « du Bulletin. »

Lecture, *Histoire du Sage Haugar*, par M. RAT.

Ouvrages reçus par l'Académie du Var, pendant
l'année 1909.

1 ^o Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux- Arts	XXII
2 ^o Sociétés correspondantes françaises	XXII
3 ^o Sociétés étrangères	XXIV
4 ^o Revues et Bibliothèques	XXIV
5 ^o Ouvrages donnés par les Auteurs.....	XXIV

MÉMOIRES

<i>Souvenir de Maison-Close</i> , vers inédits, par M. JEAN AICARD, de l'Académie Française... ..	1
<i>L'Hôtelier</i> , comédie en trois actes de G. GOLDONI, traduction de M. le Commandant PAILHES ...	5
<i>La Chronologie Chinoise</i> , par M. le Capitaine LOUVET	97
<i>La Justice du Sultan</i> , traduit de l'anglais Leigh Hunt, par M. LEJOURDAN.....	115
<i>Pour les Requins</i> (Journal de bord), par M. le D ^r SEGARD.....	119
<i>Mon ami Lorgelet</i> , nouvelle, par M. le D ^r GUIBAUD.	127
<i>Jusqu'au Crime</i> . scène dramatique en vers par M. le D ^r MOURRON.....	134
<i>Histoire du Monsieur avec la vieille femme</i> , conte des Mille et une Nuits, dites supplémentaires, traduit par M. RAT.....	141
<i>Les Villages Gallo-Romains aux environs de Toulon</i> . — <i>Étude d'archéologie</i> . par MM. BONNAUD et BOTTIN (avec carte et figures) ..	149





Publications de l'Académie du Var

- Années 1832 à 1865 — 29 volumes in-8°
- 1868 — 1 volume in-8° de 358 pages
1869. — 1 volume in-8° de 556 pages
1870. — 1 volume in-8° de 358 pages
1871. — 1 volume in-8° de 321 pages
1872. — 1 volume in-8° de 334 pages
1873. — 1 volume in-8° de 480 pages
1874-75-76. — 1 volume in 8° de 406 pages
1877-78. — 1 volume in-8° de 475 pages
1881. — 1 volume in-8° de 334 pages
1882-1883. — 1 volume in 8° de 534 pages
1884-1885. — 1 volume in-8° de 508 pages
1886 — 1 volume in 8° de 332 pages
1887-88. — 1 volume in-8° de 480 pages
1889-90. — 1 volume in-8° de 508 pages
1891-92. — 1 volume in-8° de 480 pages
1893-94. — 1 volume in-8° de 432 pages
1895. — 1 volume in-8° de 228 pages
1896. — 1 volume in-8° de 180 pages
1897. — 1 volume in-8° de 264 pages
1898. — 1 volume in-8° de 196 pages
1899. — 1 volume in-8° de 198 pages
1900. — Livre d'or du Centenaire, 1 vol. in-8° de 230 pag.
1901. — 1 volume in-8° de 258 pages
1902. — 1 volume in-8° de 180 pages
1903. — 1 volume in 8° de 496 pages
1904. — 1 volume in-8° de 264 pages
1905 — 1 volume in-8° de 270 pages
1906. — 1 volume in-8° de 128 pages
1907. — 1 volume in-8° de 156 pages
1908. — 1 volume in 8° de 184 pages
1909. — 1 volume in 8° de 216 pages.
-

Ces volumes sont en vente, sauf les années 1832 à 1865 qui sont épuisées. — S'adresser à M. le Président de l'Académie du Var, rue Hoche, 5, à Toulon

